

**L'autobiographie « collective » d'Annie Ernaux :
une étude féministe de l'instance narrative dans *Les années***

Katelyn Sylvester

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
dans le cadre des exigences
du programme de maîtrise en Lettres françaises avec spécialisation en Études des femmes

Département de français
Faculté des études supérieures et postdoctorales
Université d'Ottawa

© Katelyn Sylvester, Ottawa, Canada, 2011

RÉSUMÉ

L'autobiographie « collective » d'Annie Ernaux : une étude féministe de l'instance narrative dans *Les années*

Dans son œuvre récente, *Les années*, Annie Ernaux, écrivaine française, abandonne le « je » autobiographique qui caractérise ses textes précédents afin d'opter pour une voix narrative collective (« nous » et « on ») et à la troisième personne (« elle »), passant de son histoire individuelle à une sorte d'autobiographie collective. Cette nouvelle voix narrative permet à l'auteure de présenter l'Histoire d'une génération dans le contexte de la société française de l'après-guerre à aujourd'hui, société qui repose sur les constructions sociales, entre autres, de sexe et de classe sociale. À l'aide d'une perspective féministe, cette thèse s'intéresse d'abord aux transgressions des formes littéraires établies qu'opère Ernaux par sa pratique narrative. Ensuite, la perspective féministe intersectionnelle souligne les multiples façons dont les rapports de sexe entrent en interrelation avec d'autres aspects de l'identité sociale dans cette œuvre, mettant en relief la complexité et la multiplicité des expériences sociales. Finalement, la théorie du dialogisme met en lumière le caractère polyphonique de cette narration qui permet à l'auteure de présenter une histoire davantage inclusive, c'est-à-dire qui représente diverses expériences de vie dans une variété de contextes socio-historiques.

Remerciements

Je voudrais remercier ma directrice de thèse, Dominique Bourque, de son soutien et de ses conseils tout au long de la réalisation de cette thèse ainsi que des opportunités qu'elle m'a fournies cette année.

Je voudrais remercier également Rachel Van Deventer de son soutien constant et surtout de son amitié ces deux dernières années.

INTRODUCTION

Dans la seconde moitié du XX^e siècle en France, les écritures autobiographiques ont connu un renouvellement résultant d'expérimentations formelles et langagières, ainsi que de la remise en question, à « l'ère du soupçon », de l'autobiographie traditionnelle. Des voix auparavant silencieuses dans la sphère littéraire commencent à se faire entendre avec l'émergence de nouveaux mouvements émancipatoires, notamment à travers les écritures de soi qui privilégient l'emploi d'un « je » narratif. À cette époque, « [i]l était accordé à chacun, pourvu qu'il représente un groupe, une condition, une injustice, de parler et d'être écouté, intellectuel ou non. Avoir vécu quelque chose en tant que femme, homosexuel, transfuge de classe, détenu, paysan, mineur, donnait le droit de dire *je*.¹ » Cette époque est en effet caractérisée par la remise en cause de plusieurs systèmes établis, non seulement littéraires, mais également sociaux et politiques, tels que la division de classes sociales, le système colonial et le patriarcat. Le Mouvement de libération des femmes (MLF) naît au début des années 1970 en France quand un groupe de femmes dépose une gerbe à l'Arc de Triomphe en hommage symbolique à la femme du soldat inconnu². Dans les années qui suivent, le MLF entraînera de nombreux changements sociaux, notamment le droit à la contraception et à l'avortement.

C'est dans ce contexte littéraire et historique qu'Annie Ernaux commence à écrire. Elle milite aussi pendant les années 1970 pour la contraception et l'avortement libres et gratuits³.

¹ Annie Ernaux, *Les années*, Paris, Gallimard, 2008, p. 108. C'est l'auteure qui souligne. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *LA*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

² À ce sujet, voir Michèle Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, 2008 [2002].

³ Françoise Simonet-Tenant, « "A63" ou la genèse de l'"épreuve absolue" », *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, Fabrice Thumerel (dir.), Arras, Artois Presses Universités, 2004, p. 39.

Inspirée par les courants littéraires du surréalisme et du Nouveau Roman⁴, elle cherche à raconter son histoire sans se conformer aux genres littéraires conventionnels. Tôt dans sa carrière, Ernaux rejette le roman et la fiction en général en faveur d'une écriture (trans)personnelle, fondée non seulement sur ses propres expériences de vie, mais également sur celles des autres, ce qui lui permet d'insister sur le contexte socio-historique de son époque. Ce parcours personnel et professionnel l'a ainsi conduite à la création d'un nouveau style littéraire plus « auto-socio-biographique⁵ » qu'autobiographique selon le sens qu'on accorde traditionnellement à ce terme. Dans son œuvre récente, *Les années*, Ernaux abandonne le « je » autobiographique afin d'opter pour une voix narrative plurielle et à la troisième personne (« nous » et « elle »). Ces voix s'ajoutent également à l'emploi du pronom personnel indéfini (« on ») permettant ainsi à l'auteure de passer de son histoire individuelle à « une sorte d'autobiographie impersonnelle⁶ ». Par cette évolution de l'instance narrative, Ernaux dépasse la singularité d'une expérience personnelle et les « limites de la conscience individuelle⁷ ». Elle décrit l'Histoire collective d'une génération dans le contexte d'une société qui repose sur les constructions sociales, entre autres, de sexe et de classe, soit des rapports inégaux de pouvoir.

L'objectif premier de cette thèse sera d'examiner les transgressions des formes littéraires établies qu'opère Ernaux par sa pratique narrative, plus particulièrement du roman et de l'autobiographie. Je distinguerai alors *Les années* des œuvres précédentes de l'auteure afin

⁴ Le surréalisme, un mouvement littéraire et artistique né après la Première Guerre mondiale, repose sur les valeurs de l'irrationnel, de l'absurde et du rêve, ainsi que sur le refus de la logique, de la raison et des formes établies. Le Nouveau Roman, un courant littéraire né après la Seconde Guerre mondiale, se caractérise par le refus des conventions du roman traditionnel.

⁵ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *L'écriture comme un couteau*, Paris, Stock, 2003, p. 21.

⁶ Merete Stistrup Jensen, « Annie Ernaux, *Les années*. Une autobiographie impersonnelle? », Patricia Mercader (dir.), *Mélanges à Annik Houel*, p. 2. À paraître en 2011.

⁷ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 80.

de souligner le passage effectué dans ce texte du « je » transpersonnel à la voix narrative impersonnelle et collective. On verra, dans le deuxième chapitre, que l'instance narrative lui permet de rendre compte des rapports sociaux de sexe et de classe sociale sur une plus grande échelle par rapport à une autobiographie à la première personne qui rend compte d'une vie individuelle. Finalement, une analyse approfondie de la voix narrative, dans le dernier chapitre, permettra de cerner l'association importante qui est faite entre le personnel et l'impersonnel, l'individuel et le collectif, et l'histoire et l'Histoire dans cette œuvre. L'analyse de l'instance narrative montrera également comment cette nouvelle forme autobiographique permet de présenter une histoire davantage inclusive, c'est-à-dire qui représente diverses expériences de femmes (et d'hommes) dans une variété de contextes socio-historiques. Cette analyse soulignera le fait que le genre autobiographique n'est pas une forme fixe puisque les identités et les vérités sont multiples. De fait, il n'y a pas *une* histoire, mais *des* histoires. Autrement dit, l'Histoire est collective et changeante; elle dépend de la perspective et du contexte de la personne qui la raconte. Par cette étude des transgressions littéraires dans *Les années*, je montrerai également comment cette œuvre répond aux critères de la recherche féministe en tant que récit subjectif, émancipatoire et dénonciateur des injustices et des discriminations, lequel est situé dans un contexte historique, social et politique particulier.

L'auteure et son œuvre

Avant d'exposer le cadre théorique de cette thèse, il est important de présenter l'auteure et son œuvre, afin de les bien situer. Annie Ernaux est née en Normandie dans un milieu populaire, de parents ouvriers qui deviendront petits commerçants. Son passage du milieu populaire marginalisé au monde « bourgeois » dominant, grâce à son éducation, est

une expérience qui va profondément marquer son écriture. Sa position de « transfuge de classe » va influencer son choix d'écrire à partir de la perspective du monde d'« en bas⁸ », c'est-à-dire qu'elle se situe du côté du monde « dominé » (non seulement des ouvriers, mais aussi des femmes). Cette expérience va non seulement influencer son écriture, mais également susciter son engagement social et politique. En plus d'être militante féministe dans les années 1970, Ernaux publie des articles politiques dans *Le Monde* et s'exprime ouvertement sur sa conscience politique, notamment dans *L'écriture comme un couteau*, son entretien publié avec Frédéric-Yves Jeannet : « Mais vous n'êtes pas le seul à savoir que je me situe plutôt à l'extrême gauche!⁹ » En fait, Ernaux considère l'écriture elle-même comme une activité politique. Elle explique

[qu']écrire était ce qu'[elle] pouvai[t] faire de mieux comme acte politique, eu égard à [s]a position de transfuge de classe. [...] Écrire est, selon [elle], une activité politique, c'est-à-dire qui peut contribuer au dévoilement et au changement du monde ou au contraire conforter l'ordre social, moral, existant.¹⁰

Étant donné que son œuvre est en grande partie autobiographique, le slogan important provenant du MLF dans les années 1970, soit que « le privé est politique », est pertinent ici.

L'œuvre d'Ernaux, et *Les années* en particulier, met en lumière l'impossibilité de séparer l'individuel du collectif, l'histoire de l'Histoire et donc le privé du politique. Merete Stistrup Jensen a rédigé à ce propos un article sur la nouvelle voix narrative « impersonnelle » qui caractérise *Les années* ainsi que sur la nature transgressive du livre en ce qui concerne les frontières génériques. Elle situe *Les années* dans le contexte « des textes littéraires hybrides de

⁸ *Ibid.*, p. 78.

⁹ *Ibid.*, p. 73-74.

¹⁰ *Ibid.*, p. 74. C'est l'auteure qui souligne.

la seconde moitié du XX^e siècle¹¹ ». Selon elle, *Les années* est hybride sur plusieurs plans : autobiographique et fictionnel; particulier et universel; subjectif et objectif; personnel et collectif. Cette trop brève étude ouvre la voie à une analyse plus approfondie de ce nouveau style autobiographique. L'étude de l'instance narrative dans cette thèse permettra de bien cerner ce dernier et de situer cette œuvre par rapport aux domaines littéraires et féministes.

En ce qui concerne ses influences, Ernaux est non seulement inspirée par le surréalisme et le Nouveau Roman, mais également par la sociologie, et plus particulièrement par l'œuvre du sociologue français Pierre Bourdieu¹², qui l'a clairement marquée. C'est la raison pour laquelle son œuvre fait l'objet de plusieurs études dans le cadre de recherches sociologiques, dont celles de Fabrice Thumerel (2002) et d'Isabelle Charpentier (2004, 2005, 2006). Isabelle Charpentier en particulier a publié quelques études pertinentes sur l'œuvre d'Ernaux, notamment sur son écriture « auto-socio-biographique », transpersonnelle et transdisciplinaire¹³. Elle situe l'écriture d'Ernaux « à la croisée de l'autobiographie littéraire et de ce que les sociologues nomment l'auto-(socio)analyse¹⁴ ». Ses propos sont importants en ce qui concerne les dimensions socio-politique et féministe de l'œuvre d'Ernaux. Toutefois, aucune de ses études ne porte sur *Les années* en particulier et elle ne traite pas suffisamment

¹¹ Merete Stistrup Jensen, « Annie Ernaux, *Les années*. Une autobiographie impersonnelle? », p. 2.

¹² Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 71-74.

¹³ Isabelle Charpentier, « Lectures sociopolitiques d'une œuvre littéraire à dimension auto-sociobiographique - Réceptions croisées d'Annie Ernaux », Marie-Caroline Vanbremeersch (dir.), *Réceptions de l'œuvre littéraire*, Paris, L'Harmattan, coll. Les Cahiers du CEFRESS, 2004; « Produire "une littérature d'effraction" pour "faire exploser le refoulé social" – Projet littéraire, effraction sociale & engagement politique dans l'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux », Michel Collomb (dir.), *L'Empreinte du social dans le roman depuis 1980*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry, 2005, p. 111-131; et « "Quelque part entre la littérature, la sociologie & l'histoire" : L'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », Jérôme Meizoz, Jean-Michel Adam et Badinou Panayota (dir.), *Contextes – Revue de sociologie de la littérature*, n° 1, septembre 2006 [en ligne], <http://contextes.revues.org.proxy.bib.uottawa.ca/index74.html>.

¹⁴ *Ibid.*, <http://contextes.revues.org.proxy.bib.uottawa.ca/index74.html>.

de la question de l'instance narrative et du nouveau style autobiographique impersonnel qui caractérise *Les années*.

L'œuvre d'Ernaux fait également l'objet de plusieurs études dans le cadre de recherches littéraires et surtout féministes, études qui ont principalement porté sur les thèmes de la construction du sujet féminin, la relation mère-fille et père-fille, la sexualité, la honte, la réécriture et, plus récemment, le cancer du sein et la photographie. Huit thèses de maîtrise et de doctorat portent sur les œuvres d'Ernaux depuis les années 1990 au Canada. Toutefois, aucune de ces études ne fait spécifiquement l'examen des *Années*, ni de l'évolution de la voix narrative chez Ernaux.

À l'égard du cadre théorique de cette thèse, Lyn Thomas (2005, 2006) a publié quelques études pertinentes sur l'œuvre d'Ernaux, notamment sur l'écriture à la première personne, la notion de l'« auto-socio-biographie » et son apport au féminisme. Selon la critique, l'écriture d'Ernaux constitue un apport au féminisme à cause de sa « *consistent political commitment, and its creation of new modes and structures of writing*¹⁵ » et sa représentation des « *interconnected forms of oppression*¹⁶ ». Bien que ces études fassent ressortir la dimension féministe de l'œuvre d'Ernaux, elles ont été publiées avant la parution des *Années* et ne soulignent pas suffisamment le rapport qui existe entre l'autobiographie (et les écrits personnels) des femmes et la recherche féministe, rapport que j'exposerai en profondeur dans cette thèse.

¹⁵ Lyn Thomas, « Annie Ernaux, Class, Gender and Whiteness », *Journal of Gender Studies*, vol. 15, n° 2, 2006, p. 159.

¹⁶ *Ibid.*, p. 164.

À la fois personnel et historique, *Les années* est « une sorte de somme, de chronique d'une vie, d'une famille, d'un pays, d'une époque¹⁷ ». Écrit durant une période de plusieurs années, l'ouvrage est inspiré de souvenirs personnels, de photos de famille, de notes de journal et historiques. *Les années* marque donc une transition dans l'œuvre d'Ernaux, de l'« auto-socio-biographie » à une forme nouvelle d'autobiographie, impersonnelle et collective, qui témoigne non seulement de ses souvenirs individuels, mais également de ceux de toute une génération qui s'étend de l'après-guerre jusqu'à aujourd'hui. C'est aussi le premier texte dans lequel elle remplace son « je » habituel par le « elle », le « nous » et le « on », passant de la voix individuelle à la voix collective. Elle bouleverse ainsi les frontières entre la fiction (impersonnelle) et l'autobiographie (personnelle) dans le but d'« écrire une autobiographie qui serait celle de tout le monde¹⁸ ».

Quand à la dimension autobiographique des *Années*, elle est moins évidente que dans ses autres textes. Ernaux se sert de souvenirs personnels et de photos de famille – des « images de sa mémoire pour détailler les signes spécifiques de l'époque, l'année, plus ou moins certaine, dans laquelle elles se situent – [...] – pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'Histoire » (LA, 239). Le résultat est donc moins une autobiographie dans le sens traditionnel du terme qu'une sorte de fusion de voix et de perspectives diverses qui témoignent de la vie en France de l'après-guerre à aujourd'hui et surtout de la vie des femmes.

Dans le cadre d'une étude féministe, *Les années* s'avère une œuvre importante, non seulement en raison de l'Histoire dont elle témoigne, mais également grâce à son instance narrative. Selon Ernaux, le « elle » dans l'ouvrage représente non seulement une « femme au

¹⁷ Sergio Villani (dir.), *Annie Ernaux : Perspectives Critiques*, Toronto/Ottawa, Legas, 2009, p. 11.

¹⁸ Merete Stistrup Jensen, « Annie Ernaux, *Les années*. Une autobiographie impersonnelle? », p. 2.

singulier mais également une vision féminine – féministe – des années 1970 », tandis que le « nous » et le « on » nous permettent d'« entre[r] dans le temps sans être un petit individu perdu dans le présent¹⁹ ». C'est une autobiographie qui inclut, au lieu d'exclure, d'autres voix dans le « nous » et le « on ». L'étude d'une autobiographie qui subvertit les conventions traditionnelles du genre est importante afin d'exposer l'apport des variations autobiographiques aux études littéraires et féministes, ainsi que d'élargir le canon autobiographique qui a trop longtemps exclu les femmes.

Les théories de l'autobiographie

Ce n'est pas avant la seconde moitié du XX^e siècle que l'autobiographie est devenue un genre reconnu par la critique littéraire en France (dans les années 1950, Georges Gusdorf met au jour les fondements philosophiques de l'étude de l'autobiographie²⁰). Dans le courant des années 1970 en France, il n'existait pas encore d'étude d'ensemble sur le sujet. Philippe Lejeune établit alors un modèle théorique de l'autobiographie occidentale afin de distinguer cette dernière des autres formes de l'écriture de soi en fonction de certaines conditions de forme, de sujet et de mode de production. Il définit l'autobiographie comme « [u]n récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité²¹ ». De plus, pour qu'un texte soit classifié autobiographique, « il faut qu'il y ait identité de l'auteur, du

¹⁹ Christine Ferniot et Philippe Ferniot, « Entretien avec l'auteure », *L'express.fr : culture avec lire*, février 2008 [en ligne], http://www.lexpress.fr/culture/livre/annie-ernaux_813603.html.

²⁰ George Gusdorf, « Conditions and Limits of Autobiography » (1956), *Autobiography: Essays Theoretical and Critical*, James Olney (dir.), traduit de l'allemand par James Olney, Princeton, Princeton University Press, 1980 [1956].

²¹ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Gallimard, 1999 [1975], p. 14.

narrateur et du *personnage*²² ». Ce rapport entre auteur, narrateur et personnage constitue « le pacte autobiographique ». Après Lejeune, de nombreux autres critiques littéraires commencent à s'intéresser à l'étude des écrits personnels et notamment à l'autobiographie. Je ne mentionne que les plus pertinents ici, dans le cadre de cette étude, à savoir Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone parce qu'ils s'intéressent (quoique brièvement) à l'autobiographie des femmes dans leur étude intitulée *L'Autobiographie*²³; Sébastien Hubier (2003), parce qu'il s'intéresse non seulement aux fondements du genre autobiographique, mais aussi aux nouvelles formes autobiographiques qui sont pertinentes à la compréhension de celle d'Ernaux; et Dominique Viart et Bruno Vercier parce qu'ils incluent un chapitre sur les « variations autobiographiques » dans leur étude de la *Littérature française au présent*²⁴.

Dans une étude exhaustive, Lecarme et Lecarme-Tabone reviennent sur les théories fondatrices du genre autobiographique (Gusdorf, Lejeune, etc.) et montrent l'expansion et l'évolution de celui-ci depuis les années 1970. En ce qui concerne les transgressions autobiographiques, ils examinent plusieurs « cas d'indétermination » – des autobiographies qui ne se conforment pas aux conventions du genre (*L'amant*²⁵ de Marguerite Duras, par exemple) – et de renouvellements du genre inspirés par le courant du Nouveau Roman. Ils réfléchissent aussi à la création du terme « autofiction » par Serge Doubrovsky (interrelation entre deux domaines – fiction et autobiographie – jusqu'alors distincts). Enfin, ils traitent également des « autobiographies féminines » en examinant surtout leurs spécificités par

²² *Ibid.*, p. 15. C'est l'auteur qui souligne.

²³ Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone, *L'Autobiographie*, Paris, Armand Colin/ Masson, 1997.

²⁴ Dominique Viart et Bruno Vercier, « Variations autobiographiques », *La littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2005, p. 27-61.

²⁵ Marguerite Duras, *L'amant*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.

rapport à celles des hommes : l'importance du corps, des relations familiales et de l'identité sexuelle.

Cette notion de l'autobiographie « féminine » revient à une perspective essentialiste de l'écriture des femmes, perspective à laquelle je m'oppose dans la présente thèse. Pourtant, je trouve important de mentionner ici cet ouvrage, car c'est à la suite de celui-ci, dans lequel Éliane Lecarme-Tabone était responsable des développements concernant « l'autobiographie des femmes », que cette dernière a publié un article sur les difficultés rencontrées lors de cette entreprise. Dans cet article, intitulé « L'autobiographie des femmes²⁶ », Lecarme-Tabone s'exprime sur les risques d'enfermer les autobiographies des femmes dans « un carcan réducteur dont, d'ailleurs, plusieurs écrivaines se méfiaient résolument²⁷ ». Selon elle, il ne faut pas « méconnaître la dimension universelle de leur œuvre, ni occulter les originalités individuelles²⁸ ». Elle propose donc de situer l'autobiographie des femmes dans « un contexte de construction historique et culturelle de la “femme”²⁹ », c'est-à-dire de considérer « la femme » comme une construction historique et culturelle, et non comme une catégorie « naturelle » ou « essentielle ». Cette perspective constructiviste des femmes et de leur écriture sera très importante dans l'analyse des *Années*.

Comme Lecarme et Lecarme-Tabone, Hubier revient également sur les fondements du genre, mais soulève en même temps un certain nombre de questions par rapport aux théories traditionnelles, notamment sur la nécessité de la première personne et d'un récit rétrospectif. Il reconnaît que le « moi » peut avoir de multiples formes (« je », « tu », « il »

²⁶ Éliane Lecarme-Tabone, « L'autobiographie des femmes », *LHT*, n° 7, 1 janvier 2011 [en ligne], <http://www.fabula.org/lht/7/dossier/168-7lecarme-tabone>, p. 1-21.

²⁷ *Ibid.*, p. 2.

²⁸ *Ibid.*, p. 2.

²⁹ *Ibid.*, p. 1.

ou « elle ») et fournit plusieurs exemples d'autobiographies écrites à la deuxième et à la troisième personne. Il examine également plusieurs variations autobiographiques (mémoires, journal intime, etc.) et donne des exemples d'autobiographies qui se trouvent à l'intersection de plusieurs genres, soulignant la complexité et l'interdisciplinarité de certains écrits autobiographiques. Dans *Les années*, l'exploration d'autres formes pronominales du moi est poussée encore plus loin avec l'emploi du « nous » et du « on » collectifs et indéfinis. Mais la notion de la complexité et de l'interdisciplinarité des récits autobiographiques que soulève Hubier sera pertinente à l'analyse de l'œuvre d'Ernaux, qui est très complexe et se situe effectivement à la croisée de plusieurs domaines (littéraire, historique, féministe, etc.).

Finalement, dans leur étude de *La littérature française au présent*, Dominique Viart et Bruno Vercier examinent plusieurs « variations autobiographiques³⁰ » qui marquent la seconde moitié du XX^e siècle, dont l'« autofiction » de Serge Doubrovsky et la « nouvelle autobiographie » du nouveau romancier Alain Robbe-Grillet. Ils soulignent notamment l'hybridité et l'interdisciplinarité des autobiographies contemporaines, que ce soit le mélange de la fiction et de l'autobiographie ou l'autobiographie au contact d'autres disciplines (la psychanalyse, la philosophie, la sociologie, l'Histoire, etc.). *Les années* d'Ernaux s'inscrit dans ce courant d'autobiographies contemporaines et l'étude de Viart et Vercier sera donc utile afin de situer cette œuvre par rapport au domaine autobiographique. Pourtant, cette thèse ira plus loin en ce qui concerne l'hybridité autobiographique, en situant *Les années* non seulement par rapport au domaine autobiographique, mais également par rapport au féminisme et aux études féministes, ce que Viart et Vercier ne mentionnent nulle part dans leur étude.

³⁰ Dominique Viart et Bruno Vercier, *op. cit.*, p. 27-61.

En ce qui concerne le croisement de la théorie autobiographique et féministe, ce n'est pas avant les années 1980 que les critiques féministes commencent à remettre en question les théories traditionnelles de l'autobiographie et à développer de nouveaux cadres théoriques pour analyser les autobiographies de femmes. En 1980, paraît la première anthologie d'autobiographies de femmes, éditée par Estelle Jelinek, dans laquelle l'accent est mis sur la différence des autobiographies des femmes par rapport à celles des hommes, et non pas sur la diversité des expériences des femmes. Quelques années plus tard, Domna Stanton (1984) critique cette vision essentialiste de l'écriture des femmes et propose une vision multiple du sujet autobiographique qui traverse plusieurs cultures et siècles. En 1987, Sidonie Smith examine la fictionnalisation de la notion « femme » dans la culture patriarcale et les problèmes qui se posent en conséquence pour les femmes autobiographes.

Dans les années 1990 paraissent plusieurs ouvrages féministes sur l'autobiographie, telles les études de Leigh Gilmore (1994), de Barbara Havercroft (1995), de Martine Watson Brownley et d'Allison Kimmich (1999), ainsi que de Tess Cosslett, Celia Lury et Penny Summerfield (2000). Toutes ces critiques remettent en cause les théories fondatrices de l'autobiographie, dont celles de Philippe Lejeune (et sa définition devenue classique du genre) et de George Gusdorf. Ce dernier décrit l'autobiographie comme un phénomène uniquement occidental et le sujet autobiographique comme un homme unifié et autonome qui se considère comme « *a great person, worthy of men's remembrance*³¹ ». Havercroft critique l'exclusion des femmes, des pauvres, des personnes de couleur et des homosexuels, en d'autres termes, de « tous ceux qui ne répondent pas aux critères de grandeur et de

³¹ George Gusdorf, *loc. cit.*, p. 28-48.

hauteur³² » du canon littéraire. Cosslett, Lury et Summerfield mettent l'accent sur l'apport de l'autobiographie aux féminismes et à la recherche féministe, grâce à la valorisation de la subjectivité et à l'insistance sur le développement des théories de l'intersectionnalité, de la connaissance située, de l'intersubjectivité et de la réflexivité en études féministes³³. Elles traitent également du rapport entre le personnel et la politique, dont les féministes ont fait éclater la frontière (« le privé est politique »). L'autobiographie comme catégorie d'étude a créé un lien entre plusieurs disciplines (littéraires, historiques, socioculturelles, etc.) et a franchi les frontières qui existaient entre elles.

De son côté, la critique féministe a invité la critique autobiographique à faire attention à d'autres catégories de différence telles celle du genre, de la « race », de l'ethnicité, de la classe sociale, de la sexualité, de l'âge, etc., ce qui constitue un apport positif à la compréhension de l'écriture et des pratiques autobiographiques. L'autobiographie, en tant que récit subjectif, fondé sur les expériences de vie des femmes et situé dans un contexte historique et social, occupe une place importante dans la recherche féministe. L'influence du féminisme sur la critique autobiographique et l'apport de l'autobiographie à la recherche féministe sont donc réciproques. C'est surtout cette dernière étude de Cosslett, Lury et Summerfield qui est pertinente à l'analyse des *Années*, dans la mesure où elle relève plus particulièrement l'importance des autobiographies de femmes pour la recherche féministe, importance que je souhaite souligner dans cette thèse. De plus, elle met en lumière l'apport de plusieurs théories féministes du domaine des sciences

³² Barbara Havercroft, « Le discours autobiographique : enjeux et écarts », Lucie Bourassa (dir.), *La discursivité*, Québec, Nuit blanche, 1995, p. 161.

³³ Tess Cosslett, Celisa Lury et Penny Summerfield, *Feminism and Autobiography: Texts, Theories, Methods*, London/New York, Routledge, 2000.

sociales à l'étude de l'autobiographie, dont les théories de l'intersectionnalité et de la connaissance située, sur lesquelles je m'appuierai dans le deuxième chapitre de ce travail.

L'application des théories féministes de l'intersectionnalité et des savoirs situés se fait principalement dans le domaine des sciences sociales, à l'exception d'une étude importante de Lyn Thomas (2006), dans laquelle elle examine la contribution d'Ernaux au courant féministe de l'intersectionnalité grâce à sa représentation des oppressions de genre et de classe sociale dans ses œuvres. Toutefois, l'application de ces théories féministes à l'étude de l'autobiographie reste à développer.

Les théories féministes

Il existe trois grandes approches théoriques féministes, à savoir les courants libéral, différentialiste et postmoderne. Les libérales croient à l'égalité de condition des deux sexes, par l'intégration des femmes dans le système démocratique jugé encore partial, tandis que les différentialistes insistent sur les différences biologiques entre les sexes et veulent plutôt modifier l'image des femmes afin de les revaloriser. Les postmodernistes quant à elles cherchent à dépasser la dichotomie égalité/différence qu'elles considèrent comme réductrice et non représentative de la complexité du social. Les postmodernistes remettent en cause l'idée que toutes les femmes partagent une expérience commune (soit de l'oppression, soit de la libération) et insistent surtout sur les déconstructions sociales du sexe, de la notion de « la femme » et des rapports hommes-femmes³⁴.

C'est à cette construction sociale de « la femme » qu'Éliane Lecarme-Tabone fait référence dans son étude de « L'autobiographie des femmes ». Si « la femme » est une

³⁴ Michèle Ollivier et Manon Tremblay, « Quelques principes de la recherche féministe », *Questionnements féministes et méthodologies de la recherche*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 22-57.

catégorie socialement et politiquement construite, il faut également situer l'autobiographie des femmes selon cette même perspective. Cette thèse insistera donc non seulement sur la construction sociale que représente le sexe, mais également sur l'inadéquation entre l'écriture « féminine » et l'œuvre d'Ernaux, qui rejette par ailleurs cette catégorie : « [J]e n'aime pas figurer dans la rubrique "écriture féminine". [...] Parler d'écriture féminine, c'est de facto faire de la différence sexuelle – et seulement pour les femmes.³⁵ » Elle fait allusion ici au deux poids deux mesures que représente la catégorie de l'« écriture féminine ». Ernaux rejette également les particularités stylistiques et thématiques de l'« écriture féminine », dont la vie privée, les relations mère-fille, le corps, la maternité et l'autoportrait. Elle vise plutôt à situer le sujet autobiographique dans son contexte socio-historique afin de mettre en relief la nature construite, instable et fluide de celui-ci. J'emploierai plutôt les termes de l'écriture et de l'autobiographie *des femmes* afin de tenir compte de la diversité des expériences et des écrits des femmes.

Malgré les divers courants féministes, il existe plusieurs critères généraux de la recherche féministe. Selon Michèle Ollivier et Manon Tremblay, la recherche féministe « pose un regard nouveau sur des objets d'étude » et « invite à poser des questions nouvelles³⁶ ». La recherche féministe valorise l'expérience et le vécu des femmes comme point de départ de la recherche; privilégie la diversité des perspectives; pose un regard multiple sur un sujet de recherche afin d'arriver à une image plus complexe et plus complète; remet en question l'objectivité et reconnaît la dimension subjective de la recherche; et, enfin, tend vers l'interdisciplinarité³⁷.

³⁵ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 98-99.

³⁶ Michèle Ollivier et Manon Tremblay, *loc. cit.*, p. 24-25.

³⁷ *Ibid.*, p. 22-57.

Pour souligner l'apport important de l'œuvre d'Ernaux, notamment des *Années*, à la recherche féministe, j'adapterai quelques théories des sciences sociales, surtout celle de la connaissance située, laquelle propose l'idée que la connaissance est subjective, partielle et produite par des sujets situés dans un contexte particulier³⁸. La théorie des savoirs situés s'applique bien à l'étude de l'autobiographie des femmes dans la mesure où elle est fondée sur des expériences personnelles de femmes. La connaissance produite est donc subjective et située dans un contexte historique, social et politique. Dans le cas d'Ernaux en particulier, elle vit au XX^e et au XXI^e siècle en France. L'auteure écrit à partir d'une perspective de marginalisée, non seulement en tant que femme, mais également en tant qu'originnaire d'une famille de la classe ouvrière. Même si elle a vécu un changement de classe sociale – « moi, narratrice, venue du monde dominé, mais appartenant désormais au monde dominant » –, elle se situe consciemment comme étant originnaire du monde « d'en bas ». La théorie des savoirs situés servira donc à valoriser la perspective d'Ernaux. C'est justement à cause de sa perspective particulière « entre-deux » classes sociales qu'elle réussit à critiquer aussi efficacement la hiérarchisation de la société française et les rapports de pouvoir inégaux qui en résultent.

De plus, l'adoption de la perspective féministe intersectionnelle permettra d'étudier les « multiples façons dont les rapports de sexe entrent en interrelation avec d'autres aspects de l'identité sociale³⁹ » dans *Les années*. Je m'appuierai plus particulièrement sur trois études féministes récentes de l'intersectionnalité, celles qui sont les plus pertinentes dans le cadre de

³⁸ Caroline Ramazanoglu et Janet Holland, « From Truth/ Reality to Knowledge/ Power: Taking a Feminist Standpoint », *Feminist Methodology: Challenges and Choices*, London, Sage, 2002, p. 60-79.

³⁹ Christine Corbeil et Isabelle Marchand, « Penser l'intervention féministe à l'aune de l'approche intersectionnelle. Défis et enjeux », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 19, n° 1, 2006, p. 46.

cette thèse littéraire et non sociologique. D'abord, Christine Corbeil et Isabelle Marchand définissent la perspective féministe intersectionnelle comme un

outil d'analyse pertinent, d'une part, pour comprendre et répondre aux multiples façons dont les rapports de sexe entrent en interrelation avec d'autres aspects de l'identité sociale et, d'autre part, pour voir comment ces intersections mettent en place des expériences particulières d'oppression et de privilège.⁴⁰

Une analyse intersectionnelle prend en compte l'hétérogénéité des statuts sociaux et des expériences des femmes. Elle reconnaît les effets conjugués du sexisme, du racisme, du « classisme », etc.⁴¹ Ensuite, Avtar Brah et Ann Phoenix définissent l'intersectionnalité comme

*the complex, irreducible, varied, and variable effects which ensue when multiple axis of differentiation – economic, political, cultural, psychic, subjective and experiential – intersect in historically specific contexts. The concept emphasizes that different dimensions of social life cannot be separated out into discrete and pure strands.*⁴²

Ces deux définitions de l'intersectionnalité seront pertinentes à l'analyse des *Années*, afin de souligner les intersections entre les différentes formes d'oppression représentées dans cette œuvre, notamment les oppressions de sexe et de classe sociale, mais également de « race », de religion, etc.

De la définition de Corbeil et Marchand, je retiendrai surtout la mise en place des expériences particulières de privilège ou d'oppression, phénomène dont Ernaux traite dans son œuvre, particulièrement au sujet de son changement de classe sociale. De celle de Brah et Phoenix, ce sera non seulement les intersections entre les multiples formes d'oppression, mais également l'influence prépondérante du contexte historique spécifique que j'utiliserai.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 46.

⁴¹ *Ibid.*, p. 42.

⁴² Avtar Brah et Ann Phoenix, « Ain't I a Woman? », *Journal of International Women's Studies*, vol. 5, n° 3, p. 76.

C'est justement le contexte historique de la seconde moitié du XX^e siècle en France qui sert de toile de fond aux *Années*.

Finalement, les trois approches méthodologiques de l'analyse intersectionnelle proposées par Leslie McCall (2005) seront indispensables afin de bien appliquer cette théorie dans le cadre d'une étude interdisciplinaire. Plus précisément, l'approche d'« *intracategorical complexity* » permettra l'analyse du sujet autobiographique (à la fois individuel et collectif dans *Les années*) à l'intersection de dimensions singulières de plusieurs catégories sociales. Cette approche reconnaît que les catégories de sexe et de classe existent, mais en tant que catégories socialement et politiquement construites et non comme des catégories « naturelles » ou « essentielles ».

Ces deux approches féministes sont de plus en plus employées dans les domaines des sciences sociales et surtout féministes, mais ne sont pas très connues encore dans le domaine littéraire francophone. En les intégrant dans cette étude des *Années*, je vise à mettre en évidence leur pertinence pour les études autobiographiques. Dans une autobiographie « collective » comme celle d'Ernaux, qui porte sur les expériences de toute une génération d'individus, la théorie de la connaissance située permet de contextualiser non seulement la perspective particulière de l'auteure, mais également celle des groupes sociaux marginalisés, notamment la perspective des femmes ou féministe, perspective qui est trop souvent exclue du discours historique dominant. Je montrerai également comment l'écriture d'une autobiographie « collective » permet une critique et une dénonciation des inégalités et des discriminations sociales à une plus grande échelle par rapport à celle d'une autobiographie classique.

En plus des théories féministes de l'intersectionnalité et de la connaissance située, la théorie du dialogisme, développée par Mikhaïl Bakhtine (1929), montrera la manière dont Ernaux s'oppose au discours monologique et autoritaire du « je » autobiographique traditionnel, en optant pour une voix narrative collective et un récit polyphonique. Le récit dialogique s'oppose au récit monologique et unidimensionnel dans la mesure où il met en scène une pluralité de voix, de consciences et d'univers idéologiques⁴³. Selon Bakhtine, le dialogisme reflète la diversité sociale de langues et de voix, dont les différents « dialectes sociaux, [...] jargons professionnels, langages des genres, parler des générations, des âges, des écoles, des autorités, cercles et modes passagères, [...] langages des journées (voire des heures) sociales et politiques [...] »⁴⁴. Une œuvre polyphonique reflète donc la multiplicité des visions du monde et des interprétations de l'Histoire. En soulignant la dimension polyphonique des *Années*, je cherche à mettre en relief la différence entre cette œuvre et l'autobiographie traditionnelle et monologique. Plus précisément, je vise à montrer la façon dont l'emploi des pronoms « nous » et « on » permet cette inclusion de diverses voix et perspectives.

⁴³ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie de roman*, trad. du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1978, p. 18.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 88-89.

CHAPITRE I

Transgressions littéraires

[L]es textes de cette seconde période sont avant tout des « explorations », où il s'agit moins de dire le « moi » ou de le « retrouver » que de le perdre dans une réalité plus vaste, une culture, une condition, une douleur, etc. Par rapport à la forme du roman de mes débuts, j'ai l'impression d'une immense et, naturellement, terrible liberté. Un horizon s'est dégagé en même temps que je refusais la fiction, toutes les possibilités de forme se sont ouvertes.⁴⁵

Le rejet du roman, et de la fiction en général, au début de sa carrière marque une première transition dans l'œuvre d'Annie Ernaux, de la fiction au « réel ». *Les années* marque un deuxième tournant dans son écriture, le passage de l'« auto-socio-biographie » vers une forme nouvelle d'autobiographie, impersonnelle et collective. Afin de souligner les transgressions des formes littéraires établies qui s'opèrent dans *Les années*, il sera nécessaire, dans un premier temps, de situer l'ouvrage par rapport à ses autres textes ainsi que par rapport à la critique traditionnelle et féministe de l'autobiographie. Le rejet des genres littéraires traditionnels et la création de nouvelles formes autobiographiques permettent à l'auteure d'insister non seulement sur son histoire individuelle, mais aussi sur l'Histoire collective de sa génération. Dans un second temps, j'aborderai de façon plus approfondie la dimension socio-historique de l'œuvre, afin de faire ressortir l'influence de ce contexte sur nos identités et nos expériences de vie. Ce premier chapitre servira à illustrer les limites de la

⁴⁵ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 21-22.

théorie traditionnelle en ce qui concerne l'émergence de nouvelles formes autobiographiques ainsi qu'à clarifier ce dernier projet de l'auteure.

Vers un « je » impersonnel

En examinant l'œuvre d'Annie Ernaux, il est possible de différencier deux modes d'écriture, illustrant ainsi une rupture dans son œuvre. Ses trois premiers textes peuvent être qualifiés de fiction ou même de « romans autobiographiques », soit des romans dont l'histoire est fondée sur les expériences de la vie de l'auteur mais dans lesquels il n'y a pas de pacte autobiographique. La publication de *La place*⁴⁶ marque un tournant dans l'œuvre d'Ernaux en matière du contenu, de la forme et surtout de la narration. Elle remplace le « je » fictif de ses trois premiers romans par un « je » véridique, un remplacement venu, selon l'auteure, du projet d'écrire sur la vie de son père et de l'impossibilité de la fictionnaliser. Dans ce texte, l'accent est mis sur le contexte social de la vie de son père, le milieu ouvrier et « toute fictionnalisation des événements est écartée et [...], sauf erreur de mémoire, ceux-ci sont véridiques dans tous leurs détails⁴⁷ ». La matière est donc uniquement autobiographique ou historique.

Avec la publication de *La place*, Ernaux rejette les termes « récit autobiographique », « roman », et même « autobiographie », dans le sens traditionnel du terme, puisqu'il ne s'agit pas du récit de sa propre histoire mais de celle de son père. Elle décrit cette nouvelle forme d'écriture comme « quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire⁴⁸ ». Ainsi,

⁴⁶ Annie Ernaux, *La place*, Paris, Gallimard, 1984.

⁴⁷ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 21.

⁴⁸ Annie Ernaux, « Vers un je transpersonnel », S. Doubrovsky, J. Lecarme et P. Lejeune (dir.), *Autofictions & Cie*, Paris, Université Paris X, 1993, p. 221.

dès *La place*, elle « refuse l'appartenance à un genre précis⁴⁹ » mais aussi à une seule discipline. C'est également le premier cas d'un pacte autobiographique chez l'auteure. Elle caractérise son nouveau sujet autobiographique comme un « je transpersonnel » :

Une forme impersonnelle, à peine sexuée, quelquefois même plus une parole de "l'autre" qu'une parole de "moi" : une forme transpersonnelle, en somme. Il ne constitue pas un moyen de me construire une identité à travers un texte, de m'autofictionner, mais de saisir, dans mon expérience, les signes d'une réalité familiale, sociale ou passionnelle.⁵⁰

Cette réalité – « familiale, sociale ou passionnelle » – deviendra le thème principal de son œuvre après *La place*.

La transition du « je » fictif au « je » transpersonnel représente donc la création d'une nouvelle forme littéraire, soit l'« auto-socio-biographie⁵¹ », terme employé par l'auteure elle-même afin de décrire son nouveau style. Dans son étude *Annie Ernaux à la première personne*⁵², Lyn Thomas définit cette nouvelle forme littéraire comme « [u]ne écriture fondée sur des faits réels de la vie de l'auteur, mais qui insiste sur l'importance du contexte social dans la construction de cette vie, voire de cette identité, et qui contient aussi des éléments biographiques [...] »⁵³. Selon Thomas, en optant pour une écriture « auto-socio-biographique », Ernaux est « *simultaneously writing her own life, the lives of others, and the social context which constructs these lives and identities*⁵⁴ ». Ce faisant, Ernaux explore et remet en question les frontières génériques traditionnelles, en particulier celles de l'autobiographie.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 21.

⁵² Lyn Thomas, *Annie Ernaux à la première personne*, Paris, Stock, 2005.

⁵³ *Ibid.*, p. 22.

⁵⁴ Lyn Thomas, *loc. cit.*, p. 161.

Dans *La place*, Ernaux explique son choix de s'écarter des formes littéraires établies, plus précisément celle du roman, et d'opter pour une écriture « auto-socio-biographique » : « Depuis peu, je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de "passionnant", ou d'"émouvant"⁵⁵ ». C'est ainsi qu'une des visées les plus importantes chez Ernaux devient la recherche de la réalité et surtout celle de ses origines, ainsi que de sa vie de femme : « J'ai continué dans mes livres à aller dans ce sens d'une quête de la réalité. Je m'explique : il y a une somme de vécus, le vécu de la déchirure sociale, mais aussi le vécu spécifiquement de femme, et tout simplement le vécu au jour le jour [...]»⁵⁶ ». Afin d'atteindre ses objectifs, elle se sert des « faits vérifiables et des paroles réelles, des comportements culturels, économiques⁵⁷ ». Plusieurs critiques, dont Fabrice Thumerel et Isabelle Charpentier, ont relevé l'intérêt sociologique et ethnologique de l'œuvre d'Ernaux.

Charpentier, par exemple, propose l'idée selon laquelle la démarche d'Ernaux est une démarche sociologique puisqu'elle retrace tout au long de ses récits sa trajectoire sociale en se servant des traces matérielles de son existence. Dans *Les années*, elle met au jour la trajectoire sociale de toute une génération à l'aide des faits historiques, des actualités, de la publicité, des chansons, de la littérature et même des souvenirs. Pour Ernaux « la mémoire est matérielle » : « peut être ne l'est-elle pas pour tout le monde, pour moi, elle l'est à l'extrême, ramenant des choses vues, entendues [...], des gestes, des scènes, avec la plus

⁵⁵ Annie Ernaux, *La place*, p. 24.

⁵⁶ Annie Ernaux, « Sur l'écriture », *LittéRéalité*, vol. 15, n° 1, 2003, p. 10.

⁵⁷ Claire-Lise Tondeur, « Entretien avec Annie Ernaux », *The French Review*, vol. 69, n° 1, 1995, p. 38.

grande précision⁵⁸ ». Ainsi, elle franchit non seulement les frontières génériques traditionnelles, mais aussi disciplinaires, grâce à la dimension sociologique de son œuvre. C'est donc cette transgression des frontières génériques et disciplinaires ainsi que l'emploi d'un « je » transpersonnel et social qui distinguent, en grande partie, les écrits d'Ernaux de l'autobiographie classique et qui ont suscité le terme « auto-socio-biographie ».

Cette transition marquée par *La place* est accompagnée également d'un changement de registre de langue, vers ce qu'Ernaux appelle une « écriture plate⁵⁹ ». Cette écriture représente le langage du peuple et de la culture populaire et s'oppose au langage littéraire de la bourgeoisie ainsi qu'à la séparation entre la narration et le métatexte⁶⁰ qui permet à l'auteure de commenter le processus d'écriture. À titre d'exemple, elle inclut la parole de ses parents entre parenthèses et guillemets. Elle adopte aussi une structure fragmentée et elliptique et rejette toutes figures de style, dont la métaphore. Ainsi, elle rend son écriture accessible à tous et se dissocie de la littérature dominante en France. Ce rejet d'un langage littéraire ou académique est intéressant étant donné sa position comme professeure de littérature. Cela montre qu'elle se situe clairement du côté des dominés, prenant la perspective de ceux-ci dans son écriture : « [Je] ne voulais plus faire quelque chose de beau d'abord, mais d'abord de réel, et l'écriture était ce travail de mise au jour de la réalité : celle du milieu populaire d'enfance, de l'acculturation qui est aussi déchirure d'avec le monde d'origine, de la sexualité féminine⁶¹ ».

⁵⁸ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 41.

⁵⁹ Annie Ernaux, *La place*, p. 24.

⁶⁰ Gérard Genette définit la « métatextualité » comme la relation ou commentaire « qui unit un texte à un autre, sans nécessairement le citer », dans *Palimpsestes*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1982, p. 10. Dans le cas d'Annie Ernaux, il s'agit d'informations tirées de ses textes précédents, ainsi que de commentaires de l'auteure sur le processus de l'écriture.

⁶¹ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 77.

Plus tard, dans *L'usage de la photo*⁶², elle s'éloigne davantage du modèle canonique de l'autobiographie à l'aide de l'inclusion de photos personnelles et de la collaboration de son amant, Marc Marie. Ce livre a donc deux auteurs et deux sujets autobiographiques, ce qui va à l'encontre de l'objectif de base de l'autobiographie classique, soit la mise en récit d'une vie individuelle. Trois ans plus tard, *Les années* marque une deuxième transition dans l'œuvre d'Ernaux, de l'« auto-socio-biographie » à l'autobiographie « impersonnelle et collective », qui rend compte non seulement de ses souvenirs individuels, mais également des souvenirs collectifs de toute une génération qui s'étend de l'après-guerre jusqu'à aujourd'hui.

Ce bref survol du parcours de l'écrivaine permet d'affirmer que certaines tendances et transgressions littéraires qu'on voit dans *Les années* sont déjà présentes dès la parution de *La place*. Il s'agit de l'éloignement du « je » individuel et personnel, de l'emploi d'un sujet collectif et impersonnel, ainsi que de l'émergence d'une écriture hybride qui met l'accent autant sur ses expériences personnelles que sur celles des autres et sur le contexte du vécu. Même les termes « collective » et « impersonnelle » ne sont pas étrangers à l'œuvre d'Ernaux avant *Les années*. Selon Lyn Thomas, « [à] partir de *La place*, l'adoption d'un style plus neutre est accompagnée d'une autre définition du pronom “je”, qui ne fait pas référence juste au moi, l'identité personnelle de l'auteur, mais plutôt à une expérience sociale, collective⁶³ ». Le sujet autobiographique collectif et impersonnel ainsi que la dimension socio-historique qui sert de cadre à l'ouvrage sont donc déjà établis dans ses textes précédents.

De plus, dans *Les années*, Ernaux revient sur les grands thèmes qui caractérisent ses ouvrages précédents : l'écriture, la passion, la jalousie, la honte, les fractures sociales, la vie

⁶² Annie Ernaux et Marc Marie, *L'usage de la photo*, Paris, Gallimard, 2005.

⁶³ Lyn Thomas, *op. cit.*, p. 150. C'est moi qui souligne.

extérieure et la marginalité⁶⁴. On peut également affirmer que l'écriture d'Ernaux se caractérise depuis le début de sa carrière par une résistance aux catégories littéraires conventionnelles – le roman, le journal intime et l'autobiographie, dans sa forme classique. Elle vise donc à échapper aux catégories littéraires imposées par la culture littéraire dominante française et occidentale. C'est la raison pour laquelle elle préfère parler de *formes* et non de *genres* littéraires : « La question des formes (je préfère cela au “genre”, qui est une méthode de classification à laquelle je souhaite échapper) est centrale pour moi mais inséparable de la matière⁶⁵ ». La nature transgressive des *Années* est donc évidente sur le plan littéraire de par la distinction qui s'établit entre l'autobiographie classique et l'écriture « auto-socio-biographique » propre à Ernaux.

Le sujet autobiographique

L'autobiographie telle qu'elle a été théorisée par les critiques littéraires français dans la seconde moitié du XX^e siècle met en scène un sujet individuel, unifié et autonome, capable de se connaître à travers le regard intérieur et de raconter sa propre histoire dans sa totalité. Serge Doubrovsky, écrivain et théoricien français, décrit de façon concise ce sujet :

L'autobiographie classique suppose un sujet qui peut avoir accès à soi-même par le retour sur soi, le regard intérieur, l'introspection véridique, et, par là même, est capable de nous livrer l'histoire de ses pensées, faits et gestes, de faire un authentique récit de sa vie.⁶⁶

⁶⁴ Sergio Villani, « Une bonne année... », *LittéRéalité*, vol. XX.1, printemps/été 2008, p. 5-6.

⁶⁵ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 57.

⁶⁶ Serge Doubrovsky, « Textes en main », S. Doubrovsky, J. Lecarme et P. Lejeune (dir.), *op. cit.*, p. 210.

Doubrovsky souligne les éléments essentiels de la notion conventionnelle du sujet autobiographique, soit « le regard intérieur », « l'introspection véridique », « l'histoire de ses pensées » et notamment le récit authentique d'une vie.

L'origine de cette conception classique de l'autobiographie naît dans ce qu'écrit Georges Gusdorf. Dans un article fondateur intitulé « Conditions et limites de l'Autobiographie⁶⁷ », il met en valeur une vision occidentale du sujet qui accentue l'individualité et l'originalité de chaque vie. L'autobiographe « *reconstitute[s] himself in the focus of his special unity and identity across time*⁶⁸ ». Selon Gusdorf, l'autobiographe se considère « *a great person, worthy of men's remembrance*⁶⁹ ». À part le fait qu'il n'inclut pas les femmes dans sa conceptualisation du sujet autobiographique, Gusdorf considère l'autobiographe (masculin) comme un sujet universel, qui serait représentatif d'autres êtres. De plus, il souligne l'unité et la totalité de son destin : « *the autobiographer strains toward a complete and coherent expression of his entire destiny*⁷⁰ ». Il suppose donc qu'il est possible de rendre compte d'une vie dans sa totalité, en dépit des failles de mémoire et de la nature construite de celle-ci, et voit l'identité du sujet comme quelque chose de stable et d'anhistorique qu'on peut séparer facilement du contexte.

Après Gusdorf, Philippe Lejeune propose un sujet autobiographique qui met l'accent sur « sa vie individuelle » et notamment sur « l'histoire de sa personnalité⁷¹ ». Comme Gusdorf, Lejeune suppose que l'écrivain se prend comme sujet unique de son texte. De plus, Lejeune propose un pacte de vérité entre auteur et lecteur, soit le « pacte autobiographique ».

⁶⁷ Georges Gusdorf, *loc. cit.*

⁶⁸ *Ibid.*, p. 35.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 35.

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ Philippe Lejeune, *op. cit.*, p. 14.

À part l'adoption de ce pacte autobiographique dans son œuvre, les autres caractéristiques associées à l'autobiographie dans sa forme classique (la vie exemplaire d'un individu exceptionnel, le sens d'une cohérence de l'identité et l'histoire d'une vie individuelle qui met l'accent sur la personnalité) sont absentes chez Ernaux.

Le sujet autobiographique des *Années* n'est pas individuel, ni unifié ou autonome. Le « je » que l'auteure utilise est d'abord un « je » transpersonnel, voire impersonnel, ainsi que collectif et non pas individuel, qui renvoie non seulement à Ernaux, mais aussi à sa communauté (à ses parents, à d'autres femmes, à sa génération, etc.). Il est donc multiple et fluide, situé dans un milieu social et géographique particulier et dans une époque particulière qui aident à développer son vécu :

Je me considère très peu comme un être unique, au sens d'absolument singulier, mais comme une somme d'expériences, de déterminations aussi, sociales, historiques, sexuelles, de langages, et continuellement en dialogue avec le monde (passé et présent), le tout formant, oui, forcément, une subjectivité unique. Mais je me sers de ma subjectivité pour retrouver, dévoiler des mécanismes ou des phénomènes plus généraux, collectifs.⁷²

La connaissance de soi est construite en partie par le regard des autres et par celui de la société. Elle vient non par le regard intérieur, mais par le regard extérieur, vers son milieu familial, social et culturel. La citation de Jean-Jacques Rousseau, qui se trouve au début de son *Journal du dehors*, est donc pertinente et révélatrice : « Notre vrai moi n'est pas tout entier en nous⁷³ ». Cette épigraphe décrit bien l'objectif d'Ernaux, soit de chercher quelque chose sur elle à travers un examen des autres et de son milieu. Ernaux explique davantage cette notion lors d'une entrevue avec Claire-Lise Tondeur : « Je crois que le moi, notre moi, nous est révélé par la fréquentation des autres, non seulement par le regard qu'ils portent sur

⁷² Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 43-44.

⁷³ Jean-Jacques Rousseau dans Annie Ernaux, *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, 1993, p. 6.

nous, mais aussi par l'intérêt, les souvenirs, qu'ils éveillent en nous⁷⁴ ». Elle cherche donc à se connaître non à travers le retour sur soi, le regard intérieur et l'introspection véridique, mais à travers les autres et son contexte socio-historique. Pour Ernaux, il n'existe pas d'identité stable et anhistorique. On ne peut comprendre l'individu en dehors de son contexte.

Dans *Les années*, le sujet est encore plus ambigu à cause de sa nouvelle voix narrative qui alterne entre un « on » et un « nous » collectifs, ainsi qu'un « elle » individuel. C'est en fait le « elle » qui constitue la partie autobiographique du livre (son histoire personnelle). Le sujet dans *Les années* est donc à la fois individuel et collectif. Ernaux inclut d'autres individus dans le « on » et le « nous » et elle prend une certaine distance par rapport à elle-même avec le « elle », ce qui est une nouvelle pratique autobiographique pour l'auteure. De plus, dans cette œuvre, elle ne construit pas l'unité de sa vie à travers le temps, mais offre plutôt des aperçus, des fragments de cette vie, à partir de souvenirs, d'images et de photos de famille. En fait, l'autobiographie d'Ernaux, au sens traditionnel d'un récit de vie, s'étend à travers toutes ses œuvres. Sa vie est donc représentée de façon fragmentée, elliptique et même retravaillée dans plusieurs textes⁷⁵. Chacun de ceux-ci traite d'un moment important ou d'une dimension de cette vie. Dans *Les années*, on trouve des images qui représentent chaque stade de sa vie, de l'enfance à l'âge d'adulte. Mais elle relie sa vie individuelle à la vie collective; son histoire à l'Histoire. L'intime est donc étroitement lié au social et à l'historique. Elle dit elle-même qu'elle « ne pense jamais 'moi et monde' mais

⁷⁴ Claire-Lise Tondeur et Annie Ernaux, *loc. cit.*, p. 43.

⁷⁵ À ce sujet, voir Cathy Jellenik, *Rewriting Rewriting: Marguerite Duras, Annie Ernaux and Marie Redonnet*, New York, Peter Lang, 2007.

‘moi dans le monde’ et davantage encore ‘le monde en moi’⁷⁶ ». Le « moi » n’est jamais séparé de son contexte.

De plus, Ernaux ne se conforme pas au statut du sujet autobiographique selon la critique traditionnelle. Elle n’est pas une figure exemplaire, ni même une figure publique quand elle commence sa carrière d’écrivaine. Elle est avant tout une femme, originaire de la classe ouvrière. Sa vie est donc une « *common life* ». Sociologue et féministe, Liz Stanley, remet en question la notion de l’autobiographie qui met en scène « *great lives*⁷⁷ », le plus souvent celles des hommes des hautes classes sociales qui ont réussi selon les standards conventionnels, et donc politiques : « *Most auto/biography is [...] concerned with ‘great lives’, and these are almost invariably those of white middle and upper class men who have achieved success according to conventional – and thus highly political – standards*⁷⁸ ». Ces vies sont non seulement « exemplaires », mais également linéaires, chronologiques, cumulatives, individualisées et suivent des conventions narratives particulières⁷⁹.

Stanley propose deux courants nouveaux, auxquels on peut associer *Les années*. Le premier est celui de « *Common life autobiography* ». Contrairement aux sujets de Gusdorf et de Lejeune, ces vies ne sont pas celles de grands hommes, mais plutôt celles de gens « normaux », des vies « typiques » ou « communes »⁸⁰. La deuxième tendance qu’elle propose est le nombre croissant d’autobiographies écrites par des femmes et des féministes et surtout celles qui expérimentent sur le plan de la forme d’écriture et qui franchissent les frontières entre sujet autobiographique et les autres. Dans ces autobiographies, le sujet est

⁷⁶ Annie Ernaux, « Raisons d’écrire », *Nottingham French Studies*, vol. 48, n° 2, 2009, p. 13.

⁷⁷ Liz Stanley, *The Auto/Biographical I: The Theory and Practice of Feminist Autobiography*, Manchester/New York, Manchester University Press, 1992, p. 4.

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ *Ibid.*, p. 12.

⁸⁰ Elle précise qu’il n’existe pas vraiment de vie typique.

interprété comme étant beaucoup plus qu'« individuel ». Il est unique, en un sens, mais aussi étroitement lié aux autres vies. Stanley remet donc en question la notion du sujet indépendant des autres ou à part et propose des sujets qui sont des « *social and cultural products through and through*⁸¹ ». Elle considère l'autobiographe comme un être qui est socialement situé : « *[a] socially-located person, one who is sexed, raced, classed, aged*⁸² ». Les idées ambiantes sont donc elles aussi socialement produites et partielles.

Le sujet des *Années* correspond à cette vision du sujet autobiographique de Stanley. La vie d'Ernaux est une « *common life* », dans le sens où elle n'est pas une vie dite exemplaire et où elle met en valeur le vécu au jour le jour. Bien qu'elle préfère se situer en tant que transfuge de classe plutôt qu'en tant que féministe, c'est l'expérimentation ainsi que le renversement des formes littéraires dominantes qui caractérisent son écriture. De plus, Ernaux est située socialement et historiquement comme femme, française, transfuge de classe, etc., et donc du côté des dominés, en ce qui concerne son sexe et sa classe d'origine.

Les définitions de l'autobiographie

Comme pour le sujet autobiographique, *Les années* ne se conforme pas non plus aux définitions fondatrices du genre autobiographique. La définition de l'autobiographie de Philippe Lejeune semble la plus pertinente à cette thèse et la plus représentative de la critique littéraire en France à l'époque où Ernaux écrit. Comme il est mentionné dans l'introduction, Lejeune propose l'idée selon laquelle l'autobiographie est un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie

⁸¹ *Ibid.*, p. 5.

⁸² *Ibid.*, p. 7.

individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité⁸³ ». Alors que Lejeune insiste sur la forme d'expression, la nature du sujet et le contenu du récit, Georges Gusdorf, quant à lui, met également l'accent sur le contenu et le sujet. Or, Gusdorf se penche aussi sur « l'usage privé de l'écriture », distinguant l'autobiographie des autres genres littéraires en ce sens qu'elle « regroup[e] tous les cas où le sujet humain se prend lui-même pour objet du texte qu'il écrit⁸⁴ ». Les deux définitions soulignent une tentative d'établir un cadre théorique du genre littéraire de l'autobiographie qui n'existait pas en France avant les années 1970. Toutefois, les deux modèles sont limités et ne s'appliquent pas à la plupart des autobiographies des femmes, ni aux formes littéraires hybrides qui deviennent de plus en plus courantes à la fin du XX^e siècle, dont *Les années*.

Considérons d'abord la définition de Lejeune. *Les années* n'y est conforme dans la mesure où le récit n'est pas uniquement rétrospectif. Souvent, l'auteure réfléchit *au présent* sur le projet qu'elle est en train de réaliser. Cette réflexion, souvent appelée le métatexte par les critiques (et par Ernaux elle-même), constitue une caractéristique importante de l'écriture d'Ernaux. Dans *Les années*, la perspective alterne entre un récit rétrospectif, une réflexion au présent et un récit au futur. L'auteure écrit, par exemple, que « [l]'an prochain, elle sera à la retraite » (*LA*, 205). On constate ainsi qu'elle n'est pas en train de raconter des moments de sa vie de façon conventionnelle, mais plutôt de les *revivre* afin de les inscrire dans l'Histoire⁸⁵. Les allusions aux photos relèvent d'une même stratégie visant à laisser une trace (matérielle) de sa vie, à lui donner une pérennité :

⁸³ Philippe Lejeune, *op. cit.*, p. 14.

⁸⁴ Georges Gusdorf, *Ligne de vie 1. Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 122.

⁸⁵ Il est à noter que Lejeune souligne quelques exceptions au récit rétrospectif parmi lesquelles se trouvent l'autoportrait et le présent contemporain de la rédaction. Je distingue le présent qu'emploie Ernaux du présent contemporain de la rédaction dans la mesure où le présent d'Ernaux est employé plutôt de façon stratégique afin de rendre intemporelles ses descriptions des souvenirs. Tout comme l'adoption du pronom à la troisième

Elle est cette femme de la photo et peut, quand elle la regarde, dire avec un degré élevé de certitude, dans la mesure où ce visage et le présent ne sont pas disjoints de façon imperceptible, où rien n'a été encore davantage perdu, de ce qui sera inévitablement (mais, quand, comment, elle préfère ne pas y songer) : c'est moi = je n'ai pas de signes supplémentaires de vieillissement (LA, 223).

Bien qu'Ernaux vieillisse, la femme dans la photo est figée dans un moment de l'Histoire, à un certain âge. Il est intéressant de noter que les photos sont toujours décrites au présent, ce qui renforce son objectif de figer des moments de la vie dans un état de permanence, de garder « le temps à l'état pur⁸⁶ ». C'est à travers les photos qu'elle réussit son objectif de sauver quelque chose des moments où elle ne sera plus jamais.

En outre, contrairement à l'autobiographie décrite par Lejeune, Ernaux ne met pas l'accent sur sa vie individuelle, ni sur l'histoire de sa personnalité. Sa vie individuelle est évoquée dans les photos qui sont éparpillées à travers le texte, mais la très grande majorité des expériences et des souvenirs rapportés sont collectifs; ils pourraient être ceux de tout le monde (au moins pour ceux qui ont partagé le même contexte socio-historique). Elle ne révèle jamais ses sentiments et ses émotions, ni des aspects de sa personnalité. Surtout dans ce texte, où elle prend une plus grande distance par rapport à elle-même que dans les précédents, en remplaçant le « je » par le « elle », si bien qu'à la lecture, on n'entrevoit pas sa personnalité; on ne peut pas saisir son caractère. Les moments de sa vie intime sont rares – elle mentionne la mort de sa sœur, celle de son père, sa première expérience sexuelle, son divorce, ses amants, etc., mais brièvement. Elle nous présente donc une vie de *femme*, hétérosexuelle, et non pas sa vie intime.

personne, « elle », qui permet à l'auteure de faire part de son parcours de façon objective, l'emploi du présent renforce la nature intemporelle de ce parcours. Ainsi, d'autres femmes (et hommes) parviennent à s'identifier au texte.

⁸⁶ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 42-43.

Ernaux ne vise pas non plus à mettre en récit sa vie, comme on le fait habituellement dans les autobiographies classiques. Elle affirme clairement : « Ce ne sera pas un travail de remémoration, tel qu'on l'entend généralement, visant à la mise en récit d'une vie, à une explication de soi » (*LA*, 239-240). Elle cherche plutôt à préserver certains moments de sa vie personnelle et surtout à saisir quelque chose de plus grand qu'elle – le monde, l'évolution des idées, des croyances, etc. : « En effet, il ne s'agit pas de raconter ma vie, comme on dit. L'autobiographie ressemble au modèle romanesque. On part, par exemple, de son enfance et on arrive au moment où l'on écrit. [...] Pour moi, il ne s'agit pas de cela⁸⁷ ». Elle rejette clairement la structure autobiographique traditionnelle qui, d'après Gusdorf et Lejeune, entre autres, est linéaire, chronologique et cumulative.

Contrairement à l'autobiographie en tant qu'usage privé de l'écriture, celle d'Ernaux est plutôt publique, voire politique. Non seulement parle-t-elle d'événements qui concernent toute une génération de personnes, en France et dans le monde entier, mais en plus, écrire pour elle est une activité politique en soi. Selon elle, l'écriture contribue « au dévoilement et au changement du monde⁸⁸ ». L'idée que le privé est politique est importante ici. À travers l'écriture, Ernaux montre comment sa vie de femme n'est pas privée, mais politique, influencée par les grands changements sociaux, culturels et politiques de son époque : « Lutter pour le droit des femmes à avorter, contre l'injustice sociale et comprendre comment elle est devenue cette femme-là ne fait qu'un pour elle » (*LA*, 121). Son expérience d'un avortement clandestin, par exemple, est fortement influencée par son milieu social et la politique de son époque. Ainsi, elle vise à inscrire ses expériences personnelles (et privées), y compris sa vie de femme, dans un plus grand contexte social, collectif et politique.

⁸⁷ Annie Ernaux, « Sur l'écriture », p. 11.

⁸⁸ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 74.

Les années : *Une autobiographie de femme* ?

Si *Les années* ne se conforme pas au modèle fondateur de l'autobiographie et plus précisément au sujet et à la définition de celui-ci, il reste à voir si l'ouvrage correspond mieux au modèle établi par les critiques féministes du genre autobiographique. Dans les années 1980, les critiques féministes commencent à s'intéresser de près à l'autobiographie grâce à la croissance des études sur le genre et des études ethniques et culturelles⁸⁹. Les études autobiographiques sont reconnues comme champ d'étude pour les féministes dès les années 1980. Il était d'abord question de savoir si les femmes avaient une place dans le cadre traditionnel de la critique autobiographique, domaine duquel elles étaient exclues en tant qu'auteures et donc protagonistes. Puisque les écrits personnels des femmes ne correspondent pas à l'autobiographie traditionnelle, il était ensuite question de définir un modèle théorique qui leur serait propre, qui valoriserait la différence dans l'écriture des femmes, à savoir une autobiographie « féminine ». Plusieurs ont rejeté par la suite cette notion d'autobiographie « féminine » en raison de son essentialisme, dont Annie Ernaux elle-même, qui « n'aime pas figurer dans la rubrique "écriture féminine"⁹⁰ ». Une telle catégorie de l'écriture amènerait les femmes autobiographes à se situer par rapport à l'ensemble des femmes, reproduisant ainsi une vision essentialiste de « la femme » ou de « la femme autobiographe » dans ce cas-ci.

Les premières critiques féministes ont donc remis en cause l'absence des écrivaines du canon ainsi que la vision réductrice et androcentrique de l'Histoire qui caractérise les autobiographies traditionnelles. Elles remettent en question les théories fondatrices du genre

⁸⁹ Sidonie Smith et Julia Watson (dir.), *op. cit.*, p. 5.

⁹⁰ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 98-99.

autobiographique, dont celles de Gusdorf et de Lejeune, disputant le pouvoir descriptif et pertinent de telles définitions pour les autobiographies des femmes. Comme pour les autres formes d'écriture jugées minoritaires, il était nécessaire de théoriser celles-ci en dehors du cadre des termes hégémoniques; il fallait donc trouver de nouveaux paradigmes d'étude.

Pour ce faire, il était d'abord essentiel de redéfinir le sujet autobiographique. Barbara Havercroft remet en question le sujet unifié, unique et autonome de Gusdorf : « Ainsi conçue, l'autobiographie serait le monument suprême du sujet individuel de la culture occidentale – mâle, blanc et bien instruit – et de l'aspiration métaphysique de cette même culture⁹¹ ». Elle critique aussi l'exclusion des femmes, des pauvres, des personnes de couleur, des homosexuels, etc. du canon littéraire. L'œuvre d'Ernaux répond à cette critique par sa représentation intersectionnelle des différentes formes d'oppression (en ce qui concerne le sexe, la classe sociale et l'ethnicité), idée que j'approfondirai dans le prochain chapitre. En plus, en rejetant l'écriture « littéraire » ou « académique », en faveur d'une « écriture plate » et accessible, elle ne se conforme pas non plus aux critères de grandeur et de hauteur du sujet de Gusdorf.

Les critiques féministes issues du courant différentialiste ont ensuite souligné la différence entre les autobiographies des femmes et celles des hommes. Selon Brownley et Kimmich, par exemple, « *women's lifewriting typically concentrates on private, or home, life in contrast with men's texts, which often foreground the authors' activities in the public sphere*⁹² ». De plus, selon elles, la notion du sujet est différente chez les femmes. Le sujet n'est pas individuel, unifié et autonome, mais multiple et fluide. Brownley et Kimmich

⁹¹ Barbara Havercroft, *loc. cit.*, p. 161.

⁹² Martine Brownley et Allison Kimmich (dir.), *Women and Autobiography*, Wilmington, Scholarly Resources Inc., 1999, p. 1.

proposent la notion du sujet multiple pour décrire les sujets autobiographiques des femmes : « *The concept of multiple selves has been a liberating one for many feminist critics because traditional ideas of selfhood go hand in hand with unity, and the notion of a unified, essential self has historically been more appropriate for a man's life than a woman's*⁹³ ». Elles suggèrent que « *[some] women see their lives as fragmented or contradictory as they attempt to fulfill the impossible expectations society places on them*⁹⁴ ». La perception de soi dépend donc de nos positions sociales, des rôles sociaux qui nous sont imposés. Selon la critique, c'est la raison pour laquelle les femmes ont tendance à se voir comme des êtres relationnels – étroitement liés à d'autres vies, et intersubjectifs – leurs expériences subjectives n'étant pas isolées, mais partagées. En fait, cette notion « *implies that the narration of a life or a self can never be confined to a single isolated subjecthood. Others are an integral part of consciousness, events and the production of a narrative*⁹⁵ ». Autrement dit, les femmes ont tendance à se voir en relation à leur plus grand contexte (familial, social, etc.), tandis que les hommes se voient comme des êtres autonomes, indépendants de leur contexte.

Dans *L'Autobiographie*⁹⁶, Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone incluent une section qui traite de « l'autobiographie des femmes » dans laquelle ils examinent surtout la différence entre l'autobiographie des femmes et celle des hommes. Selon eux, en ce qui a trait au thème, l'autoportrait, le corps, les relations mère-fille/père-fille et l'identité sexuelle sont des choix plus fréquents chez les femmes que chez les hommes. Pour ce qui est du style, les hésitations, la fragmentation, les ellipses et la discontinuité sont des caractéristiques récurrentes dans les autobiographies des femmes.

⁹³ *Ibid.*, « Introduction ».

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ Tess Cosslett, Celia Lury et Penny Summerfield, *op. cit.*, p. 3.

⁹⁶ Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone, *op. cit.*

Cette conceptualisation de l'autobiographie des femmes est problématique d'un point de vue féministe anti-essentialiste dans la mesure où elle reproduit une vision essentialiste de « la femme » et de son écriture. Une telle catégorie ne sert qu'à renforcer l'écriture des hommes comme écriture universelle et celle des femmes comme écriture minoritaire. De plus, si l'on considère « la femme » et « la féminité » comme constructions sociales et politiques, une autobiographie « féminine » serait impossible. Bien que l'œuvre d'Ernaux corresponde en partie au modèle que je viens de décrire, elle n'est pas une autobiographie « féminine ».

À l'égard du style, son écriture est fragmentaire, elliptique et discontinue, mais il faut préciser que ces critères rendent compte de la situation dans laquelle les femmes étaient placées et non d'une essence différente. Son récit de vie est répandu parmi le plus grand récit de l'Histoire collective de sa génération. Son sujet autobiographique est multiple, à la fois individuel (« elle ») et collectif (« nous » et « on »), et relationnel parce qu'elle accorde autant d'importance au rapport entre sujet et contexte qu'au sujet lui-même. Ainsi, Ernaux rejette toute notion d'une identité unifiée, universelle ou stable. En fait, elle affirme qu'« [i]l n'existe pas d'identité. On ne sait pas qui on est, mais on peut le saisir à travers l'histoire, les époques⁹⁷ ». De cette manière, c'est en examinant l'individu dans son contexte qu'on arrivera à le comprendre, à le saisir. De même, *Les années* ne se conforme pas aux thèmes dits « féminins » décrits par les critiques féministes. Dans ce texte, Ernaux se distancie de l'autoportrait, de la relation avec ses parents et même des thèmes du corps et de la sexualité au niveau personnel. Elle traite de ces thèmes, mais sur le plan collectif. Elle s'intéresse à la

⁹⁷ Christine Ferniot et Philippe Ferniot, « Entretien avec l'auteure », http://www.lexpress.fr/culture/livre/annie-ernaux_813603.html.

sexualité *des* femmes et à l'évolution de celle-ci à travers le XX^e siècle, et non à sa sexualité individuelle.

D'autres critiques, dont Merete Stistrup Jensen, abordent l'obstacle du langage auquel font face les écrivaines et surtout les autobiographes. Jensen, à la suite de Monique Wittig (1992), critique la nature « genrée » de la langue française qui inscrit la différence des sexes dans la langue (« genre des mots, lexique, pronoms, règles syntaxiques de l'accord⁹⁸ »). Ainsi, quand une femme écrit au « je », son sexe est tout de suite annoncé. Dans *Les années*, bien qu'elle relate son histoire de femme, Ernaux réussit à adopter un point de vue neutre en employant les pronoms « nous » et « on ». C'est ainsi qu'elle parvient à présenter une expérience collective qui inclut d'autres femmes et aussi des hommes. De plus, chez Ernaux, le registre de langue est révélateur quant au statut social ainsi qu'à son engagement politique. Pour elle, la langue est représentative des différences entre les classes sociales, la langue populaire de ses origines par opposition à la langue bourgeoise de son éducation :

La langue, un français écorché, mêlé de patois, était indissociable des voix puissantes et vigoureuses, des corps serrés dans les blouses et les bleus de travail, des maisons basses avec jardinets, de l'abolement des chiens l'après-midi et du silence qui précède les disputes, de même que les règles de grammaire et le français correct étaient liés aux intonations neutres et aux mains blanches de la maîtresse d'école (*LA*, 32).

La langue elle-même reflète cette hiérarchie sociale enracinée dans la société française. Ainsi, en refusant la « littérature » de la haute société et en rendant son écriture accessible à tous, elle subvertit cette hiérarchie.

Plus récemment, la critique féministe met l'accent sur le rapport entre l'étude de l'autobiographie et la recherche féministe. Cosslett, Lury et Summerfield soulignent le

⁹⁸ Merete Stistrup Jensen, « La notion de nature dans les théories de l'«écriture féminine» », Daniel Fabre et Agnès Fine (dir.), *Parler, chanter, lire, écrire*, n° 11, 2000 [en ligne], <http://clio.revues.org/index218.html>, p. 42.

rapport entre le personnel et le politique ainsi que la valorisation de la subjectivité dans les méthodes de recherche et les théories de la connaissance située, de l'intersubjectivité et de la réflexivité propres à l'approche féministe et décelables dans nombre d'autobiographies rédigées par des femmes et autres minoritaires. De fait, la critique féministe incite la critique autobiographique à faire attention aux autres catégories sociales qui distinguent les individus après celle du sexe : la « race », la classe sociale, la sexualité, l'ethnicité, l'âge, etc., ce qui constitue un apport important à la compréhension de l'écriture et des pratiques autobiographiques des femmes. Ce rapprochement entre l'autobiographie et la recherche féministe est pertinent à l'étude des *Années* en raison de la dimension sociale/historique/politique du texte ainsi que de l'attention qu'apporte Ernaux aux autres catégories de différence, notamment la classe sociale. La représentation du sexe et de la classe sociale dans *Les années* nécessite d'abord un examen approfondi de la dimension socio-historique du livre.

Une autobiographie socio-historique

Non seulement *Les années* bouleverse la forme canonique de l'autobiographie en ce qui concerne le sujet, la définition et les thèmes qui y sont abordés, mais l'œuvre se distingue de celle-ci également par la place accordée à la dimension sociale et historique du vécu, une pratique de l'auteure qui mérite d'être explorée davantage. Le contexte socio-historique du récit autobiographique est un aspect important de son œuvre depuis *La place*, mais celui-ci prend une nouvelle importance dans *Les années* grâce à sa nature collective et impersonnelle. Le contexte n'est plus uniquement celui de l'auteure, mais celui de toute une génération.

Dans un premier temps, la transformation de la société française après la Seconde Guerre mondiale sert de cadre au récit autobiographique de l'auteure. La France à cette époque voit beaucoup de changements importants sur les plans social, culturel et politique. Ernaux décrit « une histoire de progrès matériel, de libéralisation des mœurs, de démocratisation de la société avec l'accès aux études pour un plus grand nombre de la population⁹⁹ ». Dans un second temps, Ernaux met l'accent sur les grands moments historiques, dont les nombreux conflits, qui ont lieu de son vivant. Ce faisant, elle souligne l'influence de l'Histoire sur nos histoires individuelles en plus d'évoquer l'évolution de la société française vers une société séculière, de consommation et de loisirs.

La Deuxième Guerre mondiale est suivie d'une période d'expansion en France, à la fois économique et sociale. Grâce à la prospérité économique, la société se transforme en société de consommation. Selon Ernaux, les gens voulaient des biens puisqu'ils en avaient été privés pendant la guerre :

La société avait maintenant un nom, elle s'appelait « société de consommation ». C'était un fait sans discussion, une certitude sur laquelle, qu'on s'en félicite ou qu'on le déplore, il n'y avait pas à revenir. L'augmentation du prix du pétrole tétanisait brièvement. L'air était à la dépense et il y avait une appropriation résolue des choses et des biens de plaisir. [...] La pub montrait comment il fallait vivre et se comporter, se meubler, elle était la monitrice culturelle de la société (*LA*, 116).

Cet extrait évoque également l'influence de plus en plus puissante des médias qui vont influencer la consommation ainsi que l'émergence de nouvelles technologies, dont la télévision. La publicité montre comment il faut vivre et se comporter; elle définit les rôles sociaux des hommes et des femmes, et donc influence fortement nos expériences et nos vies. L'appropriation des choses et des biens est aussi symbolique du statut social et de la liberté,

⁹⁹ Merete Stistrup Jensen, « Annie Ernaux, *Les années*. Une autobiographie impersonnelle? », p. 6.

bref, d'une meilleure expérience de vie comparée à la vie sous l'Occupation pendant la guerre. Ernaux donne l'exemple de la voiture qui représente parfaitement cette liberté : « L'objet le plus enviable et le plus cher était la voiture, synonyme de liberté, de maîtrise complète de l'espace, d'une certaine manière, du monde » (LA, 69).

En plus du progrès matériel, du plaisir obtenu grâce aux choses, l'époque se caractérise par une libéralisation des mœurs et une démocratisation de la société. Le temps de la guerre – de l'Occupation, du rationnement, d'un manque total de liberté – une fois passé, les gens avaient maintenant le temps, l'argent et donc la liberté de s'intéresser à autre chose : aux activités, aux loisirs, au voyage. L'éducation et le savoir acquièrent de plus en plus de valeur. Il était important d'être plus éduqué qu'on ne l'était avant la guerre :

Ils s'inscrivaient à des cours par correspondance pour apprendre le dessin, l'anglais ou le jiu-jitsu, le secrétariat. À l'heure actuelle, disaient-ils, il faut en savoir plus qu'avant. D'aucuns ne craignaient pas de partir en vacances à l'étranger sans connaître la langue, comme en témoignait le F collé sur la plaque d'immatriculation. Les plages étaient bondées le dimanche de corps en bikini, offerts au soleil dans l'indifférence au monde. Rester assis sur les galets ou se baigner seulement les pieds la jupe relevée se faisait de moins en moins. On disait des timides et de ceux qui ne se pliaient pas à la joie du groupe, *il a des complexes*. On annonçait « la société des loisirs » (LA, 69-70, c'est l'auteure qui souligne).

Ici, Ernaux évoque non seulement la transition vers une « société des loisirs », mais également les débuts de l'émancipation des femmes. Les gens étaient de moins en moins conservateurs vis-à-vis de la sexualité et les femmes avaient une plus grande liberté en ce qui concerne leurs corps et leur sexualité.

Dans *Les années*, Ernaux accorde une place importante à l'évolution de la condition des femmes, notamment au Mouvement de la libération des femmes pendant les années 1960 et 1970. C'est à cette époque que les femmes obtiennent le droit de vote et le droit d'exercer une profession sans l'autorisation de leur mari. Les femmes étaient enfin maîtresses de leur

propre corps. Les pilules contraceptives sont disponibles pour la première fois en Europe, d'abord en Allemagne et peu après en France. Ernaux montre cette évolution importante de la situation des femmes en abordant la question du contrôle de leur fertilité. Avant les années 1960, il y avait interdiction de se faire avorter, de vivre en couple sans se marier et d'utiliser un moyen contraceptif :

On rêvait aux pilules contraceptives qui, on disait, se vendaient en Allemagne. Le samedi, à la file, se mariaient des filles en voile blanc qui accouchaient six mois après de prétendus et robustes prématurés. Prises entre la liberté de Bardot, la raillerie des garçons qu'être vierge c'est malsain, les prescriptions des parents et de l'Église, on ne choisissait pas. Personne ne se demandait combien de temps ça durerait, l'interdiction d'avorter et de vivre ensemble sans se marier. Les signes de changements collectifs ne sont pas perceptibles dans la particularité des vies, sauf peut-être dans le dégoût et la fatigue qui font penser secrètement « rien ne changera donc jamais » à des milliers d'individus en même temps (*LA*, 74).

Elle évoque un sentiment de désespoir chez les femmes vis-à-vis de leur situation : l'impossibilité de sortir des rôles d'épouse et de mère qui leur sont imposés. Elle évoque également les influences oppressives des hommes, des parents, de l'église, soit des autorités. Mais le MLF et la légalisation de la pilule contraceptive ont bouleversé la vie des femmes et la société en général. Les femmes se voyaient enfin libres « de leur corps » :

Le plus défendu, ce qu'on n'avait jamais cru possible, la pilule contraceptive, était autorisé par une loi. On n'osait pas la réclamer au médecin, qui ne la proposait pas, surtout quand on n'était pas mariée. C'était une démarche impudique. On sentait bien qu'avec la pilule la vie serait bouleversée, tellement libre de son corps que c'en était effrayant. Aussi libre qu'un homme (*LA*, 92).

La comparaison entre la nouvelle liberté des femmes grâce à l'accès à la contraception et celle des hommes est importante ici. Les femmes pouvaient maintenant choisir, comme les hommes, d'avoir des enfants ou non et avaient donc plus de choix en ce qui concerne leur carrière et leur vie.

La libération des femmes grâce à la contraception et au droit à l'avortement va de pair avec la sécularisation de la société. À la même époque, l'église catholique perd sa puissance et son contrôle sur la vie privée des gens : « La religion catholique s'était effacée sans tapage du cadre de la vie. Les familles n'en transmettaient plus la connaissance ni l'usage. [...] L'Église ne terrorisait plus l'imaginaire des adolescents pubères, elle ne réglementait plus les échanges sexuels et le ventre des femmes était sorti de son emprise. » (LA, 154) L'émancipation des femmes et la perte de pouvoir de l'Église catholique sont étroitement liées.

En plus de suivre l'évolution de la société française après la Seconde Guerre mondiale, Ernaux évoque dans *Les années* les grands moments historiques qui l'ont touchée pendant sa vie, en particulier les nombreux conflits. La guerre a joué un rôle important dans la vie de la génération de ses parents, mais va avoir des effets durables tout au long du XX^e siècle :

Les jours de fête après la guerre, dans la lenteur interminable des repas, sortait du néant et prenait forme le temps déjà commencé, celui que semblaient quelquefois fixer les parents quand ils oubliaient de nous répondre, les yeux dans le vague, le temps où l'on n'était pas, où l'on ne sera plus jamais, le temps d'avant (LA, 23).

Même si elle n'était qu'un poupon pendant cette guerre, ses effets s'étendent jusqu'à sa génération. Elle témoigne ici non seulement de son propre vécu, mais aussi de l'époque du XX^e siècle.

En effet, Ernaux fait souvent allusion à l'Occupation et aux camps de concentration : « Les souvenirs des privations de l'Occupation et des enfances paysannes se rejoignaient dans un passé révolu. Les gens avaient tellement la conviction de vivre mieux [...]. Personne ne parlait des camps de concentration, sinon incidemment, à propos de tel ou telle ayant

perdu ses parents à Buchenwald, un silence contristé suivait » (LA, 60-61). Elle met l'accent sur le contraste entre la génération de ses parents et la sienne, l'« avant » et l'« après » guerre, afin de souligner l'amélioration de la vie qui s'ensuivit. Tous ces événements ont contribué à définir l'époque dans laquelle elle est née et donc influencent ses expériences de vie et sa perspective.

Elle évoque souvent la guerre d'Algérie qui éclate après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, guerre qui a un effet considérable sur la génération d'Ernaux. Elle critique la tendance chez les Occidentaux à oublier trop vite les effets des conflits qui persistent jusqu'à nos jours (en forme de discriminations, de racisme, etc.) :

Personne ne s'est demandé si les accords d'Évian étaient une victoire ou une défaite, c'était le soulagement et le commencement de l'oubli. On ne se préoccupait pas de la suite, des pieds-noirs et des harkis là-bas, des Algériens ici. On espérait partir l'été prochain en Espagne, tellement bon marché selon les dires de ceux qui y étaient allés (LA, 80).

Selon Ernaux, sous l'influence de la guerre froide, les gens sont de plus en plus insensibles à la violence et à la guerre : « Les gens étaient habituées à la violence et à la séparation du monde » (LA, 80). Non seulement on devient de plus en plus insensible vis-à-vis des conflits du monde, mais on ne s'intéresse pas non plus aux conflits qui « ne concernent pas » les Occidentaux :

Les guerres du monde suivaient leur cours. L'intérêt qu'on avait pour elles était inversement proportionnel à leur durée et leur éloignement, dépendait surtout de la présence ou non d'Occidentaux parmi les protagonistes. On n'aurait pu dire depuis combien d'années les Iraniens et les Irakiens s'entretuaient, les Russes tentaient de mater les Afghans (LA, 161).

Parmi les autres événements importants de son époque, elle évoque la disparition de l'URSS dans les années 1990 qui « dev[ien]t la Fédération de Russie » (LA, 172); la guerre en Yougoslavie : « La Yougoslavie était à feu et à sang, les balles de tireurs invisibles, les

snipers, zébraient les rues » (LA, 180); et les guerres contemporaines, en particulier celle qui se passe en Irak.

L'analyse des *Années* en fonction des ouvrages précédents de l'auteure ainsi qu'à la lumière de la critique traditionnelle et féministe de l'autobiographie permet d'affirmer que cette œuvre est plus ou moins inclassable par rapport aux genres littéraires classiques. De même, elle montre les limites de la théorie traditionnelle en ce qui concerne l'émergence de nouvelles formes autobiographiques et surtout celles des femmes qui n'ont jamais eu de place dans le canon autobiographique traditionnel. C'est ce qui pousse les écrivaines vers l'expérimentation littéraire ainsi que la création de nouvelles formes littéraires. Ce texte en particulier bouleverse le genre autobiographique traditionnel, non seulement en se situant à la croisée de plusieurs disciplines, mais également grâce à la nouvelle voix narrative. L'instance narrative montre une tentative chez l'auteure de subvertir davantage le genre autobiographique en écrivant une autobiographie collective qui a pour sujet toute une génération d'individus (femmes et hommes). Cette œuvre est donc plus transgressive que ses précédentes qui sont toutes écrites au « je ». Dans le prochain chapitre, je montrerai, à l'aide des théories féministes de l'intersectionnalité et de la connaissance située, comment l'adoption de cette nouvelle voix narrative permet de représenter de façon collective les intersections entre sexe et classe sociale dans *Les années*.

CHAPITRE II

Une approche intersectionnelle à l'autobiographie

« chaque individu est traversé par :
sa condition
son histoire sociale,
l'Histoire, le progrès, l'environnement
son histoire familiale et sexuelle
l'imaginaire romanesque »¹⁰⁰

L'époque, disaient les gens, n'est pas la même pour tout le monde (*LA*, 44).

Comment parler de l'oppression des femmes, un fait universel, tout en tenant compte des divers contextes et expériences de celles-ci? L'analyse des interrelations entre les deux formes d'oppression que sont le sexe et la classe sociale aidera à mieux comprendre la complexité et la multiplicité des parcours qu'évoque l'auteure ainsi que sa perspective particulière de femme issue du milieu ouvrier. La théorie des savoirs situés, soit l'idée que la connaissance est subjective, partielle et produite par des sujets situés dans un contexte particulier¹⁰¹, servira à valoriser la perspective de l'auteure ainsi que la nouvelle forme littéraire qu'elle crée entre l'autobiographie et le roman dialogique.

L'intersectionnalité

Avant d'aborder l'analyse textuelle des intersections entre le sexe et la classe sociale dans *Les années*, il est nécessaire de développer la base théorique de l'approche intersectionnelle définie dans l'introduction ainsi que de justifier la pertinence de cette approche, qui est d'abord sociologique, dans le cadre d'une étude littéraire. Dans

¹⁰⁰ Annie Ernaux dans Fabrice Thumerel, *Le champ littéraire français au XX^e siècle : Éléments pour une sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin, 2002, p. 97.

¹⁰¹ Caroline Ramazanoglu et Janet Holland, *loc. cit.*, p. 65-66.

l'introduction, j'ai donné la définition de Christine Corbeil et d'Isabelle Marchand du concept d'intersectionnalité ainsi que celle d'Avtar Brah et Ann Phoenix, qui mettent l'accent non seulement sur la complexité des croisements entre les multiples aspects de l'identité sociale, mais également sur le rôle important du contexte historique dans la formation des expériences de vie. Selon ces définitions, les multiples catégories sociales de différence ne sont pas indépendantes les unes des autres, mais *interdépendantes*, créant des systèmes d'oppression complexes. Les catégories telles que le sexe, l'orientation sexuelle, la « race » et la classe sociale agissent l'une sur l'autre pour créer des rapports inégaux de pouvoir et des hiérarchies sociales, dont hommes/femmes et riches/pauvres. Ainsi, une étude féministe (sociologique, littéraire ou autre) qui porte uniquement sur la catégorie de sexe n'est pas suffisante pour rendre compte de la diversité des expériences de vie.

Puisque l'écriture autobiographique concerne la mise en forme des expériences de vie de l'auteur, une approche intersectionnelle est utile afin de comprendre les interrelations entre les nombreux aspects de l'identité sociale de celui-ci. Tess Cosslett, Celia Lury et Penny Summerfield soulignent l'importante contribution de cette approche à la critique autobiographique :

*The realization by feminists of the importance of further categories of difference such as race, class, sexual orientation, nationality and age – sometimes as a consequence of challenges to their own presumption of universality – has complicated and enriched understandings of autobiographical writing and practices.*¹⁰²

Le résultat est une image plus complexe, complète et « juste », de l'individu en question. Les identités ne sont pas des objets fixes, mais des processus, comme l'expliquent Avtar Brah et Ann Phoenix : « *what we call 'identities' are not objects but processes constituted in and*

¹⁰² Tess Cosslett, Celia Lury et Penny Summerfield (dir.), *op. cit.*, p. 3.

*through power relations*¹⁰³ ». Ainsi, les inégalités sociales de sexe et de classe jouent un rôle important dans la construction des « identités » et déterminent notre positionnement social.

Dans son œuvre, Annie Ernaux reconstruit et retravaille son histoire selon le contexte, soit l'enfance, l'adolescence ou l'âge d'adulte. Elle met toujours en relief le rapport entre son expérience de classe sociale et son expérience de femme dans la construction de sa subjectivité. Dans *Les années* en particulier, Ernaux reprend les formes d'écriture, les sujets et les grands thèmes de ses autres textes, les reliant en « une grande fresque¹⁰⁴ » qui retrace sa vie de l'enfance au présent, et ce, en parallèle avec la plus grande Histoire de son époque. Elle reprend, par exemple, la forme fragmentée et elliptique qui caractérise ses œuvres précédentes, la dimension socio-historique que l'on retrouve dans ses « auto-socio-biographies » ainsi que les événements marquants de sa vie qui servent de sujets principaux à ses autres textes, dont son ascension sociale, son avortement clandestin, son mariage bourgeois et les décès de ses parents.

Comme dans ses autres textes, dans *Les années*, Ernaux met en relief une société qui repose sur les constructions sociales de sexe et de classe ainsi que sur des hiérarchies sociales, mais cette fois-ci de manière plus générale et plus inclusive grâce à l'emploi des pronoms collectifs. De plus, elle fait attention aux multiples catégories sociales, non seulement de sexe et de classe, mais aussi de « race » et d'ethnicité, en représentant une société qui devient de plus en plus diverse dans le dernier siècle. Lyn Thomas souligne l'importante contribution de l'œuvre d'Ernaux à la recherche féministe grâce à sa mise en

¹⁰³ Avtar Brah et Ann Phoenix, *loc. cit.*, p. 77.

¹⁰⁴ Elise Hugueny-Léger, « “Elle ne regardera en elle-même que pour y retrouver le monde” : effectuer le passage de soi aux autres dans *Les Années* », Sergio Villani (dir.), *op. cit.*, p. 193.

relief de l'expérience de classe, sa représentation des inégalités dans la société française et notamment sa pratique de l'intersectionnalité¹⁰⁵. Selon Thomas,

*Ernaux's texts are unique in French women's writing of the twentieth and twenty-first centuries because of their foregrounding of social class. [...] Whilst feminist writers in English have addressed the question of class in a variety of forms, often autobiographical, in the French literary field Ernaux's writing of her classed and gendered experiences, and her depiction of the inequalities of French society, stand out.*¹⁰⁶

Comme Thomas, Bethany Ladimer affirme que malgré l'intérêt pour les études des intersections entre « race » et sexe dans les dernières décennies du XX^e siècle, la classe sociale demeure une dimension de l'oppression sociale moins étudiée :

*Over the past decade or more, feminist scholarship has produced an increasingly coherent discussion of how to consider gender and race together in literature and society. Social class, on the other hand, [...] remains to be investigated more thoroughly as it functions in conjunction with gender.*¹⁰⁷

Afin d'examiner la représentation des oppressions de sexe et de classe sociale dans *Les années*, je me servirai des contributions des théoriciennes féministes de l'intersectionnalité qui sont les plus pertinentes dans le cadre d'une étude littéraire, dont Avtar Brah et Ann Pheonix et Leslie McCall. Je me servirai plus particulièrement de la méthode proposée par Leslie McCall, laquelle développe la théorie de l'intersectionnalité et propose également trois approches analytiques. La première approche s'appelle « *anticategorical complexity* » et vise à déconstruire les catégories analytiques existantes en raison de la complexité de la vie qui ne s'organise pas forcément en catégories fixes. En effet, les structures sociales et les sujets ne sont pas stables et unidimensionnels, mais multiples et mouvants. Par contre, la deuxième approche, « *intercategorical complexity* »,

¹⁰⁵ Lyn Thomas, *loc. cit.*, p. 160.

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ Bethany Ladimer, « Cracking the Codes: Social Class and Gender in Annie Ernaux », *Chimères*, vol. 26, 2002, p. 53.

adopte les catégories analytiques existantes de façon stratégique afin de documenter les rapports inégaux de pouvoir parmi les différents groupes sociaux.

La dernière approche, « *intracategorical complexity* », se situe entre les deux premières. Elle met en question les catégories établies et reconnaît la nature socialement construite de celles-ci. Selon McCall, cette dernière approche est surtout utile pour étudier des individus ou des groupes sociaux particuliers qui se situent aux points négligés de l'intersection¹⁰⁸. Les femmes de la classe ouvrière en seraient un exemple. Dans le cas d'un récit autobiographique comme *Les années*, l'analyse du sujet, à la fois individuel et collectif, est située à l'intersection contextualisée et singularisée de plusieurs catégories sociales :

*In personal narratives and single-group analyses, the complexity derives from the analysis of a social location at the intersection of single dimensions of multiple categories, rather than at the intersection of the full range of dimensions of a full range of categories, and that is how complexity is managed. [...] Whether the narrative is literary, historical, discursive, ideological, or autobiographical, it begins somewhere, and that beginning represents only one of many sides of a set of intersecting social relations, not social relations in their entirety, so to speak.*¹⁰⁹

Annie Ernaux, par exemple, ne représente qu'une dimension de l'expérience sociale de sexe et qu'une dimension de celle de classe. Elle est située dans le contexte de la société française dans la deuxième moitié du XX^e siècle et a connu un changement de classe à travers son éducation et son mariage bourgeois. Ainsi, son expérience de classe est très différente de celle d'une femme de la classe ouvrière française qui vient de la même époque mais qui n'a jamais eu accès à l'éducation.

L'approche « *intracategorical complexity* » dont je me servirai est celle qui s'applique le mieux à l'écriture autobiographique. Elle me permettra de répondre aux

¹⁰⁸ Leslie McCall, « The Complexity of Intersectionality », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 30, n° 3, 2005, p. 1773-1774.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 1781-1782.

questions suivantes : Comment Ernaux représente-t-elle les constructions sociales de sexe et de la classe sociale comme deux formes d'oppression interconnectées, à la fois sur le plan individuel et collectif? Et comment une approche intersectionnelle est-elle utile afin de mieux comprendre l'expérience unique de l'auteure, mais aussi peut-être celle de l'ensemble des femmes et des personnes marginalisées ?

Les intersections dans Les années

Dans *Les années*, Annie Ernaux reconstruit, parallèlement à l'Histoire de son époque, son histoire personnelle ainsi que celle de toute une génération de femmes en France, grâce à l'emploi des pronoms collectifs. Même si l'auteure rejette l'appartenance à une « écriture féminine », elle reconnaît avoir une « histoire de femme » : « [J]e suis persuadée qu'on est le produit de son histoire et que celle-ci est présente dans l'écriture. Donc, comptant le roman familial, le milieu d'origine, les influences culturelles et bien évidemment la condition liée au sexe¹¹⁰ ». Chez Ernaux, son « histoire de femme » devient souvent l'objet de ses récits autobiographiques, notamment dans *La femme gelée*¹¹¹ et *L'événement*¹¹². Pour ce qui est des *Années*, l'inclusion de son « histoire de femme » se fait de façon plus impersonnelle en insistant sur la collectivité. Dans cette dernière œuvre, comme dans ses précédentes, « *it is her experience of class which consistently emerges as the dominant factor in the construction of her subjectivity, and which largely determines how she lives her sexuality*¹¹³ ». Autrement

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 99.

¹¹¹ Annie Ernaux, *La femme gelée*, Paris, Gallimard, 1981.

¹¹² *Id.*, *L'événement*, Paris, Gallimard, 2000.

¹¹³ Loraine Day, « Class, sexuality and subjectivity in Annie Ernaux's *Les Armoires vides* », *Contemporary French Fiction by Women*, New York, St. Martin's Press, Inc., 1990, p. 46. C'est l'auteure qui souligne.

dit, son « histoire de femme » est étroitement liée à son expérience de classe, soit son enfance ouvrière et son ascension sociale.

En me servant de l'approche d'« *intracategorical complexity* », je reconnais que les catégories de sexe et de classe existent, mais, à la lumière des théories mentionnées plus haut, je les considère plutôt comme des catégories sociales et politiques que des catégories « naturelles ». L'existence de telles divisions sociales met en place des différences matérielles entre différents groupes sociaux, ce qui mène à des rapports inégaux de pouvoir. En outre, les catégories sont instables et ne représentent pas forcément les expériences de tout le monde. Ernaux en est un exemple, puisqu'elle se trouve dans une position d'« entre-deux » en tant que transfuge de classe. Comme le disent Avtar Brah et Ann Phoenix : « '[W]orking class' people do not constitute a unitary, homogeneous category, and participation in higher education varies between different working class groups¹¹⁴ ». Même si elle est d'origine ouvrière, Ernaux change de classe sociale grâce, notamment, à son accès à l'éducation.

Les catégories de sexe sont tout aussi instables et dépendent largement de la culture et de l'époque, entre autres. Ainsi, les catégories sociales sont souvent des « *misleading constructs that do not readily allow for the diversity and heterogeneity of experience to be represented*¹¹⁵ ». Cela dit, les différences existent. Que ce soit l'écart matériel entre la classe ouvrière et la bourgeoisie ou la différente socialisation que reçoivent les filles et les garçons dans notre société, ces différences mettent en place des expériences particulières, soit d'oppression soit de privilège. Les influences, évoquées dans *Les années*, de la famille, de l'école, de la religion, des médias et de la culture populaire sur la construction de la sexualité

¹¹⁴ Avtar Brah et Ann Phenix, *loc. cit.*, p. 82.

¹¹⁵ Leslie McCall, *loc. cit.*, p. 1783.

et du statut social montrent comment les catégories de sexe ne sont pas « essentielles », mais construites, et comment les classes sociales sont déterminées non par des différences « naturelles », mais par les différences financières, qui dépendent, en grande partie, de l'accès à l'éducation.

Dans *Les années*, Ernaux met l'accent sur l'évolution de la société d'une génération à l'autre. Elle compare son enfance à celle de la génération de ses enfants. La différente socialisation que reçoivent les enfants selon l'époque est révélatrice de la nature artificiellement construite des différences entre les sexes. Quand Ernaux était enfant,

[l]es garçons et les filles étaient partout séparés. Les garçons, êtres bruyants, sans larmes, toujours prêts à lancer quelque chose, cailloux, marrons, pétards, boules de neige dure, disaient des gros mots, lisaient *Tarzan* et *Bibi Fricotin*. Les filles, qui en avaient peur, étaient enjointes de ne pas les imiter, de préférer les jeux calmes, la ronde, la marelle, la bague d'or (*LA*, 41).

Contrairement à sa propre enfance, celle de la génération suivante est moins conservatrice, les filles et les garçons étant mêlés à l'école et recevant une éducation plus semblable :

Mêlés depuis la maternelle, les filles et les garçons évoluaient tranquillement ensemble dans une espèce d'innocence et d'égalité à nos yeux. Les uns et les autres parlaient le même langage rude et grossier, se traitaient d'enculés et envoyaient chier. On les trouvait « eux-mêmes », « naturels » vis-à-vis de tout ce qui nous avait torturés à leur âge, le sexe, les profs et les parents (*LA*, 150-151).

Les garçons ne sont pas naturellement « bruyants, sans larmes », comme les petites filles ne préfèrent pas toujours des « jeux calmes ». Ces différences sont imposées et renforcées selon l'époque par les influences familiales, sociales et culturelles.

L'école n'est pas uniquement un lieu d'éducation, mais aussi un « lieu de transmission d'un savoir immuable [...], l'ordre et le respect des hiérarchies, la soumission absolue » (*LA*, 47). Elle est aussi révélatrice des différences de classe. Contrairement à ce qui se passe dans les écoles publiques, par exemple, « [l]'uniforme imposé par les institutions

privées constituait la marque visible de leur perfection » (LA, 48). La séparation entre l'école publique et l'école privée est symbolique de l'écart entre les classes sociales dans cette société. Grâce à ses parents, voulant une meilleure vie pour leur fille que celle qu'ils ont connue, Ernaux fréquente une école catholique privée. C'est là où elle se rend compte de la différence entre le milieu populaire de son enfance et celui de son éducation catholique bourgeoise – dans la façon de s'habiller, dans le comportement et dans la langue.

Dans le milieu populaire, on « s'essuy[ait] les lèvres avec un morceau de pain, sau[çait] l'assiette si soigneusement qu'elle pourrait être rangée sans lavage » (LA, 31); « [t]out devait faire de l'usage, le plumier, la boîte de peintures Lefranc et le paquet de petits-beurre Lu. Rien ne se jetait [...] » (LA, 39); et on parlait « un français écorché, mêlé de patois » (LA, 32). À l'école, par contre, Ernaux découvre un autre milieu, où « [o]n apprenait des poésies » et « l'on récitait les règles de grammaire du bon français » (LA, 34). Son éducation catholique bourgeoise représente donc la rupture avec son monde d'origine : « Ses années d'étudiante ne sont plus pour elle objet de désir nostalgique. Elle les voit comme le temps de son embourgeoisement intellectuel, de sa rupture avec son monde d'origine. » (LA, 121)

De plus, en réfléchissant à ses années d'étudiante, Ernaux associe cette période de sa vie non seulement à sa déchirure sociale, mais aussi au sentiment de honte que provoque cette rupture, honte d'abord de ses origines et de ses parents et, plus tard, honte de les avoir abandonnés pour une meilleure vie :

[...] c'est sans doute au travers de la fréquentation de l'école privée – jusqu'en classe de première – que j'ai découvert bientôt la honte et l'humiliation qui me frappaient, à une époque où l'on ne peut que ressentir, ou penser clairement, les différences entre les élèves.¹¹⁶

¹¹⁶ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 69.

Son glissement vers une classe sociale autre et le sentiment de honte qui en découle deviennent des thèmes centraux dans son œuvre, notamment dans *La place*, *Une femme*¹¹⁷, *La honte*¹¹⁸, *L'événement* et encore dans *Les années*.

Quand elle rentre chez ses parents le week-end, elle « per[çoit] d'un seul coup le milieu familial de l'extérieur » (LA, 85). Elle ne peut s'empêcher de « remarqu[er] les façons de saucer l'assiette, secouer la tasse pour faire fondre le sucre, de dire avec respect "quelqu'un de haut placé" » (LA, 85). Plus tard, lorsqu'elle se marie dans la bourgeoisie, la rupture avec son monde d'origine devient encore plus évidente :

Le moment où j'ai éprouvé le plus de culpabilité, c'est dans les premières années de mon mariage, quand j'ai quitté complètement mon milieu, en allant vivre en Haute-Savoie, en devenant prof et en me voyant vivre comme la bourgeoisie culturelle. [...] Cela dit, j'ai conscience que le sentiment de culpabilité n'est pas simple, pas réductible au passage d'une classe sociale dans une autre. Je dirais qu'il est fait, en ce qui me concerne, de social, de familial, de sexuel et de religieux, en raison d'une enfance très catholique.¹¹⁹

Ici, Ernaux évoque la nature interconnectée des différentes formes d'oppression sociale, de sexe et de classe ainsi que d'autres facteurs, dont la religion. La honte qu'elle éprouve lors de l'adoption de la culture bourgeoise découle non uniquement de la déchirure sociale en soi, mais également des pressions familiales, sexuelles, religieuses, etc. La religion catholique joue un rôle important dans l'imposition des rôles sociaux aux hommes et aux femmes ainsi que dans la construction des normes quant à la sexualité des femmes à l'époque.

À l'université, Ernaux tombe enceinte à la suite d'une relation avec un étudiant de la bourgeoisie, ce qui mène à l'avortement clandestin qui va devenir l'objet principal de deux

¹¹⁷ Annie Ernaux, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1989.

¹¹⁸ *Id.*, *La honte*, Paris Gallimard, 1997.

¹¹⁹ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 63.

de ses livres : *Les armoires vides*¹²⁰ et *L'événement*. Cet événement important dans la vie de l'auteure revient dans *Les années*, cette fois-ci de manière plus générale, l'expérience étant étendue à d'autres femmes de la même génération. L'auteure en rend compte à l'aide de l'emploi des pronoms collectifs « nous » et « on » quand elle dit : « [N]ous qui avons avorté dans des cuisines » (LA, 173). Le « nous », qui est essentiellement un « je » au pluriel, permet à Ernaux de faire référence non seulement à son cas particulier, mais aussi à toute une génération de femmes qui, comme elle, n'ont pas eu accès à l'avortement libre et gratuit.

Elle évoque avec ironie le nombre de femmes qui ont avorté clandestinement en France, alors qu'elle se sentait si seule lors de son propre avortement :

On ne se souviendrait ni du jour ni du mois – mais c'était le printemps –, seulement qu'on avait lu tous les noms, du premier au dernier, des 343 femmes – elles étaient donc si nombreuses et on avait été si seule avec la sonde et le sang en jet sur les draps – qui déclaraient avoir avorté illégalement, dans *Le Nouvel Observateur* (LA, 111).

La honte qu'elle éprouve à la suite de cet « incident » est non seulement reliée à l'acte sexuel en soi, mais aussi à ses origines sociales et surtout à son éducation catholique. Cette dernière lui apprend à associer les femmes bourgeoises à une « *sexual respectability [...], which meant constant vigilance and restraint for girls who needed above all to distance themselves from certain bourgeois ideas of the easy virtue of working class women*¹²¹ ». En ce qui concerne les grossesses imprévues, « [n]ul n'était censé en avoir une avant le mariage » (LA, 81). Ainsi, elle acquiert une certaine image négative des femmes de sa classe sociale d'origine. En décrivant une photo de classe, prise juste après l'« incident » (datée 1958-1959), elle observe que parmi les vingt-six filles, « six seulement a[va]ient les mains enfoncées dans les poches, signe alors de mauvaise éducation, [ce qui] témoigne que le lycée

¹²⁰ Annie Ernaux, *Les armoires vides*, Paris, Gallimard, 1974.

¹²¹ Bethany Ladimer, *loc. cit.*, p. 64.

est fréquenté majoritairement par la bourgeoisie » (LA, 75). À ses camarades de classe bourgeoises, « [e]lle n'a pas envie de dire que ses parents tiennent un café-épicerie. Elle a honte d'être hantée par la nourriture, de ne plus avoir ses règles, de ne pas savoir ce qu'est une hypokhâgne, de porter une veste en suédine et non en vrai daim. » (LA, 77) Son expérience de classe influence ses expériences sexuelles et entraîne le sentiment de honte lors de sa grossesse imprévue. Son expérience de femme et celle de classe sont donc interconnectées.

La réputation sexuelle constitue ainsi une énorme pression sur les femmes dans cette société. À l'époque le sexe « était le premier critère d'évaluation des filles, les départageait en "comme il faut" et "mauvais genre" » (LA, 50-51). Comme dans le cas d'Ernaux, la réputation sexuelle mène souvent aux sentiments de honte chez les filles :

La honte ne cessait pas de menacer les filles. Leur façon de s'habiller et de se maquiller, toujours guettée par le trop : court, long, décolleté, étroit, voyant, etc., la hauteur de leur talons, leurs fréquentations, leurs sorties et leurs rentrées à la maison, le fond de leur culotte chaque mois, tout d'elles étaient l'objet d'une surveillance généralisée de la société. [...] Rien, ni l'intelligence, ni les études, ni la beauté, ne comptait autant que la réputation sexuelle d'une fille (LA, 73-74).

Ainsi, même son éducation bourgeoise ne peut la sauver du destin de la fille ouvrière, soit de tomber enceinte hors du mariage.

La pression sur les filles, de la part de la société et plus particulièrement des médias et de la culture populaire, de se conformer à leur « genre » et, dans le cas d'Ernaux, au modèle de la femme bourgeoise, compte plus que le statut social :

Elle connaît maintenant le niveau de sa place sociale [...]. Toute son énergie se concentre vers « avoir un genre ». [...] Dans ses représentations de l'avenir le plus lointain – après le bac – elle se voit, son corps, son allure, sur le modèle des magazines féminins, mince, les cheveux longs flottant sur les épaules, et ressemblant à Marina Vlady dans *La Sorcière*. Elle est devenue institutrice quelque part, peut-être à la campagne, avec une voiture à elle,

signe suprême de l'émancipation, 2 CV ou 4 CV, libre et indépendante. Sur cette image s'étend l'ombre de l'homme, l'inconnu, qu'elle rencontrera comme dans *Un jour tu verras*, la chanson de Mouloudji, ou s'élançant l'un vers l'autre comme Michèle Morgan et Gérard Philipe à la fin des *Orgueilleux*. Elle est sûre qu'elle doit « se garder pour lui » et ressent comme une faute contre le grand amour de connaître déjà le plaisir toute seule (LA, 66-67).

Plus loin, elle exprime ses deux visées pour l'avenir : « 1) devenir mince et blonde, 2) être libre, autonome et utile au monde. Se rêvant en Mylène Demongeot et Simone de Beauvoir. » (LA, 78) Ces deux extraits sont révélateurs des messages mixtes que reçoivent les jeunes femmes dans les années 1950 et 1960. Ernaux évoque ce paradoxe que représente la pression d'être à la fois belle et intelligente : le modèle de femme qui se trouve dans les magazines féminins et dans les films par opposition à celui de la femme autonome et émancipée.

L'émancipation des femmes et les luttes des années 1960 et 1970 en France, notamment les événements de mai 1968 et le MLF¹²², occupent une place importante dans *Les années*. Selon l'auteure, « 1968 était la première année du monde » (LA, 109). C'était le moment où « [i]l était accordé à chacun, pourvu qu'il représente un groupe, une condition, une injustice, de parler et d'être écouté, intellectuel ou non » (LA, 108-109).

Une société en évolution

La légalisation d'abord de la pilule contraceptive et ensuite celle de l'avortement en France sont des événements marquants dans la seconde moitié du XX^e siècle. L'accès à la pilule contraceptive en particulier bouleverse la vie des femmes (et des hommes) et change les rapports sexuels et de pouvoir entre les sexes. Les changements qu'a provoqués l'accès à

¹²² Sylvie Chaperon, *Les années de Beauvoir 1945-1970*, Paris, Fayard, 2000, p. 341.

la contraception et à l'avortement occupent une place majeure dans l'œuvre d'Ernaux : « Lutter pour le droit des femmes à avorter, contre l'injustice sociale et comprendre comment elle est devenue cette femme-là ne fait qu'un pour elle. » (LA, 121) C'est grâce à son éducation et à son ascension sociale qu'elle acquiert une certaine méfiance vis-à-vis du rôle « féminin » qui lui est accordé :

Plus encore qu'un moyen d'échapper à la pauvreté, les études lui paraissent l'instrument privilégié de lutte contre l'enlèvement de ce féminin qui lui inspire de la pitié, cette tentation qu'elle a connue de se perdre dans un homme [...], dont elle a honte. Aucune envie de se marier ni d'avoir des enfants, le maternage et la vie de l'esprit lui semblent incompatibles (LA, 88).

Ce rejet du rôle « féminin » représente un autre rapport entre le sexe et la classe sociale. En se mariant dans la bourgeoisie, Ernaux découvre toute une série de codes de « féminité » qui ne correspondent pas à ceux de son enfance.

Les divisions sexuelles dans la bourgeoisie sont différentes de celles du monde de ses parents, sa mère ayant été moins soumise et plus dominante dans son mariage que les femmes bourgeoises : « *the bourgeois code of femininity turns out to be more oppressive in its own way than the gender code of the lower class*¹²³ ». Ainsi, « [l]'acquisition de la culture bourgeoise n'a fait qu'ajouter un ensemble de règles, un modèle encore plus oppressif que celui du système éducatif, de la religion et de la culture d'origine¹²⁴ ». Ernaux découvre que, même dans les années 1970, « [l]es femmes se ménageaient des apartés sur des questions domestiques – le pliage des draps-housses, l'usure des jeans aux genoux, le détachage du vin sur la nappe avec du sel – dans une conversation dont les hommes gardaient le monopole des sujets » (LA, 35).

¹²³ Bethany Ladimer, *loc. cit.*, p. 63.

¹²⁴ Lyn Thomas, *op. cit.*, p. 89.

De plus, Ernaux croit que plus que jamais dans les années 1970, « les femmes constituaient un groupe surveillé, dont les comportements, les goûts et les désirs faisaient l'objet d'un discours assidu, d'une attention inquiète et triomphante » (*LA*, 172-173). Ainsi, l'oppression sexuelle des femmes diffère selon leur statut social et en fonction d'autres facteurs. Grâce à l'éducation ainsi qu'à l'accès à un savoir féministe particulier des années 1960 et 1970, Ernaux va rejeter ce rôle « féminin ». Puisqu'elle est éduquée et travaille, elle est autonome et a plus de choix dans la vie. Elle choisit de divorcer, de ne plus avoir d'enfants, d'avoir plusieurs amants et d'avoir une vie intellectuelle, bref de se penser « en dehors du couple et de la famille » (*LA*, 120). Son histoire de femme est donc toujours reliée à son expérience de classe. Que ce soit la honte de sa sexualité que provoquent les valeurs bourgeoises et catholiques ou le rejet des rôles sexuels de la bourgeoisie, dans son œuvre, « *sexuality is never without reference to issues of class*¹²⁵ ». Les deux formes d'oppression se renforcent mutuellement pour créer des expériences particulières.

Finalement, il est important de noter que l'on peut trouver d'autres intersections dans cette œuvre que le sexe et la classe sociale. Dans *Les années*, Ernaux fait souvent allusion à la diversification de la société française en raison du nombre croissant d'immigrants dans ce dernier siècle. Comme les femmes et les classes pauvres, les immigrants constituent un groupe qui est souvent opprimé. En décrivant leurs conditions de vie dans les banlieues parisiennes, Ernaux remarque que

[l]es “jeunes des banlieues” constituaient une catégorie à part des autres jeunes, non civilisée, vaguement redoutable, très peu française même s'ils étaient nés là, que des profs admirables, des flics et des pompiers allaient “affronter” courageusement sur leur territoire (*LA*, 148).

¹²⁵ Bethany Ladimer, *loc. cit.*, p. 63.

Elle dénonce ici la stratification de la société non seulement en groupes de sexe et de classe, mais aussi de « race » et d'ethnicité. Elle évoque en particulier la situation des beurs, la deuxième génération d'immigrants de l'Afrique du Nord installés et nés en France : « Ils avaient reçu un nom collectif qui signifiait tout à la fois leur origine, leur couleur de peau et leur façon de parler : les Beurs. » (LA, 148)

Toutes ces catégories de la différence mettent en place des expériences particulières d'oppression ou de privilège. Ernaux est également attentive à la diversité parmi les femmes, non seulement en France, mais partout : « Dans le monde, des femmes se voilaient de la tête aux pieds. » (LA, 152) Ainsi, les femmes ne constituent pas un groupe homogène et ne vivent pas toutes l'oppression de la même façon. C'est la raison pour laquelle il est important de considérer d'autres facteurs que le sexe, tels la classe sociale, la religion, le contexte historique et le milieu socioculturel, afin de comprendre les diverses expériences des femmes, et des hommes aussi.

Une perspective située

Une approche intersectionnelle permet de situer et de mieux comprendre la perspective de l'auteure. Annie Ernaux a d'abord un point de vue de femme, c'est-à-dire de quelqu'un qui a une « histoire de femme ». Autrement dit, elle est sensible aux événements politiques et socioculturels qui touchent notamment à la vie des femmes. De plus, Ernaux commente son expérience de dominée-dominante de cette manière : « narratrice, venue du monde dominé, mais appartenant désormais au monde dominant¹²⁶ ». Mais, dans son écriture, elle se situe consciemment comme appartenant au monde « dominé ». En tant que

¹²⁶ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 78.

femme et transfuge de classe, sa perspective est située, partielle et subjective, influencée par son contexte socio-historique et par ses expériences de vie.

La théorie des savoirs situés sert à valoriser cette perspective. Selon Sandra Harding, dans les sociétés stratifiées par l'ethnicité, la « race », la classe sociale, le genre (le sexe social) et la sexualité, les perspectives de ceux qui se trouvent au bas de l'échelle sociale sont mieux situées pour produire de la connaissance qui est plus « vraie » au sujet des rapports humains¹²⁷. Dans le cas d'Ernaux en particulier, elle écrit à partir d'une perspective de marginalisée, en tant que femme et originaire d'une famille ouvrière et de petits commerçants, et est donc mieux située pour transmettre l'expérience de l'oppression sexuelle et de classe. Qui plus est, sa position de transfuge de classe lui donne une perspective distanciée et donc avantageuse des rapports inégaux de pouvoir sur lesquels cette société est fondée.

La théorie de la connaissance située s'applique bien à l'étude des écrits autobiographiques des femmes dans la mesure où ceux-ci sont fondés sur les expériences personnelles des femmes. La connaissance produite est donc subjective, partielle et située dans un contexte particulier. Dans *Feminism and Autobiography*, Tess Collett, Celia Lury et Penny Summerfield affirment l'importance de la théorie des savoirs situés (*feminist standpoint theory*) dans l'étude des écrits autobiographiques. Selon elles, « *[w]omen of different classes, "races", nationalities, ages will all have their own standpoints*¹²⁸ ». Grâce à sa dénonciation des rapports inégaux de pouvoir entre hommes et femmes et entre classes sociales, le point de vue d'Ernaux est très souvent politique. Autrement dit, elle vise à dévoiler les inégalités sociales en prenant une position politique dans son écriture. Pour ce

¹²⁷ Sandra Harding, *loc. cit.*, p. 42-43.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 13.

faire, elle a recours à certaines stratégies, dont le rejet des formes littéraires dominantes et l'emploi des pronoms collectifs.

Le choix d'une écriture transgressive et peu conventionnelle par rapport aux genres littéraires établis fait partie de son projet politique. Pour elle, « *traditional literary genres are tainted by the fact that they are more available to members of the dominant class than to others*¹²⁹ ». C'est en fait l'incapacité des formes littéraires dominantes de représenter la réalité de ses expériences de sexe et de classe qui mène à la création de nouvelles formes littéraires, dont l'« auto-socio-biographie » et l'autobiographie « collective ». Selon Bethany Ladimer, le rejet des conventions littéraires traditionnelles chez Ernaux fait partie de sa recherche pour des

*techniques that free her from the codified forms and rituals of high culture which belong in her view to those who have historically had material means of access to them, and rejecting entirely a certain romanticized representation of her class by a consecrated literary tradition.*¹³⁰

Ernaux explique son désir de s'éloigner des formes littéraires dominantes afin de mieux représenter la réalité des rapports sociaux :

Pour schématiser, la prise de conscience de la réalité du fonctionnement des classes sociales, de ma situation de transfuge, du rôle déréalisant de la culture, de la littérature en ce qui me concernait, a modifié complètement mon désir : je ne voulais plus faire quelque chose de beau d'abord, mais d'abord du réel, et l'écriture était ce travail de mise au jour de la réalité; celle du milieu populaire d'enfance, de l'acculturation qui est aussi déchirure d'avec le monde d'origine, de la sexualité féminine.¹³¹

Afin de montrer la réalité de la situation des femmes et des classes pauvres, Ernaux s'intéresse particulièrement aux fondements *matériels* des inégalités sociales. Elle met en

¹²⁹ Lyn Thomas, *loc. cit.*, p. 161.

¹³⁰ Bethany Ladimer, *loc. cit.*, p. 56.

¹³¹ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 77.

relief une société qui repose sur la catégorisation des individus, selon le sexe, l'âge, la façon de s'habiller, bref selon les préjugés et les jugements des autres :

Tout le monde savait distinguer ce qui se fait de ce qui ne se fait pas, le Bien du Mal, les valeurs étaient lisibles dans le regard des autres sur soi. À l'habillement on distinguait les petites filles des adolescentes, les adolescentes des jeunes filles, les jeunes filles des jeunes femmes, les mères des grand-mères, les ouvriers des commerçants et des bureaucrates. Les riches disaient des vendeuses et des dactylos trop bien vêtues « elle a toute sa fortune sur son dos » (LA, 47).

Pour elle, les différences sociales sont donc d'abord des constructions sociales et politiques et non des données « naturelles ». La dénonciation des inégalités matérielles a ses origines dans sa prise de position politique.

Dans *L'écriture comme un couteau*, Ernaux développe davantage la dimension politique de son œuvre. Elle explique son « désir de bouleverser les hiérarchies littéraires et sociales¹³² ». Pour elle,

[l]'écriture est politique dans la mesure où il s'agit de la recherche et du dévoilement rigoureux de ce qui a appartenu à l'expérience réelle d'une femme, et, par là, le regard des hommes sur les femmes, des femmes sur elles-mêmes, est susceptible de changer. Il y a un aspect fondamental, qui a à voir énormément avec la politique, qui rend l'écriture plus ou moins « agissante », c'est la valeur collective du « je » autobiographique et des choses racontées. [...] La valeur collective du « je », du monde du texte, c'est le dépassement de la singularité de l'expérience, des limites de la conscience individuelle qui sont les nôtres dans la vie, c'est la possibilité pour le lecteur de s'approprier le texte, de se poser des questions ou de se libérer.¹³³

Dans *Les années*, Ernaux va encore plus loin, en remplaçant le « je » collectif ou transpersonnel de ses derniers textes par le « nous » et le « on » collectifs, rendant ainsi le dépassement de l'expérience individuelle encore plus présent.

¹³² Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 80.

¹³³ *Ibid.*, p. 79-80.

En effet, la nouvelle voix narrative dans *Les années* permet à l’auteure de prendre du recul vis-à-vis de son propre vécu, c’est-à-dire de ses expériences particulières de l’oppression sexuelle et de classe, et de les inscrire dans le plus grand contexte de la société française du XX^e siècle. Les inégalités sociales ne s’appliquent plus uniquement à sa vie individuelle, mais deviennent une réalité pour tous ceux qui se trouvent en bas de la hiérarchie sociale, en tant que femme, pauvre, etc. Dans cette optique, le pronom collectif sert à véhiculer à la fois son point de vue personnel et celui des catégories auxquelles elle appartient. Le résultat est une ouverture du « je » et une inclusion d’autres voix. C’est donc grâce à la création de cette forme nouvelle d’autobiographie que l’auteure réussit à représenter diverses expériences de femmes (et d’hommes) et que ceux-ci peuvent se trouver dans le texte, dans cette histoire, ou comme le dit Ernaux, peuvent « s’approprier le texte ». La perspective de l’auteure ne représente qu’une dimension de l’expérience des oppressions sociales. D’où l’importance, comme on l’a vu, de « situer » son point de vue.

La mise en relief du contexte socio-historique et notamment la représentation intersectionnelle des oppressions de sexe et de classe sociale ainsi que d’autres catégories de différence sociale sont des caractéristiques fondamentales de l’œuvre d’Ernaux. C’est en fait grâce à sa représentation des intersections entre ces deux formes d’oppression sociale ainsi qu’à son positionnement du côté des dominés qu’Ernaux répond aux critères de la recherche féministe¹³⁴. Comme le dit Lorraine Day,

*[i]t does not seem unreasonable to suggest that literary works which represent the interlocking network of social relations through which subjectivity is formed may illuminate areas of feminist enquiry which have proved resistant to theoretical analysis, for example the articulation of class and gender oppression, of women’s collusion in their oppression.*¹³⁵

¹³⁴ Voir Michèle Ollivier et Manon Tremblay, *loc. cit.*, p. 22-57.

¹³⁵ Lorraine Day, *loc. cit.*, p. 41.

On peut donc conclure que son œuvre constitue un apport à la recherche féministe qui porte sur les inégalités sociales à l'égard du sexe et de la classe dans la société française du XX^e siècle. C'est surtout grâce à l'emploi du pronom collectif, lequel contre le « je » traditionnel, qu'elle réussit à se distancier de ses propres expériences et de représenter la plus grande Histoire de cette société qui repose sur les rapports de force inégaux.

Chapitre III

Une autobiographie « collective »

À cette « sans cesse autre » des photos correspondra, en miroir, le « elle » de l'écriture. Aucun « je » dans ce qu'elle voit comme une sorte d'autobiographie impersonnelle – mais « on » et « nous » – comme si, à son tour, elle faisait le récit des jours d'avant (*LA*, 240).

Cet extrait, situé à la fin des *Années*, résume le projet de l'auteure, soit d'« écrire une autobiographie qui serait celle de tout le monde¹³⁶ ». Dans cette dernière, la dialogisation de l'instance narrative permet le « dépassement de la singularité de l'expérience [et] des limites de la conscience individuelle¹³⁷ ». C'est ainsi qu'Ernaux parvient à s'impliquer dans cette Histoire commune de sa génération, ce qui n'est pas possible dans une autobiographie monologique traditionnelle dont l'histoire n'appartient qu'au narrateur. Ce chapitre examinera ce dernier aspect du texte, à savoir l'emploi d'une multitude de pronoms personnels de manière à poursuivre la subversion des codes autobiographiques traditionnels.

D'abord, l'analyse de l'instance narrative, plus particulièrement des emplois du « elle » narratif, du « nous » collectif et du « on » indéfini, montrera comment l'écriture d'une autobiographie « collective » permet à l'auteure de présenter une histoire davantage inclusive, c'est-à-dire qui représente diverses expériences de femmes et d'hommes dans la société française depuis l'après-guerre jusqu'à aujourd'hui. Ensuite, les passages du texte où Ernaux fait appel à la « mémoire collective¹³⁸ », terme inventé par Maurice Halbwachs par

¹³⁶ Merete Stistrup Jensen, « Annie Ernaux, *Les années*. Une autobiographie impersonnelle? », p. 2.

¹³⁷ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op.cit.*, p. 80.

¹³⁸ Voir Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, édition critique établie par Gérard Namer, Paris, Presses Universitaires de France, 1997 [1950].

opposition à la mémoire individuelle, des individus souligneront sa capacité d'évoquer des moments clés non seulement de sa vie personnelle, mais aussi de son époque. Finalement, la théorie du dialogisme développée par Mikhaïl Bakhtine (1929) mettra en relief le caractère polyphonique de cette narration, c'est-à-dire la mise en scène d'une pluralité de voix, de consciences et d'univers idéologiques¹³⁹, qui interpelle, entre autres, la publicité, les slogans et les refrains.

Une analyse de la nouvelle voix narrative, impersonnelle, collective et polyphonique, permettra de répondre aux questions suivantes : Comment cette nouvelle forme autobiographique permet-elle de présenter une histoire plus complexe et plus inclusive, évoquant à la fois l'histoire individuelle d'Ernaux et l'Histoire de toute une génération? Quels sont les avantages d'une telle narration ? « Par quels moyens le “je” féminin devient-il universel, c'est-à-dire susceptible de faire valoir son point de vue comme général?¹⁴⁰ » Quel est le rapport entre l'histoire individuelle et l'Histoire collective? Entre la mémoire individuelle et la mémoire collective ? Et finalement, comment le recours à la polyphonie permet-il l'inclusion d'une multitude de voix et de perspectives, ce qui n'est pas possible dans une autobiographie traditionnelle (et monologique) ?

Une « autobiographie de tout le monde¹⁴¹ »

Dans le premier chapitre de cette thèse, un examen a été fait du passage de la voix narrative dans l'œuvre d'Annie Ernaux du « je » fictif au « je » transpersonnel et finalement aux pronoms personnels « nous », « on » et « elles » avec *Les années*. Cette évolution de

¹³⁹ Laurent Jenny, *Dialogisme et polyphonie, Méthodes et problèmes*, Genève: Dpt de français moderne, 2003. <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/dialogisme/>.

¹⁴⁰ Merete Stistrup Jensen, « Annie Ernaux, *Les années*. Une autobiographie impersonnelle? », p. 5.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 2.

l'instance narrative chez l'auteure marque la transition de la fiction à l'« auto-socio-biographie » et finalement à l'autobiographie « impersonnelle et collective ». Merete Stistrup Jensen souligne la nature problématique de l'écriture d'une autobiographie « impersonnelle ». D'abord, une telle forme d'écriture estompe les frontières entre deux genres littéraires traditionnellement opposés : l'autobiographie (personnelle) et la fiction (impersonnelle). Jensen fait remarquer qu'à

l'autobiographie revient la 1^{re} personne, « subjective » et singulière, renvoyant à un « je » véridique et à un « pacte de vérité » (Lejeune, 1975), obéissant, en outre, aux conventions de l'écriture réaliste (ou lyrique), alors qu'à la fiction est attribuée la 3^e personne, perçue comme objective et universelle, autorisée à se livrer à l'invention et à la création de mondes possibles.¹⁴²

Bien avant *Les années*, Ernaux semble viser la transgression des frontières qui séparent ces deux genres littéraires et, selon Jensen, c'est la raison pour laquelle l'œuvre d'Ernaux se situe parmi les « textes littéraires hybrides de la seconde moitié du XX^e siècle¹⁴³ ». En effet, ce texte est hybride sur plusieurs plans. Il est à la fois individuel et collectif, personnel et impersonnel, et témoigne à la fois de l'histoire personnelle de l'auteure et de l'Histoire de toute une génération. Le brouillage des frontières entre l'individuel et le collectif (et du privé et de la politique) est donc central au projet d'Ernaux et notamment des *Années*. Ernaux dit elle-même, qu'

[a]vec ce livre, en particulier, [elle a] voulu créer une fusion. [Elle a] utilisé le « on », le « nous », le « elle » comme une forme collective, impersonnelle. Sans pour autant [s]e passer de l'intime. Habituellement, le « je » de la première personne est le signe de l'autobiographie. Mais il est également un moyen de dire le monde qui est autour. À condition qu'il ne s'agisse pas d'autobiographies bêtement centrées sur soi, bien sûr!¹⁴⁴

¹⁴² *Ibid.*

¹⁴³ *Ibid.*

¹⁴⁴ Christine Ferniot et Philippe Ferniot, « Entretien avec l'auteure », http://www.lexpress.fr/culture/livre/annie-ernaux_813603.html.

Dans *Les années*, « le monde qui est autour » sert de toile de fond à son histoire à elle, soit à la dimension autobiographique du livre. C'est ainsi qu'Ernaux réussit à s'écarter de la singularité de sa vie et à intégrer son existence dans le plus grand récit de son époque.

Ernaux discute de son projet ainsi que du choix difficile de la voix narrative afin de représenter le rapport qui existe entre l'existence singulière et collective dans son dernier récit :

Elle voudrait réunir ces multiples images d'elle, séparées, désaccordées, par le fil d'un récit, celui de son existence depuis sa naissance pendant la Seconde Guerre mondiale jusqu'à aujourd'hui. Une existence singulière donc mais fondue aussi dans le mouvement d'une génération. [...] Son souci principal est le choix entre « je » et « elle ». Il y a dans le « je » trop de permanence, quelque chose de rétréci et d'étouffant, dans le « elle » trop d'extériorité, d'éloignement (*LA*, 179).

Elle a donc opté pour la troisième personne du singulier quand il est question de son histoire personnelle et pour un « nous » et un « on » collectifs pour le récit cadre. Ce choix des pronoms personnels permet à l'auteure de dépasser l'expérience singulière du vécu, car contrairement au « je », le « nous » a « sans doute davantage de poids historique, c'est-à-dire une plus grande capacité de mémoire¹⁴⁵ ». Autrement dit, le pronom collectif permet à Ernaux d'évoquer la mémoire collective de cette génération et de présenter une h/Histoire plus complexe et plus complète, tenant ainsi compte des événements historiques qui se rapportent notamment aux groupes sociaux opprimés. De fait, ce sont souvent les femmes et la classe ouvrière qui se voient exclues du discours dominant. C'est alors dans une optique féministe que l'on peut dire qu'Ernaux réussit à octroyer une voix aux dominés à travers la sienne, également dominée, à l'aide de cette autobiographie « collective ».

¹⁴⁵ Pascal Michelucci, « Paroles sans musique : l'écho du social dans *Ce qu'ils disent ou rien* et *La Honte* », Sergio Villani (dir.), *op. cit.*, p. 15.

Les pronoms collectifs permettent également d'éviter la stigmatisation associée au sujet féminin écrivant à la première personne. Les femmes qui écrivent à la première personne ont de « la difficulté de faire valoir un point de vue féminin comme ayant une portée ou un intérêt général¹⁴⁶ », puisque ce sont les hommes à travers l'histoire qui se sont approprié le général ou l'universel. Cette difficulté est renforcée par le système même du langage dans la langue française en raison de l'accord de l'adjectif, du pronom et du participe passé.

C'est Monique Wittig, contemporaine d'Ernaux, qui a souligné, dans son essai « La Marque du genre¹⁴⁷ », le fait que « le genre [grammatical] est l'indice linguistique de l'opposition entre les sexes¹⁴⁸ ». Ainsi, « aussitôt qu'il y a un locuteur qui actualise le discours, aussitôt qu'il y a un *je*, il y a manifestation du genre¹⁴⁹ ». Or, seul « le féminin porte la marque du genre et ne peut jamais être au-delà des genres. Le féminin (et lui seul) est le concret dans le langage et est rempli du sens de l'analogie a priori entre le genre et le féminin/sexe/nature.¹⁵⁰ » Une femme qui s'exprime au « je » est donc tout de suite renvoyée à son sexe et en principe ne peut jamais écrire en tant que sujet représentatif d'une collectivité, c'est-à-dire en tant que sujet universel.

Ces divisions socio-sexuelles dans le langage sont encore plus problématiques quand il s'agit d'une autobiographie, car traditionnellement le genre autobiographique s'écrit à la première personne. De cette manière, en adoptant le « nous » et le « on », Ernaux surmonte l'obstacle du langage comme femme écrivain et réussit à raconter l'Histoire de sa génération

¹⁴⁶ Merete Stistrup Jensen, « Annie Ernaux, *Les années*. Une autobiographie impersonnelle? », p. 5.

¹⁴⁷ Monique Wittig, « La marque du genre », *La pensée straight*, Paris, Amsterdam, 2007, p. 103-111.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 104.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 105.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 106.

à partir d'une perspective universelle. Ernaux est en effet consciente de ce problème et rejette le renforcement de la différence sexuelle dans la littérature¹⁵¹. Au sujet de la réception parfois sexiste de son œuvre¹⁵², elle répond :

Même si je ne cherche pas à susciter cette réaction, elle ne me déplaît pas, elle est signe d'un dérangement à mes yeux nécessaire : depuis combien de siècles les femmes trouvent-elles légitimes les représentations que donne, des hommes et des femmes, du monde, une littérature majoritairement masculine? À leur tour, les hommes devront faire cet effort d'admettre les représentations d'une littérature faite par les femmes comme aussi « universelles » que les leurs, ce sera forcément long... Car nombre de romans masculins véhiculent actuellement sur les femmes, non plus des stéréotypes devenus trop évidents, mais une tranquille affirmation du pouvoir et de la liberté des hommes, de leur aptitude à dire, et eux seuls, l'universel.¹⁵³

En employant le « nous » et le « on » narratifs, Ernaux réussit à parler au nom d'une collectivité, soit le peuple français (femmes et hommes) de sa génération et de son époque. Ainsi, comme l'avance Merete Stistrup Jensen, « [l]es écritures de soi [qui s'inscrivent dans le courant des textes hybrides de la seconde moitié du XX^e siècle] n'ont pas seulement bouleversé les frontières génériques entre autobiographie et fiction, elles ont également mis en question celles entre particulier et universel¹⁵⁴ ». Le choix d'un « nous » et d'un « on » narratifs montre donc une tentative chez l'auteure non seulement d'ouvrir le « je » féminin limité, mais également de l'universaliser. Elle s'éloigne du particulier, soit de ses expériences personnelles, et s'approprie l'universel, soit l'Histoire commune de la France de l'après-guerre.

¹⁵¹ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 99.

¹⁵² *Ibid.*, p. 109.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 105-106.

¹⁵⁴ Merete Stistrup Jensen, « Annie Ernaux, *Les années*. Une autobiographie impersonnelle? », p. 4.

La France de l'après-guerre : un héritage commun

Dans *Les années*, l'usage des pronoms collectifs sert à évoquer des comportements, des attitudes, des expériences et des souvenirs partagés par une génération particulière. En interpellant cette histoire commune, Annie Ernaux se situe parmi les individus de sa génération et distingue la sienne des générations passées (celle de ses parents) et futures (celle de ses enfants). Par exemple, la génération de ses parents partage des souvenirs des Première et Seconde Guerres mondiales, des souvenirs que celle d'Ernaux ne possède pas. Prenons à titre d'exemple la faim et la peur qu'ont suscitées ces conflits : « Ils n'en avaient jamais assez de raconter l'hiver 42, glacial, la faim et le rutabaga, le ravitaillement et les bons de tabac, les bombardements [...] Sur fonds commun de faim et de peur, tout se racontait sur le mode du "nous" et du "on". » (LA, 23) La génération à laquelle appartient Ernaux, née durant ou juste après la guerre, se souvient seulement des histoires de cette période transmises par leurs parents et leurs grands-parents. Ceux-ci « transmettaient un héritage de pauvreté et de privation antérieur à la guerre et aux restrictions [...] » (LA, 29). Ils « composaient le grand récit des événements collectifs, auxquels, à force, on croirait avoir assisté » (LA, 23). La génération de l'auteure se sentait exclue de ces événements marquants du XX^e siècle :

À côté du temps fabuleux – dont ils n'ordonneraient pas avant longtemps les épisodes, la Débâcle, l'Exode, l'Occupation, le Débarquement, la Victoire – ils trouvaient terne celui, sans nom, où ils grandissaient. Ils regrettaient de ne pas avoir été nés, ou à peine, quand il fallait partir en cohorte sur les routes et dormir sur la paille comme des bohémiens. De ce temps non vécu ils garderaient le regret tenace. La mémoire des autres leur refilait une nostalgie secrète pour cette époque qu'ils avaient manquée de si peu et l'espérance de la vivre un jour (LA, 25).

Il y a donc une distinction très claire dans l'œuvre entre ces deux générations, mais en même temps un lien important entre les deux, car c'est « la mémoire des autres [qui] nous pla[ce]

dans le monde » (*LA*, 30). C'est en effet le vécu de nos parents qui nous situe dans le monde : dans une famille, une communauté, une société et une époque particulières.

Ernaux distingue également la sienne de la génération future, celle de ses propres enfants. Au sujet des enfants de la jeune génération, elle remarque qu'

[i]ls jouaient sur leur Playstation, la console Atari, à des jeux de rôle, s'enthousiasmaient pour les micro-ordinateurs dont ils avaient réclamé la première version, [...]. Ils ne nous en voulaient de rien. Les journalistes les appelaient la « bof génération ». [...] Nous regardions leur autonomie et leur indépendance avec étonnement et satisfaction : comme quelque chose de gagné dans l'histoire des générations (*LA*, 150-151).

La distinction entre les générations, « nous » par opposition à « ils », permet à l'auteure de montrer l'évolution de la société et plus particulièrement l'impact des changements sociaux sur les différents groupes d'âge et groupes sociaux ainsi que de faire ressortir le passage de sa propre génération à travers les décennies.

Ainsi, contrairement à l'autobiographie classique, écrite au « je », l'autobiographie « collective » permet de décrire le parcours non seulement d'un individu, mais également de toute une génération, d'un stade de vie à un autre : à travers l'enfance, l'adolescence, l'âge d'adulte et la vieillesse. Tout d'abord, la nouvelle génération d'enfants, née durant ou après la guerre et dont fait partie Ernaux, aura des opportunités que ses parents n'ont pas eues, telle une éducation :

Mais **nous**, **on** ne manquait pas l'école pour semer du colza, locher des pommes et fagoter du bois mort. Le calendrier scolaire avait remplacé le cycle des saisons. Les années devant **nous** étaient des classes, chacune superposée au-dessus de l'autre, espace-temps ouverts en octobre et fermés en juillet (*LA*, 33, c'est moi qui souligne).

Elle décrit également les conditions de vie de son enfance, partagées par tous les gens de sa région, c'est-à-dire les conditions de vie d'une famille ouvrière et commerçante qui découlaient de la période de guerre et qui, par conséquent, étaient pertinentes à son enfance :

« **On** vivait dans la rareté de tout. [...] **On** vivait dans la proximité de la merde. » (LA, 39, c'est moi qui souligne) Ici, le « on » représente à la fois la réalité d'Ernaux et de sa famille et celle de toute famille ouvrière vivant dans la France rurale après la guerre. Le « on » pourrait même s'étendre pour inclure tous ceux qui peuvent se rapporter à une telle situation de pauvreté en France ou ailleurs dans le monde. Le « on » indéfini et collectif permet donc de représenter une expérience partagée par un groupe social particulier, femmes et hommes, jeunes et âgés inclus.

Par la suite, Ernaux décrit les événements marquants de l'adolescence dans les années 1950, dont la préparation de la licence : « **Nous**, on préparait nos certificats de licence en écoutant le transistor [...] » (LA, 81, c'est moi qui souligne). Elle décrit également la découverte de la sexualité : « **Nous** n'étions pas adultes. La vie sexuelle restait clandestine et rudimentaire, hantée par "l'accident" » (LA, 81, c'est moi qui souligne). C'est donc en se servant de ses expériences personnelles comme point de référence et en employant le pronom collectif qu'elle réussit à parler au nom de sa génération.

De plus, l'instance narrative sert souvent à évoquer les tendances et les modes des jeunes à cette époque, dont les auteurs populaires et les courants littéraires émergents :

On croyait manifester une grande indépendance d'esprit en déclarant au début d'un exposé qu'il fallait « refuser les étiquettes » et que *L'Éducation sentimentale* était le « premier roman moderne ». Entre amis, **on** s'offrait des livres sur lesquels **on** écrivait une dédicace. C'était le temps de Kafka, Dostoïevski, Virginia Woolf, Lawrence Durrell. **On** découvrait le « nouveau roman », Butor, Robbe-Grillet, Sollers, Sarraute, **on** voulait l'aimer mais **on** ne trouvait pas en lui assez de secours pour vivre (LA, 83, c'est moi qui souligne).

Cet extrait évoque la pensée des jeunes ainsi que l'éducation qu'ils recevaient en France dans les années 1950 et 1960. Cette même génération va grandir et devenir adulte ensemble : « Du jour au lendemain, **on** était devenus des adultes, à qui les parents pouvaient enfin transmettre,

sans être rembarrés, leur savoir des choses pratiques de la vie, économies, garde d'enfants, nettoyage des parquets. » (LA, 93, c'est moi qui souligne) Tout au long du texte, Ernaux souligne son appartenance à cette génération : « Et **nous** qui avons moins de trente-cinq ans » (LA, 126, c'est moi qui souligne) dans les années 1960 et 1970; « Et **nous**, à l'orée de la décennie quatre-vingt, où **nous** atteindrions les quarante ans » (LA, 136, c'est moi qui souligne). En mettant l'accent sur son appartenance à une génération particulière, Ernaux ne s'attarde pas sur son propre passage à travers les stades de vie (comme l'on verrait dans une autobiographie traditionnelle), mais plutôt sur ce *phénomène* qui est de traverser une époque. C'est également une réflexion sur le passage du temps et sur la capacité de rendre compte de notre existence fugace dans ce monde.

De même, les pronoms collectifs servent à évoquer l'histoire d'une époque et plus particulièrement celle de la deuxième moitié du XX^e siècle en France. Ernaux accorde une place importante aux événements marquants de cette époque ayant un impact sur toute la société et non uniquement sur sa vie individuelle, dont les nombreux conflits et mouvements sociaux et politiques qui ont marqué cette période. Parmi les nombreux exemples se trouvent la guerre d'Algérie, la guerre froide, la chute du mur de Berlin, la guerre du Vietnam, la guerre en Irak ainsi que les luttes de mai 1968 et du MLF.-Ce sont des événements qui ont eu un impact sur un ensemble d'individus, voire sur le monde entier, et non pas uniquement sur une vie individuelle.

Dans les années 1960 et 1970, par exemple, « [t]out le monde s'est mis à croire en un avenir violent, c'était une question de mois, d'un an tout au plus » (LA, 106). En outre, avec les avancements technologiques dans la seconde moitié du XX^e siècle, le monde devenait de

plus en plus petit et cette génération s'est mise à développer une conscience politique collective :

Rien de la planète ne devait nous être étranger, les océans, le crime de Bruay-en-Artois, **nous** étions partie prenante de toutes les luttes, le Chili d'Allende et Cuba, le Vietnam, la Tchécoslovaquie. **On** évaluait les systèmes, **on** cherchait des modèles. **On** était dans une lecture politique généralisée du monde. Le mot principal était « libération » (LA, 107, c'est moi qui souligne).

Ici, l'instance narrative représente la population française et même occidentale qui, grâce aux avancements technologiques (notamment la télévision et Internet), devient de plus en plus au courant des problèmes mondiaux et donc capable de former une conscience politique collective. Ernaux explique également l'avantage de penser en termes collectifs afin de faire passer un message ou de lutter contre une injustice : « Avoir vécu quelque chose en tant que femme, homosexuel, transfuge de classe, détenu, paysan, mineur, donnait le droit de dire *je*. Il y a avait une exaltation à se penser en termes collectifs. » (LA, 108) Parmi ces groupes sociaux marginalisés, Ernaux accorde une place particulièrement importante à la génération de femmes dont elle fait partie, génération très importante dans l'histoire du féminisme occidental qui s'est battue pour la légalisation de la pilule contraceptive et de l'avortement libre et gratuit : « **Nous** qui avons avorté dans des cuisines, divorcé, qui avons cru que nos efforts pour nous libérer serviraient aux autres, **nous** étions prises d'une grande fatigue. » (LA, 173) Ici, au lieu d'évoquer sa propre expérience d'un avortement clandestin comme elle fait dans ses textes précédents¹⁵⁵, Ernaux s'associe à toutes les femmes ayant vécu la même expérience. Ainsi, elle se mêle aux autres femmes (et hommes) de sa génération qui ont lutté non seulement pour leurs propres droits, mais aussi pour ceux des futures générations de femmes.

¹⁵⁵ Voir, notamment, Annie Ernaux, *L'événement*, op. cit.

L'ouverture de l'instance narrative traditionnelle de l'autobiographie permet ainsi l'inclusion des voix et des expériences d'autres personnes. Ce qui distingue ce livre des autres textes autobiographiques et quasi-autobiographiques d'Ernaux s'avèrent l'abandon complet du « je » narratif, soit de la dimension intime de l'autobiographie ainsi que la fusion entre l'individuel et le collectif qui en découle. Ernaux met en lumière l'impossibilité de séparer l'individu de sa communauté, de sa société, de son époque, c'est-à-dire de son contexte socio-historique :

L'utilisation des pronoms *nous* et *on* dans *Les Années* aux dépens du *je* qu'Ernaux avait jusqu'alors utilisé de manière régulière dans ses textes peut d'ailleurs être vue comme marque la plus sûre de faire la jonction entre histoire individuelle et collective, de trouver un élément de continuité dans un parcours de transfuge, et de suggérer que cet élément est le sentiment d'appartenance à un groupe qui provient clairement de son enfance dans un milieu petit ouvrier.¹⁵⁶

Toutefois, la dimension autobiographique n'est pas totalement supprimée. Elle est plutôt réduite, voire dépersonnalisée. Dans le même ordre d'idées, il sera question de la manière dont s'inscrit l'histoire dans la plus grande Histoire par le moyen cette fois-ci d'un « elle » narratif qui l'emporte sur le « je » conventionnel de l'autobiographie.

histoire/Histoire

Dans l'œuvre d'Annie Ernaux, « [l]oin d'être narcissique, le *je* [...] se fait perméable pour accueillir les expériences des autres – que ces autres soient *tu*, *elle*, *il*, *nous* ou *eux* –, et pour devenir *elle* dans *Les Années*¹⁵⁷ ». La dimension autobiographique (au sens traditionnel de l'autobiographie) se compose principalement dans cette œuvre de douze photos de

¹⁵⁶ Elise Hugeny-Léger, *Annie Ernaux, une poétique de la transgression*, Bern, Peter Lang, 2009, p. 40.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 24.

l’auteure – des photos de bébé, de famille, de l’école, etc. Au sujet des deux premières, Ernaux dit :

C’est une photo sépia, ovale, collée à l’intérieur d’un livret bordé d’un liseré doré, protégée par une feuille gaufrée, transparente. Au-dessous, *Photo-Moderne*, Ridel, Lillebonne (*S.Inf.re*). Tel. 80. Un gros bébé à la lippe boudeuse, des cheveux bruns formant un rouleau sur le dessus de la tête, est assis à moitié nu sur un coussin au centre d’une table sculptée. [...] Une autre photo, signée du même photographe – mais le papier du livret est plus ordinaire et le liseré d’or a disparu –, [...] montre une petite fille d’environ quatre ans [...]. Elle apparaît boudinée dans son corsage, sa jupe à bretelles remonte par-devant à cause d’un ventre proéminent, peut-être signe de rachitisme (1944, environ) (*LA*, 21).

Alors que plusieurs études portent déjà sur l’usage de la photo chez Ernaux¹⁵⁸, dans cette thèse, je m’intéresse plutôt à la fonction de la nouvelle voix narrative qui décrit ces photos, le « elle » narratif, ainsi qu’au rapport important entre l’histoire individuelle (« elle ») et collective (« nous » et « on ») dans *Les années*.

En employant le « elle » pour décrire les souvenirs personnels dans l’ouvrage, Ernaux prend du recul vis-à-vis de son histoire à elle (de son « autobiographie »). Comme le pronom collectif, l’usage du « elle » permet à Ernaux de s’éloigner du personnel et de maintenir une certaine distance et objectivité à l’égard de ses propres expériences de vie : « Ce portrait familial compose l’album des événements d’une vie et la description s’écrit alors au présent de narration pour mieux souligner l’objectivité des faits, l’identification possible par le lecteur, voire la distance nécessaire à l’interprétation [...] »¹⁵⁹. Cette objectivité fait en sorte que d’autres individus, notamment d’autres femmes lectrices, peuvent se retrouver dans le

¹⁵⁸ Voir, par exemple, Nathalie Froloff, « Les Années : mémoire(s) et photographie » (p. 35-49); Francisca Romeral Rosel, « Annie Ernaux : une écrivaine “fascinée” par la photo » (p. 95-106); Michèle Bacholle-Boskovic, « Quel usage de la photo chez Annie Ernaux? » (p. 115-125) dans Sergio Villani (dir.), *op. cit.*

¹⁵⁹ Nathalie Froloff, *loc. cit.*, p. 37.

texte. Au lieu de présenter *sa* vie à elle, Ernaux présente *une* vie, à laquelle certains lecteurs peuvent s'identifier :

Sur la photo d'intérieur en noir et blanc, en gros plan, **une jeune femme** et un petit garçon assis l'un près de l'autre sur un lit aménagé en canapé avec des coussins [...]. La photo participe de cette construction, installe la « petite famille » dans une durée dont **elle** a constitué le gage rassurant pour les grands-parents de l'enfant qui en ont reçu un exemplaire. À cet instant précis, de l'hiver 67-68, sans doute ne pense-t-**elle** à rien, dans la jouissance de la cellule refermée sur eux trois – qu'un coup de téléphone ou de sonnette troublerait –, de l'évacuation provisoire des occupations qui ont principalement pour objet le maintien de cette cellule, la liste de courses, la vérification du linge, qu'est-ce que tu fais ce soir à dîner, cette prévision incessante de l'avenir immédiat, qui complique le versant extérieur de ses obligations, son travail d'enseignante. Les moments familiaux sont ceux où **elle** ressent, pas ceux où **elle** pense (*LA*, 98-99, c'est moi qui souligne).

Dans un entretien avec Christine et Philippe Ferniot, Ernaux affirme que le « elle » dans *Les années* représente non seulement une « femme au singulier », mais aussi une vision « féministe [...] des années 1970¹⁶⁰ ». Ainsi, comme avec le « nous » et le « on » narratifs, le « elle » permet un éclatement du sujet autobiographique traditionnel.

Contrairement au « je », le « elle » est capable, de par sa nature fondamentale, de représenter les voix et les expériences d'autres femmes. Le fait que l'emploi d'un « elle » s'insère dans la perspective féministe de cette époque est important, car « les livres donnent le plus souvent une vision masculine du monde¹⁶¹ ». Ainsi, Ernaux met en relief une vision féministe et politique de cette société, voire du monde. Ces nouvelles voix narratives qui caractérisent *Les années* créent donc une rupture avec le « je » singulier de l'autobiographie traditionnelle.

¹⁶⁰ Christine Ferniot et Philippe Ferniot, « Entretien avec l'auteure », http://www.lexpress.fr/culture/livre/annie-ernaux_813603.html.

¹⁶¹ *Ibid.*

Il est toutefois important de noter que le « je » n'est pas complètement absent de ce livre, bien qu'il n'apparaisse que dans des extraits du journal intime de l'auteure. Prenons à titre d'exemple l'extrait suivant :

Elle ressent son métier comme une imperfection continuelle et une imposture, a écrit dans son journal « être prof me déchire ». Elle déborde d'énergie, de désir d'apprendre et d'entreprendre des choses nouvelles, se souvient de ce qu'elle a écrit à vingt-deux ans, « si **je** n'ai pas accompli ma promesse à vingt-cinq ans, écrire un roman, **je** me suicide ». Dans quelle mesure Mai 68 – qu'elle a l'impression d'avoir raté, trop installée déjà – est-il à l'origine de la question qui l'obsède : « Serais-**je** plus heureuse dans une autre vie ? » (LA, 120, c'est moi qui souligne).

En raison des guillemets, le lecteur ressent plus fortement la distance qui se crée entre la voix narrative – le « elle » – et la vie intime de l'auteure. Dans le reste du texte, les italiques et les guillemets sont employés pour indiquer la parole de quelqu'un d'autre ou bien les paroles d'une chanson ou d'une émission de radio, soit un intertexte. En présentant les extraits de son journal intime de la même façon, Ernaux donne au lecteur l'impression d'être confronté à la vie intime de quelqu'un d'autre et non à celle de l'auteure.

Ainsi, dans *Les années*, comme dans les autres ouvrages d'Ernaux, l'expérience vécue par l'auteure sert de point d'accès à l'expérience sociale et culturelle d'une collectivité ou d'un groupe social (les femmes, les ouvriers, etc.). Or, contrairement à ses autres ouvrages, l'emploi du « elle » impersonnel et du pronom collectif permet à l'auteure, dans *Les années*, de distinguer plus clairement son histoire personnelle de l'Histoire collective tout en soulignant le rapport entre les deux, son histoire personnelle étant formée par l'Histoire de son époque. Comme le précise Ernaux, « [r]écit familial et récit social c'est tout un » (LA, 29). Autrement dit, le récit personnel ou autobiographique fait partie du récit collectif ou historique. On ne peut pas séparer l'individuel du collectif, le personnel de

l'impersonnel, le privé du politique, l'histoire de l'Histoire. Nous faisons partie de l'Histoire et l'Histoire (et la société) forme notre histoire personnelle.

Parmi les souvenirs personnels évoqués dans cette œuvre se trouve celui de la mort de sa petite sœur : « La photo floue et abîmée d'une petite fille debout devant une barrière, sur un pont. [...] Au dos, il y a écrit Ginette 1937. Sur sa tombe : décédée à l'âge de six ans le jeudi saint 1938. C'est la sœur aînée de la fillette sur la plage de Sotteville-sur-Mer. » (LA, 41) Ce souvenir est très personnel et apparaît pour la première fois dans *Les années*. Elle évoque également la mort de son père :

Dans l'insoutenable de la mémoire, il y a l'image de son père à l'agonie, du cadavre habillé du costume qu'il n'avait porté qu'une seule fois, son mariage à elle, descendu dans un sac de plastique de la chambre au rez-de-chaussée par l'escalier trop exigü pour le passage d'un cercueil (LA, 122).

De plus, à quelques reprises dans l'ouvrage, elle fait allusion à son divorce : « À ce moment de sa vie, elle est divorcée, vit seule avec ses deux fils, a un amant. » (LA, 156) Ce moment de sa vie, caractérisé par son divorce, est aussi un moment qu'elle associe à l'Alzheimer de sa mère : « Les moments importants de son existence actuelle sont les rencontres avec son amant l'après-midi dans une chambre d'hôtel rue Danielle-Casanova et les visites à sa mère à l'hôpital, en long séjour. » (LA, 158) Finalement, dans les dernières pages de l'œuvre, elle fait brièvement mention de son cancer du sein :

[U]n cancer qui semblait s'éveiller dans le sein de toutes les femmes de son âge et qu'il lui a paru presque normal d'avoir parce que les choses qui font le plus peur finissent par arriver. Au même moment, elle a reçu l'annonce qu'un enfant se formait dans le ventre de la compagne de son fils aîné – une fille, a révélé ensuite l'échographie, alors qu'elle avait perdu tous ses cheveux à cause de la chimio. Ce remplacement, sans délai, d'elle dans le monde, l'a extrêmement troublée (LA, 235).

Malgré la nature très intime et personnelle des souvenirs susmentionnés, ce ne sont pas des expériences qui sont uniques à l'auteure. Presque tout le monde va vivre la mort de ses

parents, d'un frère, d'une sœur ou d'un autre être cher ainsi que le divorce ou la séparation d'un conjoint. Même le cancer du sein touche de plus en plus de femmes et d'hommes aujourd'hui.

Dans *Les années*, Ernaux réussit à laisser une trace de sa propre existence, tout en soulignant l'appartenance de cette existence à une plus grande Histoire :

La forme de son livre ne peut donc surgir que d'une immersion dans les images de sa mémoire pour détailler les signes spécifiques de l'époque, l'année, plus ou moins certaine, dans laquelle elles se situent – les raccorder de proche en proche à d'autres, s'efforcer de réentendre les paroles des gens, les commentaires sur les événements et les objets, prélevés dans la masse des discours flottants, cette rumeur qui apporte sans relâche les formulations incessantes de ce que nous sommes et devons être, penser, croire, craindre, espérer. Ce que ce monde a imprimé en elle et ses contemporains, elle s'en servira pour reconstituer un temps commun, celui qui a glissé d'il y a si longtemps à aujourd'hui – pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans un mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'Histoire (LA, 239).

Comme l'écrit Ernaux, les souvenirs personnels évoqués servent d'abord à « rendre la dimension vécue de l'Histoire » (LA, 239).

En fait, l'inclusion des photos personnelles ainsi que les allusions aux souvenirs individuels dans une autobiographie qu'elle qualifie d'« impersonnelle et collective », servent à renforcer l'authenticité de l'Histoire et de la mémoire collective qui forment le récit cadre. On n'est pas dans une œuvre de fiction. Nathalie Froloff décrit bien cet usage stratégique des photos dans le livre : « La photo dans *Les Années* sert [...] à authentifier le reste du texte; elle n'est en rien un signe nostalgique ni une représentation exemplaire – au sens d'exemplum – d'une vie, ce que souligne aussi le dédoublement du regard de la

narratrice [...] ¹⁶² ». Les photos personnelles servent également à faire la distinction entre la mémoire individuelle et la mémoire « collective ».

L'Histoire et la « mémoire collective »

Le terme « mémoire collective » a été conçu par Maurice Halbwachs, philosophe et sociologue français, par opposition à la mémoire individuelle :

Admettons qu'il y ait, pour les souvenirs, deux manières de s'organiser et qu'ils puissent tantôt se grouper autour d'une personne définie, qui les envisage de son point de vue, et tantôt se distribuer à l'intérieur d'une société plus grande ou petite, dont ils sont autant d'images partielles. Il y aurait donc des mémoires individuelles et, si l'on veut, des mémoires collectives. En d'autres termes, l'individu participerait à deux sortes de mémoires. ¹⁶³

Selon lui, on pourrait également distinguer entre mémoire personnelle et mémoire sociale, ou encore entre mémoire autobiographique et mémoire historique :

Il y aurait donc lieu de distinguer en effet deux types de mémoires, qu'on appellerait, si l'on veut, l'une intérieure ou interne, l'autre extérieure, ou bien l'une mémoire personnelle, l'autre mémoire sociale. Nous dirions plus exactement encore (du point de vue que nous venons d'indiquer) : mémoire autobiographique et mémoire historique. ¹⁶⁴

Donc, en écrivant une autobiographie « collective », Annie Ernaux évoque non seulement sa mémoire personnelle (la mémoire autobiographique), mais également la mémoire d'un groupe social et plus particulièrement celle de sa génération (la mémoire historique). Halbwachs décrit la mémoire collective comme l'ensemble des événements qui occupent une place dans la mémoire de la nation (ou de la société, la communauté, etc.). Même si l'on n'en était pas directement témoin, ce sont des événements qui ont laissé une trace profonde

¹⁶² Nathalie Froloff, *loc. cit.*, p. 39.

¹⁶³ Maurice Halbwachs, *op. cit.*, p. 97.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 99.

dans la mémoire de la nation¹⁶⁵. Concrètement, ce sont des « noms propres, des dates, des formules qui résument une longue suite de détails, quelquefois une anecdote ou une citation¹⁶⁶ ». Bref, tous souvenirs construits, partagés ou transmis par un groupe ou une société¹⁶⁷.

La notion de mémoire collective est indispensable à une étude qui porte sur une autobiographie « collective ». Alors que la dimension individuelle ou personnelle de l'ouvrage se compose de photos et de quelques souvenirs de l'auteure, la dimension collective des *Années* se compose notamment d'événements historiques de la seconde moitié du XX^e siècle. Ainsi, Ernaux fait appel à la mémoire collective ou sociale du lecteur. Parmi les nombreux souvenirs collectifs évoqués dans cet ouvrage se trouvent ceux qui font allusion à l'Occupation allemande durant la Deuxième Guerre mondiale (*LA*, 23-30), aux camps de concentration (*LA*, 61), à la guerre d'Algérie (*LA*, 78-79), à la guerre froide (*LA*, 80), aux événements de mai 1968 (*LA*, 104-105), au MLF en France (*LA*, 110), à Hiroshima (*LA*, 116), à la guerre du Vietnam (*LA*, 130), à la chute du mur de Berlin (*LA*, 169), à la guerre en Irak (*LA*, 171), à la guerre en Yougoslavie (*LA*, 180), et au 11 septembre (*LA*, 116). Outre les souvenirs de guerres et de luttes sociales, la mémoire collective pourrait être celle d'une plus petite communauté :

Qu'y a-t-il en elle comme savoir sur le monde, en dehors des connaissances accumulées jusque dans cette classe de quatrième, quelles traces des événements et faits divers qui font dire plus tard « je me souviens » quand une phrase entendue pas hasard les évoque ?

la grande grande grève des trains de l'été 53
la chute de Diên Biên Phu
la mort de Staline annoncée à la radio un matin froid de

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 98-100.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 101.

¹⁶⁷ *Ibid.*

février, juste avant de partir pour l'école
 les élèves des petites classes en rang vers la cantine pour
 boire le verre de lait de Mendès France
 la couverture faite de morceaux tricotés par toutes les
 élèves et envoyée à l'abbé Pierre, dont la barbe est pré-
 texte à des histoires cochonnes
 la vaccination monstre, de toute la ville, à la mairie, contre
 la variole, parce que plusieurs personnes sont mortes à Vannes
 les inondations en Hollande (LA, 56-57).

La mémoire collective ou sociale est donc quelque chose qu'on accumule, surtout pendant l'enfance, mais aussi tout au long de notre vie. Ce sont des faits historiques que l'on apprend de nos parents et de nos grands-parents, de nos amis, à l'école et surtout des médias. Ce n'est pas forcément un événement auquel on a assisté personnellement, mais plutôt un événement qui a touché une collectivité de façon directe ou indirecte.

De plus, dans *Les années*, Ernaux évoque à plusieurs reprises une mémoire collective de femmes, voire une mémoire collective féministe. Pour ce faire, elle fait allusion à plusieurs souvenirs qui sont particulièrement importants aux femmes ou aux événements qui ont eu un impact notamment sur la vie des femmes, dont la légalisation de la contraception et de l'avortement en France dans les années 1960 et 1970. Elle affirme cet objectif directement dans le texte :

Parce que dans sa solitude retrouvée elle découvre des pensées et des sensations que la vie en couple obnubile, l'idée lui est venue d'écrire « une sorte de destin de femme », entre 1940 et 1985, quelque chose comme *Une vie* de Maupassant, qui ferait ressentir le passage du temps en elle et hors d'elle, dans l'Histoire, un « roman total » qui s'achèverait dans la dépossession des êtres et des choses, parents, mari, enfants qui partent de la maison, meubles vendus. Elle a peur de se perdre dans la multiplicité des objets de la réalité à saisir. Et comment pourrait-elle organiser cette mémoire accumulée d'événements, de faits divers, de milliers de journées qui la conduisent jusqu'à aujourd'hui (LA, 158-159).

Merete Stistrup Jensen réfléchit sur la fonction de la mémoire collective des femmes dans ce livre : « Une mémoire féministe déroule l'histoire de la libération du corps féminin à travers la

pilule contraceptive et l'IVG (remboursée à partir des années 1980), de même qu'elle retrace les déceptions et victoires qui ont accompagné l'émancipation féminine en général¹⁶⁸ ». En incluant une mémoire collective féministe dans son œuvre, Ernaux comble plusieurs lacunes dans le discours collectif et hégémonique de la société française (et occidentale). Elle multiplie les exemples montrant les silences construits par les discours dominants, dont l'absence des mots pour dire la sexualité des femmes : « Il y avait toujours des mots pour les hommes et pour les femmes, elles ne disaient ni “jouir” ni “queue”, ni rien, répugnaient à nommer les organes sauf d'une voix détimbrée, spéciale, “vagin”, “pénis”. » (LA, 82) Ainsi, ce texte « restitue une mémoire collective à plusieurs facettes, attentive aux exclusions sociales, s'interrogeant sur les oublis ou sur les écarts entre Histoire officielle et Histoire occultée¹⁶⁹ ». Ernaux offre donc au lecteur une vision historique plus compréhensive ou plus complète, c'est-à-dire une Histoire qui inclut une mémoire féministe, souvent exclue des discours collectifs dominants.

Une narration polyphonique

L'intégration de plusieurs voix dans l'instance narrative m'amène à étudier la manière dont s'applique à l'œuvre d'Ernaux le concept de la polyphonie ou du dialogisme, et ce, par opposition au monologue¹⁷⁰. Un récit polyphonique met en scène une pluralité de voix et donc de consciences et d'idéologies. La polyphonie pourrait également signifier une pluralité de styles, de tons ou de registres de langue dans un même ouvrage¹⁷¹. Cela permet

¹⁶⁸ Merete Stistrup Jensen, « Annie Ernaux, *Les années*. Une autobiographie impersonnelle? », p. 6.

¹⁶⁹ Merete Stistrup Jensen, « Annie Ernaux, *Les années*. Une autobiographie impersonnelle? », p. 7.

¹⁷⁰ Concept développé par Mikhaïl Bakhtine, historien et théoricien littéraire russe. Voir Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 18.

¹⁷¹ Laurent Jenny, *Dialogisme et polyphonie, Méthodes et problèmes*, <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/dialogisme/>.

donc à un auteur de mettre en scène diverses perspectives et visions du monde et non uniquement la sienne. Au sujet du plurilinguisme dans le roman, Bakhtine dit :

Le roman c'est la diversité sociale de langages, parfois de langues et de voix individuelles, diversité littérairement organisée. Ses postulats indispensables exigent que la langue nationale se stratifie en **dialectes sociaux, en maniérismes d'un groupe, en jargons professionnels, langages des genres, parler des générations, des âges, des écoles, des autorités, cercles et modes passagères, en langages des journées (voire des heures) sociales et politiques (chaque jour possède sa devise, son vocabulaire, ses accents)**; chaque langage doit se stratifier intérieurement à tout moment de son existence historique.¹⁷²

Étant donné qu'elle est écrite à la première personne et ne présente qu'une perspective ou vision unique du monde, soit celle de l'auteur, l'autobiographie traditionnelle est loin d'être polyphonique. *Les années*, par contre, met en scène une pluralité de voix et de perspectives grâce à la nouvelle voix narrative collective.

L'instance narrative permet l'intégration de diverses perspectives, dont celle des médias et de l'opinion publique, soit « l'attitude verbale normale d'un certain milieu social à l'égard des êtres et des choses, le *point de vue et le jugement courants*¹⁷³ ». Pascal Michelucci examine la présence du « social » dans l'œuvre d'Annie Ernaux :

Une troisième technique importante dans l'œuvre d'Ernaux est celle du recours aux « langages », qu'ils soient socialement ou historiquement marqués, pour retrouver des traces d'une époque et y lire la genèse du moi. On relève en effet maintes formules, phrases toutes faites, mots d'argot ou mots à la mode, parlant de classes ou de groupes d'âge, parfois bien évidemment typographiquement détachées du reste du texte. Ici, pas de faillite de la mémoire possible. La trace parle, comme on dirait d'un symptôme avéré qu'il « parle » médicalement ou psychanalytiquement. La réquisition et l'exploitation dans le texte de ces langages répondent à un triple mandat pour contourner les défaillances de l'écriture de mémoire. Si c'est la mémoire qui flanche, les langages, au contraire, situent (dans le temps, le milieu, le groupe de genre sexuel...) – sans même invoquer la notion sartrienne de situation – et

¹⁷² Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 88-89. C'est moi qui souligne.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 123. C'est l'auteur qui souligne.

authentifiant, servant, dans l'optique de l'anamnèse, de preuve réaliste, de « ça a été » barthésien.¹⁷⁴

Dans une œuvre qui trace le passage d'une génération à travers les décennies du XX^e siècle, les différentes « langues » ou « traces » permettent de situer le lecteur « dans le temps, le milieu, [et] le groupe de genre sexuel¹⁷⁵ », soit dans le contexte du récit. Il y a donc une interaction ou un dialogue entre les différentes visions du monde dans cette œuvre. Plus concrètement, afin d'intégrer la parole des autres dans le texte, Ernaux se sert des guillemets et des italiques. Dans ses ouvrages avant *Les années*, le plurilinguisme se manifeste surtout en ce qui a trait aux registres de langue, à savoir le mélange du patois et du français standard. Dans *Les années*, par contre, le plurilinguisme se manifeste plutôt à l'égard du parler des générations et du discours social.

Le texte met en scène, par exemple, la parole de la génération de ses parents par rapport à leur expérience de la Deuxième Guerre mondiale : « C'était un récit plein de morts et de violence, de destructions, narré avec une jubilation que semblait vouloir démentir par intervalles un "il ne faut plus jamais revoir ça", vibrant et solennel, [...] » (LA, 24). Quant au discours socioculturel, il se retrouve dans la publicité, les chansons, les émissions de radio et de télévision. Dans la première partie du livre, la parole évoquant l'expérience de guerre de la génération précédente est très présente. Elle se compose non seulement des paroles directes des parents et des grands-parents, mais également des paroles de chansons de guerre dont se souvenait cette génération : « *Ah le petit vin blanc* », « *Fleur de Paris* » et le refrain « *bleu-blanc-rouge sont les couleurs de la patrie* » (LA, 25, c'est l'auteure qui souligne) en sont des exemples.

¹⁷⁴ Pascal Michelucci, « Paroles sans musique : l'écho du social », Sergio Villani (dir.), *op. cit.*, p. 16.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 16.

De même, les paroles de la radio rappellent le temps de la guerre : « Ce temps même commençait à être souvenir de jours dorés dont on éprouvait la perte en entendant à la radio *Je me souviens des beaux dimanches... Mais oui c'est loin c'est loin tout ça.* » (LA, 27, c'est l'auteure qui souligne) On entend également la voix des enfants pendant cette période, exprimant leur souci de ne pas avoir assez de bonbons à Noël : « *Y aura-t-il du chocolat et de la confiture à Noël?* » (LA, 27, c'est l'auteure qui souligne). On entend le discours des parents qui ont vécu la guerre envers leurs enfants de la nouvelle génération : « “si tu avais eu faim pendant la guerre tu serais moins difficile” » (LA, 64). De tels extraits mettent en lumière l'écart entre les deux générations et entre les deux périodes (l'avant et l'après-guerre).

De plus, la polyphonie prend souvent la forme des expressions, du « parler des générations » et « des âges ». À l'école, l'instance narrative fait face à un nouveau vocabulaire, celui des jeunes de la classe moyenne : « Une joie diffuse parcourait les jeunes des classes moyennes, qui organisaient des surpats entre eux, inventaient un langage nouveau, disaient “c'est cloche”, “formidable”, “la vache” et “vachement” dans chaque phrase, [...] et appelaient la génération des parents “les croulants” » (LA, 53). La génération suivante, celle des enfants d'Ernaux, invente d'autres expressions, dont « j'hallucine grave » et « un truc de ouf » (LA, 190), expressions qu'on entend encore de nos jours en France. L'inclusion de ce que Bakhtine appelle « le parler des générations » permet de voir l'évolution de la langue, une dimension importante de l'évolution d'une société ou d'un groupe culturel. Ainsi, l'auteure montre que rien n'est stable dans une société. Notre contexte socio-historique est toujours en mouvement et en transformation. Nous ne sommes pas des

sujets anhistoriques, mais des sujets formés et transformés par ce contexte. La langue n'est qu'un exemple de cette instabilité (et un thème récurrent dans l'œuvre d'Ernaux d'ailleurs).

De la même manière, le discours des médias, et notamment de la publicité, occupe une place importante dans ce livre :

les meubles Lévitan sont garantis pour longtemps! Chantelle, la gaine qui ne remonte pas! l'huile Lesieur trois fois meilleure! Elle les chantait joyeusement, dop dop dop, adoptez le shampoing Dop, Colgate, Colgate c'est la santé de vos dents, rêveusement, il y a du bonheur à la maison quand Elle est là, les roucoulait avec la voix de Luis Mariano, c'est le soutien-gorge Lou qui habille la femme de goût (LA, 43, c'est l'auteure qui souligne).

C'est la publicité qui exerce la plus grande influence dans notre société d'aujourd'hui, qui nous dicte quoi acheter, comment nous habiller, ce qui est à la mode, etc. et ce discours devient de plus en plus puissant grâce aux nouvelles technologies de la seconde moitié du XX^e siècle. Ces technologies permettent à la fois une diffusion plus large des publicités et un élargissement du savoir commun. Comme le remarque l'auteure, « *ils ont dit* » et « *ils ont montré à la télé* » (LA, 133, c'est l'auteure qui souligne) devenaient des phrases de tous les jours. Avec la diffusion du savoir permise par les nouvelles technologies, notamment la télévision et Internet, naissait une nouvelle mémoire collective dont rend compte Ernaux dans ce texte.

Quant à l'opinion publique, elle est souvent évoquée afin de montrer les valeurs et les jugements des gens à une telle période, dont les valeurs religieuses : « La loi de l'Église l'emportait sur toutes les autres et les grands moments de l'existence ne recevaient leur légitimité que d'elle : “Les gens qui ne se marient pas à l'église ne sont pas vraiment mariés”, déclarait le catéchisme. » (LA, 46) Comme la langue, l'opinion publique va évoluer d'une génération à l'autre, c'est-à-dire que les valeurs et les jugements d'une société vont changer :

Les hontes d'hier n'avaient plus cours. La culpabilité était moquée, *nous sommes tous des judéo-crétins*, la *misère sexuelle* dénoncée, *peine-à-jouir* l'insulte capitale. La revue *Parents* enseignait aux femmes frigides à se stimuler jambes écartées devant un miroir. [...] Tout ce qui avait été interdit, péché innommable, était conseillé (*LA*, 109-110, c'est l'auteure qui souligne).

La polyphonie apporte, d'une part, l'inclusion d'une multitude de voix et de perspectives qui témoignent de la langue, des discours social et politique, des valeurs et des jugements de l'époque et permet au lecteur de se situer ou de se retrouver dans ce milieu socio-historique que rappelle *Les années*. D'autre part, l'inclusion des paroles « extérieures » ou autres que celles de l'auteure permet de mettre en scène une diversité de perspectives qui n'est pas possible dans un récit monologique, telle l'autobiographie classique. C'est ainsi que l'auteure est capable d'écrire une autobiographie qui pourrait être celle de tout le monde.

CONCLUSION

*The challenging of traditional boundaries and definitions has [...] been central to the feminist project, especially as articulated in Women's Studies, and autobiography provides a meeting place for many different kinds of feminist approaches. Feminist approaches have in turn helped to revolutionize the study of autobiography, expanding its definition to include not just a literary genre or a body of texts, but a practice that pervades many areas of our lives [...].*¹⁷⁶

À la suite de cette analyse féministe des *Années*, la question qui demeure irrésolue est celle de la classification de cette œuvre non conformiste par rapport aux traditions littéraires dominantes. On a vu sous plusieurs angles comment cette œuvre se distingue de l'autobiographie canonique ainsi que de l'autobiographie et de l'écriture « féminines », grâce à l'importance accordée au cadre socio-historique ainsi qu'à l'emploi des pronoms impersonnels et collectifs. Alors, où situer cette œuvre, par rapport au domaine littéraire, et plus particulièrement autobiographique, mais aussi par rapport au domaine des études féministes ? Ou est-ce que le but de l'auteure était justement d'éviter toute classification, en s'éloignant, encore davantage que dans ses autres œuvres, de l'autobiographie traditionnelle ? Comme l'écrit très justement Sergio Villani dans son avant-propos de la plus récente édition critique portant sur Annie Ernaux, cette auteure vise à « défaire le lit bien fait de l'autobiographie¹⁷⁷ ». Mais pourquoi cette deuxième « rupture » dans son œuvre, c'est-à-dire ce passage de l'« auto-socio-biographie » à l'autobiographie « impersonnelle et collective » que j'ai analysé en profondeur dans les chapitres précédents ? Plus précisément,

¹⁷⁶ Tess Cosslett, Celia Lury, Penny Summerfield (dir.), *op. cit.*, p. 1.

¹⁷⁷ Sergio Villani (dir.), *op. cit.*, p. 10.

pourquoi le choix d'un « nous » et d'un « on » narratifs à la place du « je » transpersonnel qui caractérise ses œuvres précédentes ?

« *Une variation autobiographique*¹⁷⁸ » ?

En tout premier lieu, comment classer *Les années* par rapport au domaine autobiographique ? Comme on l'a vu dans l'introduction, plusieurs critiques littéraires se sont concentrés sur la dimension sociologique ou ethnologique de l'œuvre d'Annie Ernaux et l'ont ainsi située à la croisée de « l'autobiographie littéraire » et de « l'auto-(socio)analyse¹⁷⁹ ». Ernaux confirme en quelque sorte ce classement, en regroupant les quatre œuvres qui suivent *La femme gelée* sous la catégorie de l'« auto-socio-biographie ». Même si ces quatre œuvres, et les suivantes, peuvent être décrites ainsi, *Les années* se distingue de « l'autobiographie littéraire » et de l'« auto-(socio)analyse » ou l'« auto-socio-biographie » pour plusieurs raisons.

Dès le premier chapitre on a vu comment cette œuvre se démarque de l'autobiographie littéraire canonique théorisée dans les années 1970 par Philippe Lejeune, entre autres. *Les années* n'est pas uniquement rétrospective, elle ne se concentre pas uniquement sur la vie individuelle de l'auteure, mais sur celle des autres, et ne met pas l'accent sur sa personnalité mais plutôt sur le contexte socio-historique et politique qui influence la personnalité et les expériences de vie.

D'ailleurs, depuis les années 1970, plusieurs auteurs, femmes et hommes, se sont écartés de ce modèle et Ernaux fait partie de ce courant. Selon Éliane Lecarme-Tabone,

¹⁷⁸ J'emprunte ce terme à Dominique Viart et Bruno Vercier, *op. cit.*

¹⁷⁹ Isabelle Charpentier, « “Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire...” : L'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », <http://contextes.revues.org/index74.html>.

« [e]n regroupant les autobiographies de femmes, on cour[t] le risque de les enfermer dans un carcan réducteur dont, d'ailleurs, plusieurs écrivaines se méfi[ent] résolument (en particulier Annie Ernaux, [...])¹⁸⁰ ». Ces divergences de la forme autobiographique traditionnelle ont mené à la création d'une multitude de « variations autobiographiques », dont le roman autobiographique, la « nouvelle autobiographie¹⁸¹ » et l'autofiction. Comme l'écrivent Dominique Viart et Bruno Vercier dans leur étude de *La littérature française au présent*, « on ne parle plus guère d'“autobiographie”¹⁸² », c'est-à-dire dans sa forme classique. De plus, ce courant de variations ou de subversions autobiographiques était déjà très présent chez les femmes écrivains. On pense, entre autres, à Nathalie Sarraute et à Marguerite Duras, qui, comme Ernaux, ont renouvelé la forme autobiographique traditionnelle en écrivant respectivement un récit autobiographique sous la forme d'un dialogue (*Enfance*¹⁸³) et un roman autobiographique à la troisième personne (*L'amant*).

J'ai également situé *Les années* par rapport à l'autobiographie « féminine », catégorie littéraire qui ne sert qu'à renforcer l'écriture des hommes comme universelle et celle des femmes comme minoritaire. Selon ses critiques, l'autobiographie « féminine » décrit une œuvre dans laquelle l'auteure met l'accent sur le milieu privé, les relations familiales, le corps et l'identité sexuelle, bref, sur des thèmes censément « féminins ». Évidemment, *Les années* ne s'inscrit pas du tout dans ce courant et Ernaux elle-même rejette l'idée d'une écriture « féminine » ainsi que toute notion d'une identité préétablie ou fixe.

¹⁸⁰ Eliane Lecarme-Tabone, *loc. cit.*, p. 2.

¹⁸¹ Dominique Viart et Bruno Vercier, *op. cit.*, p. 27.

¹⁸² *Ibid.*, p. 27.

¹⁸³ Nathalie Sarraute, *Enfance*, Paris, Gallimard, 1983.

D'ailleurs, si l'on considère « la femme » comme une construction sociale et politique, une autobiographie « féminine » serait elle aussi un produit de son contexte socio-historique et non le reflet d'une différence essentielle des femmes par rapport aux hommes. Comme le dit Eliane Lecarme-Tabone, pour situer une autobiographie écrite par une « femme », il faut d'abord l'inscrire

dans un contexte de construction historique et culturelle de la « femme » [afin] de ne pas tomber dans la spécificité féminine essentielle [...]. Pour cela, il suffi[t] de rappeler sans cesse les conditions historiques susceptibles d'expliquer tel ou tel comportement et de repérer éventuellement les préludes d'une transformation liée à l'évolution des mœurs.¹⁸⁴

On peut donc conclure qu'Ernaux écrit à partir d'une perspective de femme, c'est-à-dire de quelqu'un qui est désigné socialement, culturellement et politiquement comme « femme » à une époque et dans un endroit particulier, mais son œuvre ne se distingue certainement pas de celle des hommes à cause de son sexe.

Dans le premier chapitre, le bref survol de l'œuvre d'Ernaux m'a permis également de situer *Les années* par rapport à ses premiers romans ou « romans autobiographiques » et notamment par rapport à ses œuvres « auto-socio-biographiques » ou ses « auto-(socio)analyses », auxquelles Isabelle Charpentier, entre autres, fait référence. Même si plusieurs éléments de ses œuvres précédentes se retrouvent dans *Les années*, dont la juxtaposition de l'histoire et de l'Histoire, du personnel et du social ainsi que du privé et de la politique, mais aussi l'intertextualité et l'inclusion de photos, ce texte se démarque de façon significative des autres, grâce notamment à la nouvelle voix narrative. C'est en effet l'instance narrative dépersonnalisée qui permet à l'auteure de représenter l'Histoire commune, c'est-à-dire de faire appel à la mémoire collective de toute une génération

¹⁸⁴ Eliane Lecarme-Tabone, *loc. cit.*, p. 1.

d'individus, de femmes et d'hommes, ce qui n'est pas possible dans une œuvre rédigée à la première personne.

Même si Ernaux précise que son « je » est transpersonnel, grammaticalement parlant, le pronom collectif élargit la représentativité de l'instance narrative par rapport au « je ». *Les années* se distingue ainsi des autobiographies littéraire et « féminine » non par la démarche sociologique ou ethnologique, comme ses autres textes, mais plutôt par le choix d'une voix narrative qui permet une ouverture et donc l'inclusion d'un dialogue et d'une diversité de perspectives dans l'instance narrative. De plus, dans cette œuvre, la démarche est plutôt historique que sociologique. Contrairement à ses œuvres précédentes, dans lesquelles Ernaux se concentre sur son milieu d'origine, la vie de son père ou de sa mère, son changement de classe sociale, son avortement, son cancer du sein, etc., *Les années* est plutôt un survol historique de son époque.

Or, même si cette œuvre est celle dans laquelle Ernaux s'éloigne le plus du personnel, voire de son « autobiographie », *Les années* est qualifiée par l'auteure elle-même comme étant autobiographique, même si elle précise qu'il s'agit d'une autobiographie « impersonnelle et collective ». Cela veut dire qu'elle voulait proposer une autre forme autobiographique, voire une « variation autobiographique », distincte de celle à laquelle on pense habituellement et même de ses autres textes dans lesquels elle a gardé le « je » narratif. Mais pourquoi ce passage du « je » aux pronoms collectifs ? Selon Dominique Viart et Bruno Vercier, depuis les années 1970 « [l']écriture autobiographique se transforme plus par le regard que l'on porte sur l'existence que sous l'influence d'un quelconque jeu formel¹⁸⁵ ». Cette affirmation est pertinente en ce qui concerne le projet d'Ernaux. On a bien vu comment

¹⁸⁵ Dominique Viart et Bruno Vercier, *op. cit.*, p. 37.

son écriture autobiographique a évolué, mais qu'est-ce qui a d'abord joué : le changement sur le plan narratif, ou le regard nouveau que pose l'auteure sur sa propre existence et sur celle de la vie en société ?

Dans ce texte très récent, au lieu d'explorer une expérience personnelle dans son contexte socio-historique et politique, elle vise plutôt à explorer la plus grande Histoire, dans un récit où le collectif et l'impersonnel l'emportent sur l'individuel et le personnel. Bref, son objectif est de laisser une trace de son existence tout en l'inscrivant dans un plus grand contexte historique. On pourrait donc spéculer que le choix de voix narratives collectives a plus à faire avec le regard qu'elle porte sur son existence qu'avec un désir de changer la forme ou le style de son écriture. Autrement dit, les différences narratives dans cette œuvre sont plutôt le résultat d'un nouveau regard ou d'une nouvelle perspective de l'auteure. Dans cette œuvre, par exemple, on voit chez Ernaux une tentative d'universaliser sa perspective de femme ou féministe avec l'abandon du « je ». C'est la raison pour laquelle la juxtaposition du particulier et de l'universel (entre le « elle » et le « nous ») est beaucoup plus présente dans cette œuvre.

Ce constat m'amène à la notion de l'hybridité littéraire. Dans le troisième chapitre, j'ai situé *Les années*, à la lumière des propos de Merete Stistrup Jensen, dans le contexte des « textes littéraires hybrides de la seconde moitié du XXe siècle¹⁸⁶ ». Par l'analyse de la voix narrative, j'ai pu cerner le rapport entre le particulier et l'universel, entre l'histoire et l'Histoire et surtout entre l'individuel et le collectif chez Ernaux. J'ai conclu que le choix d'employer un « nous », un « on » et un « elle » narratifs opère l'intégration de l'expérience particulière du sujet dans la plus grande Histoire de son époque. Ce sont donc les pronoms

¹⁸⁶ Merete Stistrup Jensen, « Annie Ernaux, *Les années*. Une autobiographie impersonnelle? », p. 2.

collectifs qui permettent à l’auteure de prendre la parole pour toute une génération de femmes et d’hommes. Ce faisant, elle s’éloigne de sa perspective particulière de sujet (féminin) et s’approprie une perspective universelle, capable de présenter une version de l’Histoire ou une *vision historique* autre que celle présentée le plus souvent par le discours hégémonique. Plus précisément, elle met en évidence un discours féministe, et donc une critique des discours sexiste, colonial, raciste, etc. Sa version de l’Histoire incorpore une multitude de groupes sociaux et leurs histoires, dont les enfants, les femmes, les féministes, les ouvriers, les personnes âgées, etc. C’est également le recours au dialogisme, qu’on a vu dans le troisième chapitre, qui renforce cette multitude de voix et de perspectives.

Un dernier avantage de cette nouvelle forme autobiographique est celui d’une participation plus active du lectorat grâce à son inclusion dans l’instance narrative. Comme le constate Ernaux, « c’est la possibilité pour [ce dernier] de s’approprier le texte, de se poser des questions ou de se libérer¹⁸⁷ ». En faisant également appel à la mémoire collective, c’est-à-dire aux souvenirs qui sont construits, partagés et transmis par une société (la société française et occidentale dans ce cas-ci), le lectorat se sent pris à partie.

Dominique Viart et Bruno Vercier s’expriment aussi sur la notion de l’hybridité dans l’autobiographie contemporaine. Ils soulignent la contribution importante des auteurs qui, en écrivant des variations autobiographiques, ont inventé et produit de nouvelles formes littéraires. Selon eux, la création de nouvelles formes autobiographiques permet d’interroger « à la fois la *vie*, le *sujet* et l’*écriture* [...] dans une sorte de dialogue élargi avec toutes les autres disciplines qui traitent de l’homme et de son environnement¹⁸⁸ ». Ernaux, par exemple, ouvre un dialogue entre la littérature et les domaines de la sociologie et de

¹⁸⁷ Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *op. cit.*, p. 80.

¹⁸⁸ Dominique Viart et Bruno Vercier, *op. cit.*, p. 61. Ce sont les auteurs qui soulignent.

l'Histoire. Cette œuvre est donc à la fois une variation autobiographique et un texte hybride, hybride non seulement par rapport aux domaines sociologique et historique, mais également par rapport au domaine des études féministes.

L'autobiographie et la recherche féministe

Comme domaine d'étude qui a pour but de remettre en cause les catégories et les définitions traditionnelles, les études féministes peuvent nous éclairer sur ces variations autobiographiques chez les femmes écrivains et sur celle d'Annie Ernaux en particulier. D'abord, l'application des théories féministes, notamment celles de l'intersectionnalité et de la connaissance située dans le deuxième chapitre, a permis de souligner la pertinence de cette œuvre pour la recherche féministe. C'est en fait la nouvelle voix narrative employée par l'auteure qui facilite la représentation intersectionnelle des oppressions de sexe et de classe sociale dans cette œuvre à une plus grande échelle. L'analyse des intersections entre ces deux formes d'oppression a mis en lumière les liens non seulement entre l'expérience particulière de sexe et de classe sociale de l'auteure, mais également entre les multiples formes d'oppression dans la société française en général. Par exemple, en soulignant la différence entre les rôles socio-sexuels dans les deux classes sociales, ouvrière et bourgeoise, notamment en ce qui a trait aux devoirs des femmes envers leur mari et leur famille, Ernaux touche à une expérience personnelle, mais en même temps aux expériences de plusieurs femmes de sa génération.

De cette manière, le choix des pronoms impersonnels et collectifs lui permet de dénoncer les inégalités et les oppressions sociales à une plus grande échelle. Autrement dit, l'expérience de l'oppression est généralisée ou universalisée dans cette œuvre afin d'inclure

une diversité d'expériences dans l'instance narrative. C'est aussi en accordant une place aux autres formes d'oppression, de « race » par exemple, qu'Ernaux réussit à parler de l'oppression des femmes, un fait universel, tout en tenant compte des divers contextes de celle-ci. L'analyse de cet aspect important de l'œuvre à partir d'une perspective féministe intersectionnelle représente une importante piste de réflexion en études autobiographiques, soit sa reconnaissance de plusieurs catégories sociales de différence, dont la « race », la classe sociale, la sexualité et l'âge. L'analyse des autobiographies des femmes à partir d'une approche intersectionnelle peut être très utile afin d'arriver à des conclusions plus complexes et plus complètes sur la vie des femmes et donc de rendre compte de la diversité de leurs expériences.

En plus de la représentation intersectionnelle des oppressions de sexe et de classe sociale, la mise en relief du contexte social et surtout historique dans cette œuvre permet à l'auteure de se situer socialement et historiquement, c'est-à-dire dans une société et dans une époque particulière. Puisqu'elle écrit d'un point de vue « minoritaire », l'analyse à partir de la théorie des savoirs situés est très utile afin de mettre en relief la possibilité de cette œuvre de contribuer à la connaissance et à la dénonciation des inégalités sociales. En fait, ce sont deux raisons principales pour lesquelles cette œuvre répond aux critères de la recherche féministe et donc représente un apport à celle-ci, à savoir l'attention portée aux intersections entre diverses formes d'oppression ainsi que la reconnaissance de la perspective située de l'auteure.

De façon générale, l'apport de cette œuvre à la recherche féministe est en fonction du fait qu'elle pose un « regard nouveau sur des objets d'étude¹⁸⁹ ». Alors qu'Ernaux pose un

¹⁸⁹ Michèle Ollivier et Manon Tremblay, *loc. cit.*, p. 22.

regard nouveau sur l'Histoire de son époque, l'étude de son œuvre demande une mise en question du genre autobiographique traditionnel et une ouverture de celui-ci. De plus, « une perspective féministe en recherche invite à poser des questions nouvelles¹⁹⁰ ». D'après ce qui vient d'être montré dans les chapitres précédents, on est invité à s'interroger par exemple sur le rôle joué par le contexte socio-historique dans la construction de nos expériences de vie. La nouvelle voix narrative dans cette œuvre représente-t-elle par ailleurs une tentative chez l'auteure d'universaliser la perspective du sujet « féminin » ? La recherche féministe valorise également « l'expérience et [le] vécu des femmes comme point de départ de la recherche¹⁹¹ ». De toute évidence, l'étude des œuvres autobiographiques et quasi autobiographiques des femmes répond à ce critère. Ce qui est intéressant dans *Les années*, c'est le fait que cette œuvre « autobiographique » nous présente non seulement les expériences et le vécu particulier d'une femme, mais celles et celui d'une *génération* de femmes, ce qui veut dire que d'autres femmes peuvent se retrouver dans cette œuvre.

La recherche féministe privilégie également « la diversité des perspectives¹⁹² ». L'analyse de l'instance narrative et du dialogisme dans *Les années* a permis de souligner la multitude de voix et de perspectives présentées dans cette œuvre. De plus, la recherche féministe valorise « la subjectivité en recherche¹⁹³ », plus précisément, la recherche féministe « n'exclut pas l'objectivité; elle la combine à la subjectivité¹⁹⁴ ». La perspective des savoirs situés m'a permis de souligner la subjectivité de l'auteure, soit sa perspective de femme et de personne issue d'un milieu ouvrier. *Les années* nous offre une vision de l'Histoire, mais

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 23.

¹⁹¹ Michèle Ollivier et Manon Tremblay, *ibid.*, p. 24.

¹⁹² *Ibid.*, p. 27.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 46.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 48.

comme l'on a déjà vu, il s'agit d'une vision alternative à celle que nous propose le discours historique dominant dans la mesure où l'auteure insiste sur le vécu des sujets marginalisés. Finalement, une étude féministe pose un regard multiple afin d'arriver à une conclusion plus complexe et plus complète tendant vers la pluridisciplinarité. J'ai examiné cette œuvre sous plusieurs angles, autobiographique, féministe, polyphonique, etc., et le résultat est justement une image plus complexe et complète du parcours de l'individu et de l'existence humaine en général. Ce n'est pas un hasard si cette étude a été faite dans le cadre d'un programme interdisciplinaire; l'autobiographie permet de lier « *many different disciplines – literature, history, sociology, cultural studies*¹⁹⁵ ».

On peut donc conclure que cette œuvre et cette étude représentent un apport important à la recherche et aux études autobiographiques et féministes. Ce serait intéressant dans une prochaine étude de comparer *Les années* avec d'autres œuvres dans lesquelles les auteures subvertissent les conventions narratives du genre autobiographique et surtout d'autres dans lesquelles il y a une tentative chez l'auteure d'universaliser la perspective du sujet « féminin ». Cela permettrait de voir, par exemple, si d'autres auteures contemporaines ont recours aux pronoms indéfinis ou collectifs afin d'éviter leur particularisation en tant que sujet « féminin » particulier ou bien de raconter une autre version de l'Histoire. Enfin, cette œuvre présente un défi aux frontières et aux définitions traditionnelles, questionnement qui est très important d'un point de vue féministe. Cela nous force à voir les choses autrement et à détruire ou à ouvrir les catégories (littéraires ou autre) qui ont trop longtemps été fixes ou closes à l'image des discours dominants.

¹⁹⁵ Tess Cosslett, Celia Lury, Penny Summerfield (dir.), *op. cit.*, p. 1.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

ERNAUX, Annie, *Les années*, Paris, Gallimard, 2008.

Théories de l'autobiographie

Livres

BROWNLEY, Martine et Allison KIMMICH (dir.), *Women and Autobiography*, Wilmington, Scholarly Resources Inc., 1999.

COSSLETT, Tess, Celia LURY et Penny SUMMERFIELD (dir.), *Feminism and Autobiography: Texts, Theories, Methods*, New York, Routledge, 2000.

DOUBROVSKY, Serge, Jacques LECARME et Philippe LEJEUNE (dir.), *Autofictions & Cie*, Paris, Université Paris X, 1993.

GILMORE, Leigh, *Autobiographics: A Feminist Theory of Women's Self-Representation*, Ithaca, Cornell University Press, 1994.

GUSDORF, Georges, *Ligne de vie 1. Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1991.

HUBIER, Sébastien, *Littératures intimes : Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, 2003.

JELINEK, Estelle C. (dir.), *Women's Autobiography: Essays in Criticism*, Bloomington, Indiana University Press, 1980.

LECARME, Jacques et Éliane LECARME-TABONE, *L'Autobiographie*, Paris, Armand Colin/Masson, 1997.

LEJEUNE, Philippe, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 1998.

———, *Le pacte autobiographique*, Paris, Gallimard, 1999 [1975].

———, *Signes de vie : Le pacte autobiographique 2*, Paris, Seuil, 2005.

LIONNET, Françoise, *Autobiographical Voices: Race, Gender, Self-Portraiture*, Ithaca, Cornell University Press, 1989.

POIRIER, Jean, Simone CLAPIER-VALLADON et Paul RAYBAUT, *Les récits de vie : théorie et pratique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983.

SMITH, Sidonie, *A Poetics of Women's Autobiography: Marginality and the Fictions of Self-Representation*, Bloomington, Indiana University Press, 1987.

SMITH, Sidonie et Julia WATSON (dir.), *Women, Autobiography, Theory: A Reader*, Madison: University of Wisconsin Press, 1998, p. 3-52.

STANLEY, Liz, *Auto/biographical I: The Theory and Practice of Feminist Autobiography*, Manchester/ New York, Manchester University Press, 1992.

STANTON, Domna et Jeanine PLOTTEL (dir.), *The Female Autograph*, New York, New York Literary Forum, 1984.

Articles

GUSDORF, Georges, « Conditions and Limits of Autobiography », *Autobiography: Essays Theoretical and Critical*, James Olney (dir.), traduit par James Olney, Princeton, Princeton University Press, 1980, pp. 28-48.

HAVERCROFT, Barbara, « Le discours autobiographique : enjeux et écarts », *La discursivité*, Lucie Bourassa (dir.), Québec, Nuit blanche, 1995, pp. 155-184.

LECARME-TABONE, Éliane, « L'autobiographie des femmes », *LHT*, n° 7, 2011, [en ligne] <http://www.fabula.org/lht/7/dossier/168-7lecarme-tabone>.

Théories féministes

Livres

CAVALLARO, Dani, *French Feminist Theory*, London, Continuum, 2003.

CHAPERON, Sylvie, *Les années de Beauvoir 1945-1970*, Paris, Fayard, 2000.

EAGLETON, Mary (dir.), *Feminist Literary Theory: A Reader*, Oxford, Blackwell Publishers, 1996.

RIOT-SARCEY, Michèle, *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, 2008 [2002].

Articles et chapitres

BRAH, Avtar et Ann PHOENIX, « Ain't I a Woman? Revisiting Intersectionality », *Journal of International Women's Studies*, vol. 5, n° 3, 2004, pp. 75-86.

- CORBEIL, Christine et Isabelle MARCHAND, « Penser l'intervention féministe à l'aune de l'approche intersectionnelle. Défis et enjeux », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 19, n° 1, 2006, pp. 40-57.
- HARAWAY, Donna, « Savoirs situés : La question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », *Manifeste Cyborg et autres essais*, Paris, Exils Éditeur, 2007, pp. 107-140.
- HARDING, Sandra, « Rethinking Feminist Standpoint Epistemology: What is "Strong Objectivity"? », Sharlene Nagy Hesse-Biber et Michelle Yaiser (dir.), *Feminist Perspectives on Social Research*, New York/Oxford, Oxford University Press, 2004, pp. 39-64.
- JENSEN, Merete Stistrup, « La notion de nature dans les théories de l'écriture féminine », Daniel Fabre et Agnès Fine (dir.), *Parler, chanter, lire, écrire*, n° 11, 2000 [en ligne], <http://clio.revues.org/index218.html>.
- LÖWY, Ilana, « Universalité de la science et connaissances situées », Delphine Gardey et Ilana Löwy (dir.), *L'invention du naturel : les sciences et la fabrication du masculin et du féminin*, 1992, pp. 137-150.
- MCCALL, Leslie, « The Complexity of Intersectionality », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 30, n° 3, 2005, pp. 1771-1800.
- NAGY HESSE-BIBER, Sharlene et Michelle L. YAISER (dir.), « Difference Matters. Studying Across Race, Class, Gender and Sexuality », *Feminist Perspectives on Social Research*, New York/Oxford, Oxford University Press, 2004, pp. 101-119.
- OLLIVIER, Michèle et Manon TREMBLAY, « De l'impact du féminisme sur l'instrumentation en sciences sociales », *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 117-144.
- , « Quelques principes de la recherche féministe », *Questionnements féministes et méthodologies de la recherche*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 20-57.
- RAMAZANOGLU, Caroline et Janet HOLLAND, « Choices and Decisions: Doing a Feminist Research Project », *Feminist Methodology: Challenges and Choices*, London, Sage, 2002, pp. 145-163.
- , « From Truth/ Reality to Knowledge/ Power: Taking a Feminist Standpoint », *Feminist Methodology: Challenges and Choices*, London, Sage, 2002, pp. 60-79.
- STANLEY, Liz et Sue WISE, « Method, Methodology and Epistemology in Feminist Research », Liz Stanley (dir.), London/New York, Routledge, 1990, pp. 20-60.
- WITTIG, Monique, *La pensée straight*, Paris, Amsterdam, 2007.

———, « Postface », *La passion* de Djuna Barnes, Paris, Flammarion, 1982, pp. 111-121.

Annie Ernaux et Les années

Livres

DUGAST-PORTES, Annie Ernaux : *Étude de l'œuvre*, Paris, Bordas, 2008.

ERNAUX, Annie et Frédéric-Yves JEANNET, *L'écriture comme un couteau*, Paris, Stock, 2003.

ERNAUX, Annie, *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, 1993.

———, *La honte*, Paris, Gallimard, 1997.

———, *La femme gelée*, Paris, Gallimard, 1981.

———, *La place*, Paris, Gallimard, 1984.

———, *Les armoires vides*, Paris, Gallimard, 1974.

———, *L'événement*, Paris, Gallimard, 2000.

———, *L'usage de la photo* (avec Marc Marie), Paris, Gallimard, 2005.

———, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1989.

HUGUENY-LÉGER, Élise, *Annie Ernaux, une poétique de la transgression*, Oxford, Peter Lang, 2009.

JELLENIK, Cathy, *Rewriting Rewriting: Marguerite Duras, Annie Ernaux and Marie Redonnet*, New York, Peter Lang, 2007.

MCILVANNEY, Siobhan, *Annie Ernaux: The Return to Origins*, Liverpool, Liverpool University Press, 2001.

THOMAS, Lyn, *Annie Ernaux à la première personne*, traduit par Dolly Marquet, Paris, Stock, 2005 [1999].

THUMEREL, Fabrice, *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université, 2004.

———, *Le champ littéraire français au XX^e siècle : Éléments pour une sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin, 2002.

VILLANI, Sergio (dir.), *Annie Ernaux : Perspectives Critiques*, Toronto/Ottawa, Legas, 2009.

Articles et thèses

BOYER, Sylvie, « L'écrivain enfant de remplacement au miroir de l'autobiographie (Michel Leiris, Annie Ernaux) », Thèse de doctorat, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2006, 335 f.

CHARPENTIER, Isabelle, « Lectures sociopolitiques d'une œuvre littéraire à dimension auto-sociobiographique - Réceptions croisées d'Annie Ernaux », Marie-Caroline Vanbremeersch (dir.), *Réceptions de l'œuvre littéraire*, Paris, L'Harmattan, coll. Les Cahiers du CEFRESS, 2004.

———, « Produire “une littérature d’effraction” pour “faire exploser le refoulé social” - Projet littéraire, effraction sociale & engagement politique dans l’œuvre auto-sociobiographique d’Annie Ernaux », Michel Collomb (dir.), *L'Empreinte du social dans le roman depuis 1980*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry, 2005, pp. 111-131.

———, « “Quelque part entre la littérature, la sociologie et l’histoire...” : L’œuvre auto-sociobiographique d’Annie Ernaux ou les incertitudes d’une posture improbable », *Contextes : revue de sociologie de la littérature*, n° 1, 2006, [en ligne] <http://contextes.revues.org.proxy.bib.uottawa.ca/index74.html>, consulté le 1 mars 2010.

DAY, Lorraine, « Fiction, Autobiography and Annie Ernaux's Evolving Project as a Writer: A Study of *Ce qu'ils disent ou rien* », *Romance Studies*, vol. 17, n° 1, 1999, pp. 89-103.

———, « Class, Sexuality and Subjectivity in Annie Ernaux's *Les Armoires vides* », Margaret Atack et Phil Powrie (dir.), *Contemporary French Fiction by Women: Feminist Perspectives*, Manchester, Manchester University Press, 1990, pp. 41-55.

ERNAUX, Ernaux, « Raisons d’écrire », *Nottingham French Studies*, vol. 48, n° 2, 2009, pp. 10-14.

———, « Sur l’écriture », *LittéRéalité*, vol. 15, n° 1, 2003, pp. 9-22.

FAU, Christine, « Langage populaire et écriture autobiographique chez Annie Ernaux », *Dissertation Abstracts International, Section A : The Humanities and Social Sciences*, vol. 58, n° 8, 1998, pp. 31-51.

FELL, Alison, « Recycling the Past: Annie Ernaux’s Evolving Écriture de soi », *Nottingham French Studies*, vol. 41, n° 1, 2002, p. 60-69.

FELL, Alison et Edward WELCH (dir.), « Annie Ernaux: Socio-Ethnographer of Contemporary France », *Nottingham French Studies*, vol. 48, n° 2, 2009, pp. 1-94.

———, « Interview with Annie Ernaux », *Nottingham French Studies*, vol. 48, n° 2, 2009, pp. 6-9.

FERNIOT, Christine et Philippe Ferniot, « Entretien avec l'auteur », *L'express.fr : culture avec lire*, février 2008 [en ligne], http://www.lexpress.fr/culture/livre/annie-ernaux_813603.html, consulté le 1er mars 2010.

HAVERCROFT, Barbara, « Auto/biographie et agentivité au féminin dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* d'Annie Ernaux », Lucie Lequin et Catherine Mavrikakis (dir.), *La Francophonie sans frontière : Une nouvelle cartographie de l'imaginaire au féminin*, Paris, Harmattan, 2001, pp. 517-535.

———, « Auto/biographies croisées : L'étreinte d'Annie E. et Philippe V. », Robert Dion, Frances Fortier, Barbara Havercroft et Hans-Jürgen Lüsebrink (dir.), *Vies en récit. Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*, Québec, Nota bene (Convergences, 38), 2007, pp. 159-186.

JENSEN, Merete Stistrup, « Annie Ernaux, *Les années*. Une autobiographie impersonnelle? », Patricia Mercader (dir.), *Mélanges à Annik Houel*. À paraître en 2011.

KETTLER PENROD, Lynn, « Annie Ernaux : Life, Fiction, Autobiography », *Écrivaines françaises et francophones : Europe plurilingue*, mars 1997, pp. 178-90.

LADIMER, Bethany, « Cracking the Codes: Social Class and Gender in Annie Ernaux », *Chimères: A Journal of French Literature*, vol. 26, 2002, pp. 53-69.

THOMAS, Lyn, « Annie Ernaux, Class, Gender and Whiteness: Finding a Place in the French Feminist Canon? », *Journal of Gender Studies*, vol. 15, n° 2, 2006, pp. 159-168.

THOMAS, Lyn et Emma WEBB, « Writing from Experience: The Place of the Personal in French Feminist Writing », *Feminist Review*, n° 61, 1999, pp. 27-48.

TONDEUR, Claire-Lise, « Entretien avec Annie Ernaux », *The French Review*, vol. 69, n° 1, 1995, p. 37-44.

VILAIN, Philippe, « Annie Ernaux ou l'autobiographie en question », *Roman 20-50 : Revue d'étude du roman du XX^e siècle*, vol. 24, 1997, pp. 141-47.

———, « Le dialogue transpersonnel dans l'œuvre d'Annie Ernaux », Alain Goulet (dir.) *Elseneur*, dossier « L'écriture de soi comme dialogue », n° 14, 1998, pp. 201-207.

Autres

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, trad. du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1978.

———, *La poétique de Dostoïevski*, trad. du russe par Isabelle Kolitcheff, Paris, Seuil, 1970 [1929].

DURAS, *L'amant*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.

GENETTE, Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1982.

HALBWACHS, Maurice, *La mémoire collective*, Édition critique établie par Gérard Namer, Paris, Presses Universitaires de France, 1997 [1950].

JENNY, Laurent, *Dialogisme et polyphonie, Méthodes et problèmes*, Genève: Dpt de français moderne, 2003 [en ligne].

<http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/dialogisme/>.

VIART, Dominique, « Écrire avec le soupçon - enjeux du roman contemporain », dans Michel Bradeau, Lakis Proguidis, Jean-Pierre Salgas et Dominique Viart (dir.), *Le roman français contemporain*, Paris, Ministère des affaires étrangères - adpf, 2002, pp. 129-174.

VIART, Dominique et Bruno VERCIER, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005.

RABATÉ, Dominique et Dominique VIART (dir.), *Écritures blanches*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2009.

SARRAUTE, Nathalie, *Enfance*, Paris, Gallimard, 1983.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	2
REMERCIEMENTS.....	3
INTRODUCTION.....	4
L’auteure et son œuvre	
Les théories de l’autobiographie	
Les théories féministes	
CHAPITRE I : Transgressions littéraires.....	23
Vers un « je » impersonnel	
Le sujet autobiographique	
Les définitions de l’autobiographie	
<i>Les années</i> : Une autobiographie de femme?	
Une autobiographie socio-historique	
CHAPITRE II : Une approche intersectionnelle à l’autobiographie.....	50
L’intersectionnalité	
Les intersections dans <i>Les années</i>	
Une société en évolution	
Une perspective située	
CHAPITRE III : Une autobiographie « collective ».....	71
Une « autobiographie de tout le monde »	
La France de l’après-guerre : un héritage commun	
histoire/Histoire	
L’ <i>Histoire</i> et la « mémoire collective »	
Une narration polyphonique	
CONCLUSION.....	97
« Une variation autobiographique »	
L’autobiographie et la recherche féministe	
BIBLIOGRAPHIE.....	108
TABLE DES MATIÈRES.....	115